
3 1761 06862881 7

HISTOIRE

DES

CAUSES PREMIERES.

HISTOIRE
DES
CAUSES PREMIERES,
OU

EXPOSITION sommaire des pensées des Philosophes sur les principes des êtres.

Par M. l'Abbé BATTEUX, *Lecteur Professeur de Philosophie Grecque & Latine au Collège Royal, de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres.*



A PARIS,

Chez SAILLANT, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Permission.

Quam bellum erat confiteri potiùs nefcire quod nefcires! *Cic. de Nat. Deor.* 1. 30.

AVANT-PROPOS.

Mon objet, dans cet Ouvrage, n'eſt point d'entrer dans de longs détails d'explications ou de preuves ; le ſeul titre d'hiſtoire l'annonce. Lorſque je donnai, il y a plus de vingt ans, *Les Beaux Arts réduits à un même principe*, je n'avois d'abord eu deſſein que de me tirer moi-même d'une multitude confuſe d'obſervations, de réflexions, de régles, qui me fatiguoient ſans m'éclairer. La même façon de penſer, ou plutôt le même beſoin, m'a conduit à cette nouvelle entrepriſe, d'autant plus néceſſaire pour moi, que vivant par état dans le cahos de la Philoſophie ancienne, j'étois obligé d'avoir de quoi répondre, ſpécialement ſur la queſtion des Cauſes. Ce ne ſont donc point des diſſertations que

j'offre aux Savans, qui d'ailleurs aiment à ſe faire à eux-mêmes leurs idées. Ce ſont des eſpeces de précis ou de réſultats pour ceux qui, preſſés d'autres études, veulent ſavoir à peu près, & ſans trop de peine, ſi les ſpéculations de Pythagore, de Platon, des deux Zénons, d'Ariſtote même, ſont des mines ſi précieuſes, que nous ayons eu tort d'abandonner, ou que nous devions regretter. Je me contenterai par-tout de marquer les points capitaux des opinions, & de les appuyer d'une ou de deux preuves choiſies entre les autres. Comme nous ne ſuivons qu'une même idée dans ſes progrès de ſiecle en ſiecle, & de peuple en peuple, le concert ou la reſſemblance des opinions fera ſouvent, par le ſeul coup d'œil général, une preuve plus forte que toutes celles de détail. Ne ſeroit-il pas temps enfin, après tant de ſi longs com-

mentaires, & tant de fois rebattus, ſur les livres anciens, & ſur-tout après tant de découvertes modernes, faites par l'étude directe de la Nature, de réduire aux termes qui lui conviennent, une érudition triſte & laborieuſe, qui ne nous apprend rien? Cette réduction fût-elle fautive, comme celle-ci le ſera ſans doute en pluſieurs points, puiſque dans les faits mêmes, plus aiſés à ſaiſir que les penſées, on ſe trompe quelquefois, elle vaudra mieux encore que de longues & ſeches diſcuſſions qui n'aboutiſſent le plus ſouvent qu'à faire naître un doute inutile, ou à retrouver une vieille erreur oubliée depuis deux mille ans. Si nous n'entendons point la penſée de Platon après des efforts ſuffiſans, laiſſons Platon, & étudions la choſe en elle-même. Cela eſt d'autant plus juſte, que quand même nous entendrions la penſée de Platon,

nous ferions encore obligés de la vérifier par l'étude même de la chofe.

Aux textes qui feront employés dans ce volume, nous joignons dans un volnme à part, mais qui doit naturellement accompagner celui-ci, le texte & la traduction en françois d'*Ocellus Lucanus*, de *Timée de Locres*, de la *Lettre d'Ariflote à Alexandre*; trois ouvrages qui ont pour objet le fyftême du Monde, & la formation des êtres, & qui, réunis avec les morceaux qui fe trouvent traduits dans la *Morale d'Épicure* (1), formeront une collection de titres plus que fuffifante pour juger de la Philofophie ancienne, qui fe rapporte toute à la nature des Caufes, à peu de chofe près. Le travail ne fera pas long, parceque les ouvrages font très-courts, &

(1) Ouvrage de l'Auteur, imprimé en 1758, chez Saillant, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

qu'ils ne feront point furchargés de commentaires, ni de longues remarques.

J'ai cru qu'il me feroit permis d'employer ici non-feulement les idées & les réfultats de plufieurs Mémoires que j'ai donnés fur cette matiere à l'Académie des Infcriptions & Belles-Lettres, mais d'en prendre quelquefois des morceaux qui entroient dans mon plan. Sans cela, il eût fallu omettre des chofes néceffaires, ou changer, fans aucun avantage, des formes indifférentes.



TABLE

DES CHAPITRES.

PREMIERE ÉPOQUE.

PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX, ET DES GRECS, DANS LES TEMPS FABULEUX, SUR LA NATURE DES CAUSES PREMIERES.

SECTION I.

PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX,

SECTION II.

SECONDE ÉPOQUE.

IDÉES DES PHILOSOPHES GRECS SUR LES CAUSES PREMIERES.

SECTION I.

PREMIERES PENSÉES DES PHILOSOPHES GRECS SUR LES CAUSES.

SECTION II.

LES MÉTAPHYSICIENS.

SECTION III.

SECTION IV.



TROISIEME ÉPOQUE,

PRÉCIS DES OPINIONS DES PRINCIPAUX PHILOSOPHES SUR LES CAUSES PREMIERES.

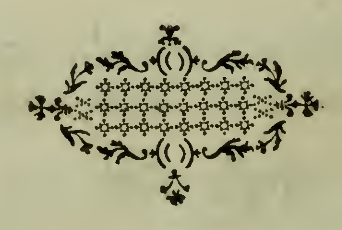


TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Philoſophes cités dans cet Ouvrage.

ANAXAGORE de Clazomène, né la premiere année de la LXXe Olympiade, (500 ans avant J. C.) mourut la première année de la LXXXVIIIe Olympiade (428 ans avant J. C.) Il demeura pendant 30 ans à Athenes, où il eut pour diſciples Périclès & Socrate.

ANAXIMANDRE de Milet, né l'an 610 av. J. C. paſſe pour avoir remarqué le premier l'obliquité du Zodiaque.

ANAXIMÈNE, compagnon ou diſciple d'Anaximandre, né vers l'an 556 av. J. C.

ARISTARQUE de Samos vécut dans le IIIe ſiecle avant Jeſus-Chriſt. Cléanthe le Stoïcien l'accuſa d'impiété, pour avoir dit que la Terre avoit un mouvement.

ARISTOTE, né à Stagire en Macédoine 384 ans av. J. C. fut diſciple de Platon, & précepteur d'Alexandre le Grand. Il ouvrit ſon école à Athenes,

dans le Lycée. Il se retira l'an 324 à Chalcis, ville d'Eubée, & mourut âgé de 63 ans.

Carnéade, de la secte Académique, étoit de Cyrene en Afrique. Il naquit vers la CXLIe Olymp. environ 216 ans av. J. C. Il effraya à Rome le vieux Caton, quand il parla un jour pour la justice, & que le lendemain il renversa tout ce qu'il avoit dit.

Cléanthe, né à Assus, ville de Lycie, succéda à Zénon de Cithium dans le Portique, vers l'an 264 av. J. C. & laissa la chaire à Chrysippe.

Chrysyppe de Soles, en Cilicie, successeur de Cléanthe, mourut âgé de 73 ans vers l'an 200 avant J. C.

Démocrite d'Abdere, naquit vers l'an 460 av. J. C. Il prit les leçons de Leucippe & d'Anaxagore, tous deux Atomistes. Il voyagea en Egypte & chez d'autres nations jusqu'à l'âge de 80 ans, & mourut, selon Diog. Laërce, à 100 ans, selon Lucien, à 108, selon Hipparque à 109.

Diagoras de Mélos, esclave & disciple de Démocrite, se sauva d'Athenes pour éviter la punition de son athéïsme, vers l'an 416 avant J. C.

Empedocles, d'Agrigente en Sicile, né l'an 473 av. J. C. contemporain de Parménide & disciple d'Archytas, mourut âgé de 60 ans.

EPICURE, né à Athenes dans le bourg de Gargette, l'an 342 av. J. C. se livra dès l'âge de 14 ans à l'étude de la Philosophie, & adopta celle de Démocrite; il donna ses leçons à Athenes, dans un jardin. Il mourut âgé de 72 ans.

EVHEMERE, de Tegée selon Plutarque, de Messene selon Polybe, fit un Recueil des épitaphes des Dieux, pour prouver qu'ils avoient tous été des hommes. Les Païens le compterent parmi les Athées. Il vivoit dans le IVe siecle av. J. C.

HÉRACLITE d'Ephese, disciple de Xenophane & d'Hippasus, vécut dans le Ve siecle av. J. C. & mourut d'hydropisie à 60 ans.

HÉRODOTE d'Halicarnasse, né l'an 484 av. J. C. est le premier qui ait écrit l'Histoire.

HIEROCLÈS, Philosophe Platonicien dans le IVe siecle de J. C.

HIPPASUS de Métapont, ou selon d'autres, de Crotone, dans la Calabre, entendit, dans sa jeunesse, les leçons de Pythagore.

LEUCIPPE d'Abdere, disciple de Zénon d'Elée & de Melissus, maître de Démocrite, florissoit vers le milieu du Ve siecle av. J. C.

MELISSUS de Samos fut contemporain de Leucippe.

MÉTRODORE de Lampsaque, disciple d'Epicure,

mourut avant son maître, étant âgé de 63 ans.

Ocellus Lucanus, disciple de Pythagore, vécut avant Archytas de Tarente, dans le VIe siecle avant J. C.

Onomacrite, Athénien, Poëte qu'on croit auteur des poésies attribuées à Orphée, vivoit dans le VIe siecle av. J. C.

Parménide d'Elée, disciple de Xenophane, vécut dans le Ve siecle av. J. C. Socrate, dans sa jeunesse, entendit ses leçons.

Philolaus, disciple d'Archytas, naquit à Crotone & vécut à Héraclée. Platon fit le voyage d'Italie pour le voir, & acheta de ses héritiers les ouvrages qu'il avoit laissés. Il vécut dans le VIe siecle avant J. C.

Platon, né à Athenes l'an 430 av. J. C. mourut l'an 348.

Posidonius, né à Apamée en Syrie, s'établit dans l'isle de Rhodes, où Cicéron & Pompée vinrent l'entendre. Il vint à Rome l'an 53 avant J. C.

Pythagore, né dans l'isle de Samos l'an 609 av. J. C. ou selon d'autres l'an 586, ou même l'an 569, entendit Thalès, Pherecyde, Epiménide; il voyagea en Egypte & en Perse, & vint se fixer à Crotone en Italie, où il enseigna pendant 20 ans. Il mourut âgé de 99 ans, selon d'autres, de 117.

SOCRATE, né à Athenes, prit la cigüe l'an avant J. C. 470, âgé de plus de 70 ans.

STRATON de Lampſaque, ſucceſſeur de Théophraſte dans le Lycée, mourut vers l'an 270 avant J. C.

THALÈS, originaire de Phénicie, né à Milet 640 ans av. J. C. l'un des ſept Sages, mourut environ l'an 548.

THÉOPHRASTE, né à Ereſum, dans l'iſle de Leſbos, diſciple d'Ariſtote & ſon ſucceſſeur, l'an avant J. C. 322, mourut l'an 286.

TIMÉE de Locres, ainſi nommé, parcequ'il étoit né en cette ville, vécut dans le Ve ſiecle avant J. C. Platon le vit dans ſon voyage d'Italie.

XÉNOCRATE de Chalcédoine, diſciple de Platon, ſuccéda à Speuſippe dans la chaire de Platon. Il mourut l'an 316 avant J. C.

XENOPHANE de Colophone, né vers l'an 620 avant J. C. vecut plus d'un ſiecle.

ZÉNON d'Elée, diſciple de Parménide & de Méliſſus, fut le maître de Leucippe & de Périclès. Il vivoit dans le Ve ſiecle avant J. C.

ZÉNON de Cittium, ville de Chypre, fondateur de la ſecte Stoïcienne, à laquelle il préſida pendant

58 ans. Il fut contemporain d'Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, dans le IIIe siecle avant J. C. Il mourut âgé de 98 ans.



HISTOIRE



HISTOIRE
DES
CAUSES PREMIERES.

OBJET ET PLAN DE CETTE HISTOIRE.



ONNOÎTRE la nature des Cauſes, eſt de tous les objets de curioſité, le premier qui ſe préſente à l'homme, lorſqu'il commence à réfléchir. Son propre intérêt le conduit à rechercher ce qu'il eſt lui-même, quelle eſt ſon origine, & quelle ſera ſa fin. Or ces trois queſtions ſuppoſent celle qui a pour objet la premiere Cauſe. Les Païens même l'ont dit : Tout tient à Jupiter ; *il eſt*

premier & dernier. Tout ce que nous sommes, ou que nous pouvons être, part de ce point unique, & y revient.

Il n'eſt rien dans l'Univers qui n'aille à des fins. L'inſecte qui rampe ſous la pouſſière, cherche un objet : la plante a ſes règles de végétation, qu'elle ſuit, quand rien ne s'y oppoſe : le ruiſſeau qui jaillit du rocher, a un penchant qui le guide : la pierre qui ſe détache de la montagne, m'étonne ſi elle connoît les loix qu'elle ſuit en tombant ; elle m'étonne encore plus ſi elle les ignore. On ne parle point des aſtres, ni de leurs rencontres, de leurs fuites, de leurs repugnances entre eux, & de leurs ſympathies : c'eſt le premier objet qui frappe l'homme, qui l'intimide, & le jette dans cette inquiétude qui fait germer les penſées utiles. Eſt-ce une ſeule ame, ſe dit le Philoſophe dans le ſilence de la contemplation, qui régit ce grand corps, dont je fais partie ? Eſt-ce un roi qui commande à des ſujets ? Eſt-ce un pilote qui gouverne un vaiſſeau ? ou le vaiſſeau eſt-il

abandonné au caprice des flots? Et moi, étonné, effrayé d'être, au milieu de tant de causes qui concourent ou qui se croisent; au milieu de tant d'effets qui se suivent ou qui coëxistent, qui sortent du fonds de la nature ou qui y rentrent, suis-je une cause réelle, par moi-même, ou ne suis-je qu'instrument appliqué? Ai-je des fins qui puissent être de mon choix, & des moyens relatifs à ces fins? Suis-je moi-même une énigme pour moi? Tel est l'objet de la question sur les Causes. Le temple est ouvert à tous; & le sanctuaire fermé. Quand le Philosophe veut faire un pas de plus que le vulgaire, la majesté du lieu semble le repousser, & le rejeter dans la foule. Voilà en deux mots l'Histoire qu'on se propose de crayonner.

Si cette Histoire étoit faite comme elle pourroit l'être, elle seroit aussi piquante & aussi instructive qu'aucune autre, au moins pour ceux qui desirent de se connoître. On lit avec intérêt les récits des longues guerres; on étudie avec plaisir

les efforts de deux rois, ou peuples rivaux, qui ſont aux mains & qui balancent le ſort des empires. Ici c'eſt l'inquiétude humaine qui eſt aux priſes avec la Divinité ; & c'eſt du ſort de chacun de nous en particulier qu'il s'agit. Dieu ſe montre au travers d'un nuage, qui ne laiſſe voir qu'une partie de ſes attributs & de ſes loix. L'homme inquiet & impatient, veut percer ce nuage, & emporter par ſon raiſonnement la vérité toute entiere. Les plus forts génies ſe ſont livrés à cette entrepriſe dans tous les temps & de toutes leurs forces. L'expérience des ſiecles leur étoit inutile pour les conduire ou les mettre ſur la voie. Ils n'avoient beſoin ni du téleſcope pour rapprocher les objets, ni du microſcope pour les groſſir : ils avoient le ſeul inſtrument dont ils euſſent beſoin, la méditation profonde. Ils l'ont employé de toutes les manieres, dans les différens temps, dans les différens lieux, dans les différens points de vue où ils étoient. Le réſultat de tant de travaux peut-il n'être

pas intéreſſant pour un ſiecle tel que le nôtre, qui ſe fait gloire ſur toutes choſes, de penſer & de réfléchir ?

J'ai choiſi, non la Philoſophie en entier, ni même une de ſes parties, mais une ſeule de ſes queſtions, comme les Poëtes choiſiſſent dans la vie d'un héros, une ſeule action, & pour les mêmes raiſons qu'eux. Un corps qui eſt trop vaſte ne peut être embraſſé d'une même vue. En ſuivant cet objet unique, comme un fil tantôt plus gros, tantôt plus délié, ſelon les doigts qui l'ont formé ; d'une couleur ou d'une autre, ſelon les modes des temps, ou le goût des peuples, nous pourrons juger ſi la Philoſophie a été une choſe avantageuſe par elle-même & dans tous les âges, ou ſeulement dans quelques ſiecles, ſelon le bon ou le mauvais emploi qu'en ont fait les hommes. Au reſte, on entend ici par le mot de Philoſophie, non l'étude de l'Hiſtoire naturelle, ni la Phyſique expérimentale, ni toutes les recherches ſur les effets de la nature, qui peuvent

être saisis par l'observation ; mais ce qu'on a voulu appeler l'explication de la Nature par le développement des causes, c'est-à-dire, des ressorts secrets & des fins. Pythagore comparoit les Philosophes aux spectateurs oisifs qui ne venoient aux Jeux olympiques ni pour combattre comme les athlètes, ni pour commercer à l'occasion des jeux, comme les marchands, mais seulement pour voir & pour juger. Seroit-il défendu au peuple assemblé de fixer à son tour ses regards sur ces spectateurs de profession, & d'exercer sur eux une partie des droits qu'ils exercent sur nous ?

Cette Histoire sera partagée en trois époques, dont la premiere comprendra les pensées des anciens Orientaux sur la nature des Causes premieres, & celles des Grecs dans les temps qu'on appelle *fabuleux*. La seconde renfermera celles des mêmes Grecs, depuis Thalès & Pythagore jusqu'à Épicure. Dans la troisieme on indiquera celles de quelques-uns des Philosophes modernes.

PREMIERE ÉPOQUE.

PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX ET DES ANCIENS GRECS, SUR LA NATURE DES CAUSES PREMIERES.

Nous partageons cette époque en deux parties ou ſections, dont la premiere aura pour objet les Orientaux, & la ſeconde les Grecs, dans les temps fabuleux.

SECTION I.

PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX.

ARTICLE I.

Ancienneté de la Philoſophie.

LES Hiſtoriens de la Philoſophie fixent ordinairement ſes commencemens au ſiecle de Thalès & de Pythagore, environ

600 ans avant J. C. & ils ſont perſuadés qu'au-delà de cette époque, les connoiſſances qu'avoit recueillies le genre humain, ne doivent point être regardées comme des connoiſſances philoſophiques. Peut-être ne doit-on point les en croire, pour l'honneur même de la Philoſophie. On auroit bâti des villes comme Babylone, Ninive, Thèbes, Memphis, Tyr &c; on y auroit élevé des monumens éternels d'architecture civile & militaire; on y auroit fait des loix, établi la police, cultivé le commerce, la navigation, les arts, réglé l'année, marqué les points fixes des ſaiſons; en un mot, on auroit eu la ſociété formée avec toutes ſes dépendances pour le bonheur des états & pour celui des particuliers, pour la guerre & pour la paix, pour les beſoins de néceſſité & pour ceux de goût & de luxe, & tout cela avant qu'il y eût des Philoſophes? A quoi donc auroit ſervi la Philoſophie? Car nous parlons de celle qu'on dit être la maîtreſſe de la vie, la mère des loix, le flambeau & la regle

du genre humain. En eſt-il une autre?

Non-ſeulement cette Philoſophie eſt née avant Thalès & Pythagore, il y a eu des Savans qui ont cru qu'elle eſt née avant le déluge. Et pourquoi, diſoient-ils, les premiers hommes auroient-ils eu moins d'eſprit, moins de curioſité, moins d'expérience que nous? car c'eſt tout ce qu'il faut pour devenir philoſophe. Ce que nous appelons aujourd'hui Philoſophie, a ſubſiſté trois ou quatre cens ans chez les Grecs, deux cens ans tout au plus chez les Romains, qui même n'ont rien inventé, tant le cercle des penſées humaines eſt étroit : il y a environ cent cinquante ans qu'on s'en occupe en Europe (*a*) : tous ces ſiecles couſus bout à bout, font à peine la vie d'un de ces patriarches que nous repréſentent les livres ſaints. Qui auroit empêché un de ces héros millénaires de l'Écriture, dont l'Égypte égarée dans ſes faſtes, a fait autant de Dieux regnans, (1) de regarder au ciel & à ſes pieds, & de faire

(1) Hérodote, II, 144.

une réflexion? Il n'en falloit pas davantage pour poser les fondemens de la Philosophie, s'il est vrai, comme il l'est, que la Philosophie n'est que l'art de nous connoître nous-mêmes, & nos rapports avec les autres êtres, pour nous perfectionner & nous conserver. Comme ces hommes avoient une force de corps supérieure à la nôtre, & par conséquent une tête aussi plus forte, & une ame sans doute plus vigoureuse, qu'ils vivoient autant que nos empires, qu'ils avoient par la tradition vivante de leurs peres & de leurs aïeux, avec lesquels ils passoient des siecles, & par leurs observations propres, une expérience personnelle, qu'à peine une nation entiere peut acquérir aujourd'hui pendant une longue suite d'années, qui les auroit empêché de raisonner entre eux sur le monde qu'ils avoient vu naître, & sur le travail de la premiere Cause, qui sembloit achever chaque jour sous leurs yeux de développer l'œuvre de la création?

Caïn a bâti une ville. Combien de no-

tions renfermées dans ces deux mots ? Ce ne fut d'abord, ſi l'on veut, qu'un amas de chaumieres ou d'antres creuſés à côté les uns des autres : cependant cet eſſai groſſier contenoit tous les élémens des ſecours mutuels, & les germes de toutes les induſtries. Quand le déluge arriva, l'an du monde 1656, cette ville pouvoit être deux fois plus ancienne que Rome ne l'étoit ſous Auguſte, ou Athènes ſous Periclès. Le beſoin ou le deſir du bien-être auroient-ils eu, dans ces premiers temps, moins de reſſorts, que lorſqu'ils furent à demi ſatisfaits par l'invention des arts ? Les hommes ſortans des mains de Dieu, auroient-ils été moins inventifs, moins induſtrieux que ne le furent les Autochthones d'Achaïe, ou les Faunes d'Heſpérie ? Jubal travailla ſur la muſique pendant pluſieurs ſiecles ; le génie & le ſentiment vif qui lui avoient fait ſaiſir les rythmes & les intervalles, l'auront-ils toujours laiſſé aux premiers élémens ? Eſt-il plus difficile d'ajouter quelque perfection à ce qu'on a

trouvé, que de trouver ce qu'on n'avoit pas, & dont personne n'avoit aucune idée? Tubalcaïn a reconnu les métaux; il les a fondus & rendus dociles sous le marteau. Noé a construit l'arche; il a connu les animaux, leurs especes, leurs nourritures, leurs mœurs. Énos a établi un culte public, & consacré par des fêtes & des sacrifices solemnels les idées qu'on avoit de Dieu, de son pouvoir, de sa bonté, de sa justice : tout cela pouvoit-il être sans un commencement de Philosophie?

Les hommes des premiers siecles, nés avec un sens droit & libre des préjugés d'une éducation factice, qui prend quelquefois la mollesse pour des grâces, & les vaines subtilités de l'esprit pour de la science, n'avoient pas jugé à propos de faire des recueils de leurs rêveries métaphysiques, pour servir d'instruction à leur postérité. Ils apprenoient à leurs enfans des faits, & les instruisoient par des exemples : par les leurs, & par ceux de leurs antiques aïeux, quelquefois encore sub-

ſiſtans au milieu d'eux, comme des monumens de pluſieurs âges, qui montroient aux jeunes ce qu'il falloit faire pour vivre heureux. Ceux qui s'étoient livrés à la vie paſtorale, employoient leur grand loiſir à étudier la nature, à réfléchir ſur ſes opérations, à parcourir ſes richeſſes : ils remarquoient les temps, les ſaiſons, les variétés, les progrès de chaque eſpece : en un mot, ils obſervoient. Jouiſſant chaque jour des fruits de leur expérience, ils rendoient grâces à celui qui fait lever le ſoleil & qui répand la roſée. Dans la ſuite des temps, les deſcendans de Noé, devenus princes & rois, de pères de famille qu'ils étoient, s'occupèrent à régler la ſociété, à établir l'agriculture & les autres arts de premier beſoin, ſur des principes ſolides & une pratique fixe. Il y en eut qui ouvrirent les vaſtes forêts, qui détournèrent le cours orageux des grands fleuves, qui deſſéchèrent les marais. D autres aſſemblèrent des armées pour arrêter le brigandage, quelquefois pour aller reconnoître

les contrées lointaines, & y laisser les arts capables de retirer les peuples de la barbarie où ils étoient tombés. Cependant on n'avoit point alors de Philosophie. On n'avoit point celle qui définit le plein & le vuide, qui calcule les forces centrales, qui seche sur les causes de la pesanteur & du mouvement, qui creuse l'idée de l'unité & de la substance. Mais on avoit celle qui apprend aux hommes à user du monde, qui est fait, & à ne pas perdre leur vie à chercher comment ils auroient pu le faire, si Dieu ne l'eût pas fait pour eux.

Enfin, quand ils n'en auroient pas eu d'autre, il auroient eu du moins, celle *des Causes premières*, sans laquelle ne peut pas être tout homme qui pense, & qui pense à soi. Cette Philosophie, dans son commencement, n'étoit autre que la foi commune du genre humain. Mais cela ne l'empêchera pas de faire partie de l'histoire que nous écrivons.

Nous remontons au travers des temps,

juſqu'aux plus anciens, & s'il eſt poſſible, juſqu'aux premiers dépôts des premières vérités ; juſqu'à ce premier anneau où commence cette longue chaîne d'égaremens & d'erreurs de toute eſpece, qui ont fatigué le genre humain pendant tant de ſiecles. On ſait bien, ſans qu'on le diſe, que ces dépôts ne peuvent être que ceux de Moïſe. Mais de quelque grande autorité qu'ils ſoient revêtus, (les vrais Savans n'en connoiſſent point de plus grande) nous ne les regarderons ici que comme les dépoſitions d'un témoin qui raconte ce qu'il a vu, ou qui rend littéralement ce qu'il a appris de ſes peres.



ARTICLE II.

Cosmogonie de Moïse.

ou DIEU SEUL CRÉATEUR DE TOUT.

QUAND Noé sortit de l'arche, son premier soin fut de remercier le Dieu qui l'avoit sauvé des eaux. De tous ceux qui assistèrent au sacrifice, il n'y en eut pas un qui s'avisa de regarder l'inondation du globe, comme un événement purement naturel. Ceux qui avoient ri de la prévoyance du Patriarche, avoient été la victime de leur sécurité. Toute la famille de Noé, pénétrée des mêmes sentimens que lui, ne respiroit qu'une reconnoissance mêlée de terreur.

Ces mêmes sentimens accompagnèrent les enfans de Noé, lorsqu'ils se répandirent dans les plaines de Sennaar. S'il se fût élevé dans leur cœur une pensée trop hardie, le moindre nuage, montant sur l'horison,

riſon, eût rappelé le ſouvenir des vengeances, & fait rentrer l'homme dans le devoir.

Il eſt donc hors de doute que les enfans de Noé eurent le même ſyſtême de Coſmogonie que leur pere. Or leur pere eut certainement le même que celui des Patriarches antérieurs au déluge, avec leſquels il avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie. Ainſi on peut aſſurer que Sem & Aſſur portèrent avec eux les idées des premiers hommes en Aſſyrie; que Cham les porta en Arabie, en Phénicie & en Égypte; & Japhet, ou ſon fils Javan, dans l'Aſie mineure, & de-là dans la Grèce & dans l'Europe. La foi d'Adam, le culte d'Enos, l'époque de la création, & une bonne partie de ce qu'on avoit acquis d'expérience dans les ſciences & dans les arts pendant quinze ou ſeize ſiecles, fut donc ſemé à peu près également par-tout l'Univers.

Ce fut dans cette ſource, commune à tout le genre humain, que Moïſe puiſa

les faits & les idées qu'il nous a transmises. Il étoit à portée. Il touchoit à Abraham, comme Abraham touchoit à Noé. Lévi, son aïeul, avoit vécu avec Isaac. Il y avoit des dépôts des traditions antiques, conservés dans les familles patriarchales; des fastes qui contenoient les suites des générations, les partages, les émigrations, les fondations de villes ou de colonies : on ne peut en douter; & ce fut de ces dépôts que Moïse tira l'Histoire de la Génèse ou génération du Monde. Nous pouvons donc la présenter ici, comme la plus ancienne & la premiere de toutes celles qui ont eu cours parmi les nations. Nous ne lui donnons dans ce moment d'autre avantage sur les autres, que celui de la date : nous l'avons dit.

« Dans le commencement, Dieu créa (1) » le ciel & la terre; c'est-à-dire, les ma-

(1) Il y a des langues orientales où le mot *bara*, que la Vulgate rend par *creavit*, signifie *pondre*; mot qui répond à celui de *meraephet*, qui est rendu dans la même Vulgate par *ferebatur*, & qui, dans l'hébreu, signifie *couver*. On verra ci-

tériaux de toute espece qui servirent à former le ciel & la terre : c'étoit proprement le cahos. (1)

» La masse terrestre, vuide & nue, étoit » enveloppée d'eau, & ces eaux, envi» ronnées de ténebres, au-dessus desquel» les souffloit l'esprit de Dieu; » c'est-à-dire, que les parties terrestres étoient au centre, comme le sédiment de la matiere ; que les parties aqueuses couvroient ce sédiment; qu'un espace ténébreux étoit répandu sur les eaux; & que dans cet espace étoit un principe d'activité & de mouvement (2), qui travailloit sur les élémens jusques-là sans ordre & sans forme réglée. Il y a des Peres de l'Église qui l'expliquent ainsi.

« Dieu dit : Que la lumiere soit : & la » lumiere fut; & il sépara la lumiere d'avec

après que l'œuf a été, dans toutes les fables cosmologiques, l'emblême du Monde naissant. Pline a dit : *Si omnes mundos natura una incubaret*. II. 1.

(1) S. Aug. *de Civ. Dei*, 8. 11.

(2) *Rouach*, dans toutes les langues orientales, signifie *principe producteur*.

» les ténebres ». Pour que cette séparation eût lieu, il fallut que la lumiere fût rassemblée sur l'un des hémispheres du cahos, & les ténebres sur l'autre; de maniere que la lumiere circulant & chassant, pour ainsi dire, devant elle les ténebres, qui la chassoient à leur tour, le soir succéda au matin & le matin au soir; ce qui faisoit un jour : *& factum est mane & vespere dies unus.* Le même effet eût été produit en faisant tourner la masse entiere sur elle-même, présentant tour à tour ses deux hémispheres aux ténebres & à la lumiere, qui seroient restées immobiles dans l'espace.

L'action de Dieu, ordonnant les parties de l'Univers, commença par le ciel, qui s'éleva comme une voûte, ou plutôt, qui fut tendu comme un pavillon : *Extendens cœlum sicut pellem.* C'étoit l'ordre naturel & nécessaire. Il falloit dégager le Monde nouveau-né des langes qui l'enveloppoient.

Dieu travailla ensuite sur cet amas immense d'eaux qui couvroient la terre. Il

dit : auſſi-tôt la plus grande partie de ces eaux ſe porta à une grande diſtance du centre, pour compoſer le firmament, ou l'étendue ſphérique qui enveloppe la terre : le reſte des eaux s'enfuit dans les baſſins & les cavités du Globe terreſtre, où il fut reçu, comme dans autant de vaſes : *Congregans aquas quaſi in utre.*

Alors la Terre élevant de toutes parts ſa large ſurface, ſe montra prête à recevoir des habitans. Couverte des germes de toute eſpece que le Créateur y avoit ſemés par ſa parole féconde, elle n'attendoit que l'action d'un reſſort univerſel pour devenir un jardin délicieux, émaillé de fleurs, rempli de fruits.

Le Soleil parut dans le firmament : & fut le flambeau du monde, le principe de la végétation & de la vie, la regle des ſaiſons & des temps.

Encore une parole : Les animaux s'élancent du ſein de la terre ; l'air eſt peuplé d'oiſeaux ; les mers ſont remplies de poiſſons ; chaque partie a ſes habitans. L'ou-

vrage du Créateur forme un tout où éclatent également la puiſſance, la ſageſſe, la bonté ſouveraine de l'auteur.

Mais parmi tant d'êtres vivans que Dieu raſſaſie chaque jour, il n'en voit point qui lui rende grâces avec connoiſſance, ni qui lui faſſe l'offrande libre du cœur. De ſa main il va former un animal plus ſaint que tous les autres. Il le doue non-ſeulement de la vie & du ſentiment, mais de la raiſon & de la liberté. En lui réſidera le domaine des biens répandus ſur la terre : il en jouira ſous la ſeule condition d'en rendre hommage au Maître ſuprême. Ce fut le dernier ouvrage de Dieu, après lequel il ſe repoſa en lui-même pour jamais.

Telle eſt la manière dont Moïſe conſacre la croyance des premiers hommes, ſur l'auteur & la naiſſance du Monde. Voilà les faits & les dogmes : Un ſeul & unique principe infiniment ſage, bon, puiſſant, déterminé par ſon ſeul choix, tire le Monde du néant par le ſimple vœu de ſa penſée, & fait commencer enſemble la ma-

tiere & les temps. Tout eſt beau, tout eſt bien dans l'ouvrage, parce que l'Auteur eſt ſage, qu'il eſt bon, qu'il peut tout. Si dans la ſuite il s'y rencontre quelque vice, le même Hiſtorien en montre l'origine dans l'abus que quelques-unes de ſes créatures ont fait d'une faculté, qui ne leur avoit été donnée que pour ajouter du prix à leur obéiſſance, & faire des préſens gratuits du Bienfaiteur ſuprême, un titre de gloire & de récompenſe. Moïſe s'arrête-là. Il n'entreprend point d'expliquer le ſecret de chacune des opérations de Dieu, ni de dire le *comment* & le *pourquoi.* Il ne diſcute point la nature de la matière, de l'eſprit, de la ſubſtance; il ne cherche ni dans le plein ni dans le vuide les cauſes ſecrettes du mouvement. Il n'eût tenu qu'à lui de ſe livrer aux conjectures & aux raiſonnemens ſur ces objets : il en avoit eu le loiſir pendant les quarante ans qu'il paſſa en Arabie, à la tête des troupeaux de Jéthro. Il avoit le génie, les connoiſſances de ſon temps, l'imagination, l'expreſſion ;

mais il eût cru dégrader la majeſté de ſon ſujet, s'il eût mêlé dans ſon récit ſes propres penſées. Son ſilence ſur tout ce qui a piqué depuis ſi vivement la curioſité humaine, eſt une preuve de la profondeur de ſes vues. Nous ſommes reſtés, quoiqu'on en diſe, en ce qui concerne les Cauſes premieres, au point où il nous a laiſſés ; & ſi ce n'eſt pas lui qui a poſé les limites, au moins nous les a-t-il montrées. Toutes les courſes que l'eſprit humain a voulu faire au-delà, ont été en pure perte ; on le verra par la ſuite de cette Hiſtoire.



ARTICLE III.

Pensées des Chaldéens sur les Causes premieres,

OU LA LUMIERE ET LES TÉNEBRES.

CEUX des enfans de Noé qu'un sort heureux laissa dans la Mésopotamie, n'eurent pas besoin de beaucoup de temps pour y affermir leur établissement. En descendant de l'arche, ils n'eurent qu'à user des arts qui en descendirent avec eux.

Parmi les différentes familles qui se porterent sur différens objets de besoin ou d'utilité, selon le goût ou le génie de leurs chefs, il y en eut qui se dévouèrent d'une façon spéciale à l'étude des choses saintes. Leur piété ayant attiré l'attention publique, ils obtinrent des Rois de Babylone des priviléges & une demeure à part, dans le voisinage de cette capitale, en tirant vers le golfe Persique & l'Arabie déser-

te (1). C'eſt-là qu'ils furent connus dès la plus haute antiquité ſous le nom de *Chaldéens*. On prétend que ce fut d'une de leurs villes, *de Ur Chaldæorum*, qu'Abraham partit pour ſuivre la voix de Dieu, qui l'appeloit dans la terre de Chanaan.

L'Hiſtoire ſacrée & profane s'accordent à regarder les Chaldéens comme les plus anciens des Philoſophes. Doués de ſagacité & de génie (2), placés ſous le plus beau ciel du monde, & dans le ſol le plus fer-

(1) Strab. L. 15.

(2) Cic. *de Div.* 1. 41. Les Chaldéens, dit Heſychius, étoient des eſpeces de Mages qui poſſédoient toutes les ſciences. Ils s'appliquoient ſur-tout à l'Aſtronomie, & y firent tant de progrès, qu'ils parvinrent par leurs obſervations, à décider, comme Stobée nous l'apprend, « Que les cometes » ſont des étoiles ou pla- » netes qui ſe cachent » pendant quelque tems, » parce qu'elles ſont très- » éloignées de nous, & » qui reparoiſſent quand » elles deſcendent vers » nous ; & qu'elles ne » ſemblent s'évanouir, » que parce qu'elles re- » tournent dans leurs ré- » gions, dans les profon- » deurs de l'Ether, com- » me les poiſſons dans le » fond des mers ». *Eclog. Phyſ.* 63. Si on jugeoit des Chaldéens par cet échantillon, ils auroient été non-ſeulement les plus anciens, mais les plus judicieux & les plus profonds des Philoſophes.

tile, ils furent bien-tôt en état, par le loisir & l'abondance dont ils jouissoient, de faire des recherches sur les causes, & de remettre sur le tapis les opinions, qui probablement avoient déja exercé les esprits avant le déluge.

Ils étoient philosophes dans la rigueur du terme, s'il est vrai, comme l'a dit Platon, que la Philosophie ne soit que l'étude des choses divines & humaines, & des rapports qui lient ces choses entre elles. (1) Ils n'étudioient la nature, que pour parvenir à mieux connoître la Divinité, & à juger de l'influence que celle-ci avoit sur le bonheur ou le malheur des hommes : caractere spécial de la Philosophie antique, qui fut toujours frappée d'enthousiasme & de religion; & chez les Chaldéens plus qu'ailleurs.

Les Chaldéens conçurent dans leur Cosmogonie, de même que Moïse, 1.° Une

(1) *Scientia rerum divinarum humanarumque, causarumque quibus hæ res continentur.* Cic. de Off. 2. n.° 2.

maſſe informe, un cahos, mêlé d'eau, de terre, de ténebres, &c. 2.° Autour ou au-deſſus de cette maſſe, une ſubſtance lumineuſe, qui s'étendoit à des diſtances indéfinies. Il faut ſe ſouvenir de ces deux idées fondamentales, qui ſe retrouveront toujours dans tous les ſyſtêmes qu'on verra ci-après.

Ces deux idées étant poſées, il étoit naturel que l'imagination des Chaldéens ſe peignît la Divinité comme regnant au milieu de l'eſpace lumineux : c'eſt l'idée que nous nous en faiſons nous-mêmes encore aujourd'hui. Ils allèrent plus loin : ils donnèrent à Dieu le nom de cette lumiere; ils l'appellèrent, *Feu principe, Feu intelligent, Splendeur éternelle;* dénominations figurées, qui ne devoient être employées qu'avec des modifications & des reſtrictions que probablement les Chaldéens ceſſerent d'y mettre, lorſque la pureté des idées primitives ſe fut altérée dans leurs eſprits. S'ils prirent le change dans cette matiere ſi délicate, du moins choiſirent-ils

l'image qui sembloit approcher le plus de l'immatérialité : celle que Dieu consacra lui-même dans la suite, lorsqu'il apparut à Moïse, sous la forme d'un buisson ardent, lorsqu'il marchoit à la tête de son peuple, sous la forme d'une colonne de feu; enfin lorsque dans son tabernacle, il institua le feu sacré, pour être l'image sensible de sa présence & de son action.

A l'idée de cet *Être-lumière*, les Chaldéens attachèrent tous les attributs qui appartiennent à la Divinité. Il étoit éternel, tout-puissant, infiniment sage, infiniment bon; c'étoit lui qui, par un choix libre de sa volonté, avoit formé le Monde; c'étoit lui qui le gouvernoit par ses décrets (1): en un mot, comme le dit un oracle de Zoroastre, cité par S. Justin & Eusebe, *les Chaldéens avoient sur la Divinité, la même doctrine & les mêmes idées que les Hébreux.* (2) Voilà donc un premier

(1) Diod. Sic. L. 2.

(2) Par. ad Gent. & Demonst. Ev. 3. *Soli Chaldæi sortiti sunt & Hæbræi, purè colentes Deum regem per se genitum.*

principe d'activité & de bonté, reconnu par les plus anciens Philosophes du monde.

Le spectacle des maux qui affligent la nature, & dont le sentiment est si vif dans tous les hommes, leur en fit bientôt chercher un second. Comment attribuer à un Être infiniment bon, tant de choses qui semblent mal dans l'ordre physique, & qui le sont en effet dans l'ordre moral? Car l'objection est de tous les temps.

Les Ténebres, qui par elles-mêmes inspirent l'horreur & la crainte, & dont par conséquent la notion est mêlée de puissance & de malignité, leur parut un dénouement aussi heureux que simple. Comme ils avoient attaché à l'*Être-lumiere* toutes les notions du bon, ils attachèrent à l'*Être-ténebres* toutes les notions du mauvais. Moïse, parlant de la lumiere & des ténebres, leur avoit assigné à chacune, dans l'espace, un domaine séparé: *Divisit lucem & tenebras*. De ce fonds donné, ils firent deux masses de substances contraires, deux genres de cause qui, marchant en

ſens contraire dans la Nature, montroient l'empreinte de leur activité dans tous les êtres, où il paroiſſoit un mêlange de bien & de mal.

Cette duplicité de principes métaphyſiques ſembla ſe confirmer par ce qu'il y a de plus ſenſible dans toute la nature, par le jour & par la nuit. Le ſoleil roi de l'un, la lune reine de l'autre, marquèrent nettement les deux empires. Bientôt on fit de ces deux aſtres deux Dieux, qui eurent leurs temples, leurs autels, leur culte.

La même diviſion ſe porta ſur les planetes, auxquelles on attribua un pouvoir bien ou mal-faiſant, ſelon les caracteres qu'on crut remarquer dans la couleur & les degrés de leur lumiere. Enfin on alla juſqu'à imaginer que les phaſes, les aſpects réciproques, les levers, les couchers, les rencontres des corps céleſtes, étoient le livre de l'avenir. On inventa un art pour interprêter les pronoſtics du bonheur & du malheur; & on vint en tremblant, l'or à la main, aux pieds des prêtres, dépoſi-

taires de cette ſcience, demander les arrêts du ſort, dont on leur croyoit l'intelligence & la clé. Voilà en deux mots l'hiſtoire de la Philoſophie, ou plutôt de la Théologie des Chaldéens. L'erreur commença par la diſtinction ſi naturelle de la lumiere & des ténebres : la ſuperſtition & l'intérêt firent le reſte. (1)

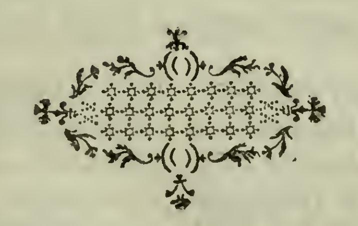
Cependant, & il eſt eſſentiel de le dire ici, les Savans conviennent aſſez unanimement, qu'il y avoit, ſelon les Chaldéens, au-deſſus de cette lumiere oppoſée aux ténebres, une autre lumiere, principe unique, ſeul Dieu ſuprême, qu'ils appeloient *Lumiere increéée, Lumiere par excellence*, pour la diſtinguer de cette autre ſubſtance ſecondaire, qui figuroit avec les ténebres.

On ne me demandera pas, je crois, des explications détaillées de la maniere dont les anciens Chaldéens développoient ces dogmes, & les concilioient les uns avec les autres. On ſait que tous les monumens de l'antiquité profane ſont trop modernes

(1) *Voy.* Stanlei & Bruker.

pour

pour nous en fournir. Nous pouvons ſeulement dire en général que l'idée ſi naturelle de l'unité, qui s'eſt conſervée dans tout l'Orient, & qui y a décidé de la forme des gouvernemens, toujours monarchiques dans cette partie du Monde, a dû ſe conſerver chez les Chaldéens plus qu'ailleurs, à cauſe du voiſinage des Hébreux, auxquels ils touchoient. Si les Perſes, qui étoient plus éloignés des Hébreux, admetoient, outre les deux principes ſecondaires, un conciliateur ſuprême, maître des deux autres, comme on va le voir; à plus forte raiſon doit-on faire honneur de ce dogme ſi ſenſé à cette portion de l'Aſie qui a eu dans les commencemens la plus grande réputation de ſageſſe & de piété.



ARTICLE IV.

Dogmes des Perſes ſur les Cauſes premieres. (1)

OU OROMAZE ET ARIMANE.

LES Philoſophes de cette nation ſe nommoient *Mages;* nom qu'on a donné auſſi quelquefois aux Chaldéens, quoique moins proprement. Ce mot ſignifioit, ſavant, prêtre, théologien; parceque les Mages étoient à la fois philoſophes, théologiens, ſacrificateurs. Ils étoient ſi reſpectés chez les Perſes, que nul roi ne pouvoit monter ſur le trône, ſans avoir auparavant pris leurs leçons. (2) Lorſque le prince deſtiné à regner avoit atteint l'âge de quatorze

(1) Le pays des Perſes s'étendoit à l'orient de la Chaldée, le long du golfe Perſique, & s'alongeoit vers le ſeptentrion, à des diſtances qui ont varié ſelon les temps.

(2) *Rex Perſarum non poterat eſſe, qui non ante magorum diſciplinam ſcientiamque percepiſſet.* Cic de Div. I. 41.

ans, on lui donnoit quatre maîtres; le plus ſage de l'empire, le plus juſte, le plus ſobre, & le plus brave. Le premier lui enſeignoit la magie de Zoroaſtre (1), c'eſt-à-dire, ce qui concernoit les Dieux, leur culte, & les principes de l'art de gouverner. Que lui enſeignoit-il ſur le premier article, qui eſt ici notre ſeul objet?

Les Mages, ſelon Diogene Laërce, (2) reconnoiſſoient deux principes; *l'un bon*, qu'ils appeloient *Oromaze*, & *l'autre mauvais*, *Arimane*. Plutarque leur attribue la même doctrine dans ſon Traité d'Iſis & Oſiris (3), où il prouve, par l'énumération, que les Sages de tous les pays ont connu deux principes, ou, comme dit Amiot, *deux Dieux de métier contraire*; & que chez les Perſes, le bon étoit Oromaze, & le mauvais, Arimane. Cependant entre ces deux noms, on en trouve un troiſieme,

(1) Plat. Alcib.
(2) L. I. ſeg. 8.
(3) *Pag.* 369. D.

Mithras, qu'on traduit ordinairemenr par celui de *médiateur.*

Avant que d'examiner quelle étoit la nature de ces Dieux & leurs fonctions dans l'Univers, il est nécessaire de s'accorder sur leur nombre, & de savoir si Mithras, Oromaze & Arimane étoient effectivement trois principes séparés; ou si Mithras & Oromaze n'en faisoient qu'un; de maniere que l'un des deux ne fût qu'une émanation, un écoulement de l'autre.

Les deux Auteurs qu'on vient de citer, semblent nous mettre sur la voie, lorsqu'ils font entrer les Perses dans la liste de ceux qui n'admetoient que deux principes. Il falloit donc que Mithras & Oromaze n'en fissent qu'un. Lequel des deux étoit principe de l'autre? Mithras, sans doute. Plutarque, en commençant le récit de la Fable mystique des Perses, nous dit qu'Oromaze & Arimane sont nés, l'un *de la Lumiere* la plus pure, l'autre, *des Ténebres.* Puisqu'il n'y a chez les Perses, que deux Dieux, qu'on dit être nés tous deux,

& que d'un autre côté, on ne dit point que Mithras soit né, il s'ensuit évidemment que Mithras ne peut être que le principe ou le pere d'Oromaze.

Selon Hesychius, Mithras étoit le premier des Dieux chez les Perses (1). *Mihr*, selon quelques Interprêtes, signifie *grand*, *maître unique*. On cite une inscription où Mithras est nommé le Dieu invincible : *Deo soli invicto Mithræ.* (2) Il y en a une autre qui le fait tout-puissant : *Omnipotenti Deo Mithræ.* (3) De ces autorités, auxquelles on pourroit en joindre un grand nombre d'autres, on peut conclure que Mithras étoit chez les anciens Perses, ce que la Lumiere increéée étoit chez les Chaldéens, & Dieu chez les Hébreux.

Quand on dira que ces inscriptions sont en l'honneur du Soleil, il n'en résultera point de conséquence contraire à celle que nous tirons, puisque rien n'empêche que le Soleil ne soit devenu avec le temps,

(1) Ὁ πρῶτος.

(2) Ezech. Spanheim ad Jul. Cæs. *pag.* 144.

(3) Grut. *p.* 34. n. 6.

dans l'esprit des Perses, ce Dieu suprême & unique.

L'Écriture sainte ne nous dit-elle pas que Dieu a placé son trône dans le soleil? Il étoit assez naturel que d'un astre si éclatant, d'où part une action si forte, qui donne le mouvement & la vie à l'Univers, des peuples, qui d'ailleurs n'avoient point de préservatifs contre les sens, en fissent la Divinité même, & qu'ils adressassent leurs vœux à celui *qui voyoit tout, qui entendoit tout.* (1) Qu'importe dans quel lieu les Perses aient placé ce Dieu, dans les étoiles, dans l'éther, ou ailleurs? Il nous suffit qu'ils l'aient reconnu, comme premier & suprême. C'étoit par ce Dieu que juroit Cyrus : *Dieu de mes peres, Dieu très-haut!* (2) C'étoit celui que Xénophon appelle *le grand Dieu des Perses*, par excellence. (3) Celui que Porphyre, parlant d'après Eubulus, selon l'opinion des mêmes Perses, nomme *l'Auteur & le Pere du*

(1) Iliad. III. v. 277. *pag.* 830.
(2) Xenoph. Œcon. (3) Ὁ μέγιστος.

Monde. (1) Voilà, ce ſemble, les caractères bien marqués d'un Dieu ſuprême, & par conſéquent unique. Ces caractères n'ont point été donnés à Orimaze, né d'un autre Dieu ; ils ne peuvent donc appartenir qu'à Mithras. Mithras étoit donc le Dieu ſuprême des Perſes.

Quelle étoit la nature eſſentielle de ce Dieu ?

Les Perſes, ſelon tous les Auteurs, ſe repréſentoient la Divinité ſuprême comme un Feu animé & intelligent, dont les rayons & l'action ſe répandoient dans tout l'Univers ; un Feu, dont, ſelon toute apparence, le ſoleil étoit le centre & la ſource, & dont tous les aſtres, & même toutes ſortes de flammes, n'étoient que des parties détachées, plus ou moins pures, ſelon qu'elles avoient reçu en elles plus ou moins de ſubſtance étrangère. Comme ce Feu principe étoit le Dieu ſuprême, les feux émanés ne pouvoient être que des Dieux ſubalternes, des miniſtres, des génies.

(1) Ποιητὴν καὶ πατέρα de Antr. Nymph.

M. Hyde (1), & quelques autres Savans, ont prétendu que ces feux, & le ſoleil lui-même, n'étoient point regardés par les Perſes comme des Dieux, mais ſeulement comme des images ou des ſymboles de la Divinité. M. Hyde peut avoir raiſon, s'il ne parle que des Perſes ſavans & éclairés, qui ont eu ſans doute, comme par-tout ailleurs, des idées plus juſtes que celles du peuple. Mais il y a toute apparence que le gros de la nation arrêta ſon hommage au ſoleil, à la lune, à toute l'armée des cieux, comme parle l'Écriture; peut-être même à ces lampes tutélaires qu'ils entretenoient dans leurs oratoires & dans leurs temples; & ſur-tout à ce braſier éternel du grand Pyrée, où l'Archi-mage avoit ſeul le droit de brûler l'encens au nom de toute la nation. On a vu des peuples adreſſer leurs vœux à des troncs d'arbres pourris, à des pierres brutes, conſacrées par un reſpect antique; les Romains & les Grecs, tout éclairés qu'ils étoient, encenſoient

(1) Cap. 1. & 4.

des idoles de bois, de pierre, ou de métal; les Égyptiens pourſuivoient, l'encenſoir à la main, un chat, un chien, un ſcarabée; & les Perſes ſe feroient contentés pendant vingt ſiecles, d'accorder le ſimple honneur de repréſentant à l'aſtre, ou à l'élément le plus brillant, le plus actif, le plus durable, le plus bienfaiſant, qu'ils auroient choiſi dès le commencement pour être le ſymbole de la Divinité! N'y eût-il que le penchant naturel de l'eſprit humain, les figures auroient pris la place de l'objet figuré, & ceux même des mages qui ſe ſeroient élevés par leur ſageſſe juſqu'au Feu eſſentiel, ſe feroient réunis au peuple dans le culte & la pratique.

Du Feu, Dieu & principe ſuprême, étoient nés, ſelon les mages, Oromaze & Arimane, tous deux ſoumis à la médiation du grand Dieu, qui avoit le droit & le pouvoir de les contraindre, ſinon de vivre en amis, du moins de ſe contenir dans l'obéiſſance.

Ces deux Dieux pouvoient être nés

tous deux par une même génération ; l'un comme *lumiere*, l'autre comme *ténebres* (1) : l'un, comme une émanation ſubſtantielle ; l'autre, par une néceſſité de conſéquence, à peu près comme l'ombre ſuit le corps. (2) Du moins eſt-ce ainſi qu'un Arabe moderne (Shariſthani) prétend l'expliquer. Ils imaginoient un océan de lumiere dans le ciel des cieux, d'où s'élançoient des ruiſſeaux de feu, qui ſe répandoient au loin, & qui s'affoibliſſant à meſure qu'ils s'éloignoient de leur ſource, s'éteignoient enfin dans l'eſpace. En raiſonnant par le principe des contraires, les ténebres devoient avoir leur eſſence pleine & opaque au-delà du point de l'extinction de la lumiere, & s'affoiblir en remontant vers la lumiere : c'étoient deux ſubſtances qui ſe croiſoient réciproquement, & formoient dans tous les points de concurrence, différens dégrés de contraſte. On ſent combien il étoit aiſé de compoſer, ſur ce fond, une fable myſ-

(1) *Voy.* Hyd. *p.* 300.

(2) *Tenebræ ſecutæ ſunt, ſicut umbra perſonam.* Ib. 301.

tique mêlée de combats, de victoires, avec tous leurs détails, tels qu'ils pouvoient sortir de cerveaux brûlans, échauffés encore par la superstition. Voici de quelle maniere Plutarque a raconté cette fable dans son Traité d'Isis & Osiris. (1)

« Les Perses disent qu'Oromaze, né de la Lumiere la plus pure, & Arimane, des Ténebres, se font mutuellement la guerre : Que le premier a engendré six Dieux, qui sont la Bienveillance, la Vérité, le Bon-Ordre, la Sagesse, la Richesse, la Joie vertueuse : Que le second en a de même engendré six, contraires aux premiers : Qu'ensuite Oromaze s'étant fait lui-même trois fois plus grand qu'il n'étoit, s'est élevé au-dessus du Soleil, autant que le Soleil est au-dessus de la Terre; & qu'il a orné le ciel d'étoiles, dont une entr'autres (c'étoit Sirius) avoit été établie comme la sentinelle des cieux, ou la garde avancée des astres : Qu'il fit, outre cela, vingt-quatre autres Dieux, qui furent mis

(1) *Pag.* 369. F.

dans un œuf : Que ceux qui furent produits par Arimane, auſſi au nombre de vingt-quatre, percèrent l'œuf, & mêlèrent ainſi les maux avec les biens ; mais qu'il viendra un temps, marqué par les deſtins, où Arimane, après avoir amené la peſte & la famine, ſera lui-même entierement détruit : Qu'alors la Terre, ſans aucune inégalité, ſera le ſéjour des hommes, tous heureux, parlans la même langue, vivans ſous la même loi. Théopompe ajoute, que ſelon les Mages, l'un de ces Dieux doit être trois mille ans vainqueur, & l'autre vaincu : Qu'ils feront trois autres mille ans à combattre l'un contre l'autre, & à détruire leurs ouvrages réciproquement : Que Pluton (c'eſt-à-dire, Arimane,) périra, & que les hommes, revêtus de corps tranſparens, jouiront d'un bonheur inaltérable : Enfin, que Dieu, après avoir achevé toutes ces choſes, ſe repoſera pendant un certain temps, qui pourtant ne ſera pas long ; mais tel à peu près que le ſommeil d'un homme qui auroit achevé un pénible

travail. Telle eſt la mythologie des Mages. »

Il faudroit être bien hardi pour entreprendre de faire de ces idées bizarres un ſyſtême ſuivi. Si par haſard on y réuſſiſſoit, ce ſeroit preſque une preuve que l'explication ne ſeroit pas juſte. Ceux qui ont eſſayé des conjectures ſur quelques-uns des traits pris ſéparément, prétendent que ces ſix Dieux engendrés par Oromaze, *la Bienveillance, la Vérité, &c*... ne ſont que ſix attributs de ce même Dieu ; que cette extenſion d'Oromaze, qui ſe fait trois fois plus grand qu'il n'étoit, eſt la formation du ciel & des aſtres, produits par les vibrations de la lumiere, dans les eſpaces céleſtes : le nombre trois, dit Plutarque, ne ſignifiant que le plus haut degré de comparaiſon ; comme quand on dit, *trois fois heureux*, pour, *très-heureux*. Ainſi cette triple extenſion ne ſeroit que l'action de Dieu portée en tout ſens dans l'eſpace, à la plus grande diſtance poſſible. L'œuf, dans toute l'antiquité, étant l'emblême du monde,

par sa forme, & sur-tout par le germe de fécondité qu'il renferme, les vingt-quatre Dieux enfermés dans l'œuf, seront vingt-quatre constellations, dont douze au midi, douze au septentrion. Arimane perça l'œuf, s'introduisit dans le monde, & affecta de ses malignes influences ces vingt-quatre Dieux, soit en les couvrant de ténebres sous l'hémisphere, soit en corrompant leurs bénignes influences par le mélange de sa malignité. Mais un temps viendra où Arimane, & avec lui le mal, sera anéanti; Oromaze même sera enseveli dans un profond sommeil, pour se réveiller bientôt après, & recommencer sans doute un nouvel ordre de choses & un nouveau monde. Oromaze sera donc endormi; Arimane sera anéanti; ils étoient nés tous deux d'un même principe: qui veillera, qui existera pour reveiller Oromaze, si ce n'est le principe suprême qui les avoit engendrés?

Il suit de ce coup d'œil rapide, plus que suffisant dans une matière incertaine par

elle-même, & peu utile pour nous, que la duplicité de principes n'étoit pas telle chez les Perſes, au moins dans les commencemens, qu'on l'a ſuppoſée depuis. Ces deux principes n'étoient que ſecondaires; l'un d'eux n'étant que la ſubſtance prolongée du premier, & l'autre paroiſſant moins un être qu'un inconvénient réſultant de la maniere dont la ſubſtance avoit été employée dans le ſyſtême du monde actuel. (1)

J'ai cru qu'il ſeroit inutile de nous arrêter ſur les Indiens, dont il n'y a aucune eſpece de monumens antérieurs à l'expédition d'Alexandre. Ceux même que nous avons depuis cette époque n'étant pas revêtus d'une autorité ſuffiſante pour ſtatuer ſur les opinions anciennes de ces peuples. Il y a apparence qu'elles étoient les mêmes que celles des Perſes. Lorſqu'Alexandre arriva chez eux, on y parloit d'un Dieu-lumiere, qui avoit formé le monde, qui le gouvernoit; on y admettoit des

(1) *Voyez* M. Bruker, *tom. I.*

Dieux ſubalternes ; on y debitoit même quelques principes de Phyſique, mais qui ſentoient trop l'helléniſme, pour être d'une haute antiquité. Nous ne nous arrêterons pas non plus aux Arabes, par la même raiſon. L'Égypte nous offre une plus ample matiere : & ſes opinions jointes à celles des Perſes & des Chaldéens, ſuffiront pour nous mettre en état de juger des penſées de tout le reſte de l'Orient.



ARTICLE V.

ARTICLE V.

Doctrine des Égyptiens sur les Causes premieres,

ou OSIRIS, ISIS ET TYPHON.

LA Perse & l'Inde ont été peuplées par les enfans de Sem : l'Égypte l'a été par ceux de Cham. L'Écriture sainte donne à l'Égypte le nom de ce patriarche, *Terra Cham*, qu'elle porte encore dans la langue des Coptes (1). De ce nom adouci, est venu, selon quelques Savans, le surnom de Jupiter Amon, ou Amus, ou Hammon, à qui furent consacrées des villes & des temples, dont un entre autres, célebre par ses oracles, fut visité par Alexandre (2).

Quoique ce Patriarche eût été chargé de la malédiction de son pere Noé, il ne

(1) Jablonsk. 2. 2. §. 10.

(2) Selon d'autres, Amon signifie le Soleil dans le Belier. *Voyez* Jablonf. 2. 2. Ce qui n'exclud pas nécessairement l'autre opinion, pourvu qu'on distingue les temps.

faut pas croire pour cela qu'il ſoit devenu tout d'un coup infidele, ni qu'il ait renoncé ſur le champ à l'idée ou au culte du vrai Dieu. Un pareil renoncement n'eſt, ni ne peut être, l'effet d'un accès de colere ou d'un mouvement de dépit. Ce ne fut tout au plus, qu'après pluſieurs ſiecles, que ſes enfans, ayant changé en culte les honneurs qu'ils rendoient à leur pere commun, purent faire de lui une eſpece de divinité tutélaire & nationale, ſans toutefois renoncer à la croyance ni à l'idée d'un Dieu ſuprême, qui s'eſt toujours conſervée dans les nations. Le plus ſuperſtitieux de tous les peuples n'étoit point fait pour abandonner aucun Dieu, quel qu'il fût, lorſqu'une fois il avoit commencé à le reconnoître comme Dieu. Mais ils firent entrer tant d'alliage dans leur culte; ils y mêlèrent tant de pratiques & d'idées bizarres, qu'il devint un cahos de ſuperſtitions plutôt qu'un ſyſtême religieux.

Pourrons-nous démêler dans ce cahos, d'ailleurs couvert des ténebres de tant de

ſiecles, ce que ces peuples ont imaginé ſur les cauſes productrices & conſervatrices de l'Univers?

Nous avons ſur cet objet un ouvrage de Plutarque, écrit avec une ſorte de gravité religieuſe, qui annonce non-ſeulement les recherches & les ſoins de l'auteur, mais encore ſon reſpect pour le ſujet qu'il traite. Or quand un homme tel que Plutarque a traité une matiere avec ces diſpoſitions, on peut être aſſuré que s'il n'a pas dit tout ce qui étoit, il a dit du moins tout ce qu'on ſavoit de ſon temps. Mais avant que de l'entendre, il eſt néceſſaire d'expoſer les principaux points d'un ſyſtême Égyptien, beaucoup plus ſimple que celui qu'il nous expoſe, & par conſéquent plus ancien : en quoi nous ſuivrons les gradations de l'eſprit, auſſi-bien que celle du ſujet & des temps.

On trouve dans la plus haute antiquité Égyptienne deux noms, *Athyr* & *Kneph*, qui répondent aſſez exactement aux deux idées fondamentales qu'on a

vues chez les Chaldéens & chez les Perſes.

Le mot Athyr, Athur, Athor, (car c'eſt toujours le même mot. ſous ces terminaiſons différentes,) ſignifioit dans l'origine, *la Nuit, les Ténebres ;* mais ces Ténebres, qui avoient été le berceau de la Nature univerſelle, qui en contenoit les principes & les élémens, & que toutes les Coſmogonies ont connues ſous les noms de Cahos, d'Érebe, de Matiere confuſe, d'Eſpace informe, ſelon les différens langages des temps & des lieux. Les Égyptiens firent de cette notion un perſonnage ſymbolique, & même une Divinité, mere de tous les êtres, qui, répondant à peu près à la Vénus céleſte ou Uranie des Grecs, à leur Lucine, ou Lune, ou Ilythye, ou même à leur Junon (1), renfermoit dans ſon vaſte ſein tous les corps, dont l'aſſemblage & les rapports forment ce qu'on appelle *la Nature.* Les Égyptiens, dit le grand Étymologique, donnent à Vénus le nom d'*Athor.* Il y avoit en Égypte un Nôme appelé

(1) Jablonsk. Pantheon. I. I.

Athrybitès ; & dans ce Nôme, une ville nommée *Atharbechis*, dont Strabon a rendu le nom par celui de *ville de Vénus* (1), à cause du temple qui y étoit consacré à cette Déesse. D'un autre côté, Hesychius nous apprend qu'il y avoit en Égypte un temple de Vénus *ténébreuse*.

Le même nom d'Athyr fut donné à la Vache mystique, qui étoit le symbole vivant de la Déesse, selon l'usage du culte Égyptien (2). Cet animal au large ventre, offrant dans son lait une nourriture abondante & toujours prête, présentant sur sa tête le croissant de la néoménie, figuroit assez bien cette Divinité, mere & nourrice des êtres, qui se renouveloit tous les mois dans le ciel sous la figure de cornes renaissantes.

Enfin Athyr fut le nom d'un mois Égyptien (3) qui répondoit à notre mois de novembre ; lorsque le soleil s'approchant du capricorne, rend les jours plus courts &

(1) XVII. 803. Hérodote, Lib. 2. 41.

(2) Ἀθὼρ καὶ βοῦς. Hesych.

(3) Ἀθὼρ μὴν. Hesych.

les nuits plus longues. Ce mois étoit consacré aux fêtes de la *Nuit.* On y promenoit un bœuf, symbole du jour ou du soleil, couvert d'un drap noir, symbole de la nuit; & depuis le 7 jusqu'au 10, on pleuroit cette fête, qui avoit le même fond que celle d'Adonis chez les Phéniciens & en Assyrie (1).

Toutes ces dénominations nous apprennent assez clairement que les Ténebres, divinisées sous le nom de Vénus, & caractérisées sous l'emblême d'une vache, étoient, dans le commencement, honorées en Égypte (2) comme un des principes originaires & universels, comme le lieu, *la matiere* & la mere des Êtres. On les chantoit dans les cantiques sacrés; on en répé-

(1) Plutarq. *de If. & Of. pag.* 366. Selon Macrobe, l'hémisphere supérieur de la Terre s'appeloit Vénus, & l'inférieure Proserpine. Lorsque dans l'hiver le Soleil, ou Adonis, rendoit les jours plus courts, Vénus pleuroit le long séjour que faisoit son époux chez Proserpine. 1. 21.

(2) Les Momemphites adoroient Vénus, & nourrissoient en son honneur une vache sacrée. *Strab.* 17. 552 & 556.

toit trois fois le nom : *O Nuit! Nuit ſacrée! Nuit mere de tout!* C'eſt Damaſcius qui nous l'apprend, dans ſon Livre des Principes (1).

A cette premiere divinité, les Égyptiens en joignoient une autre, qu'ils nommoient *Kneph*, ou *Emeph*, mot qui dans leur langue ſignifioit *Bon*, *Bienfaiſant*, & dont ils faiſoient le principe de l'ordre, la cauſe artiſte de l'Univers, éternelle & immortelle (2). Ils peignoient ce Dieu ſous la forme humaine, pour marquer ſon intelligence (3); androgyne (4), pour ſignifier ſon indépendance abſolue dans ſes productions; ayant ſur la tête un épervier, pour déſigner ſon activité; avec un œuf ſortant de ſa bouche, pour indiquer ſa fécondité. De cet œuf étoit ſorti Phthas, ou le Feu, d'où les Grecs ont formé leur Vulcain (5).

(1) Cudvorth. Syſt. intel. 337.

(2) Il avoit ſon temple dans l'iſle Eléphantine, où il en ſubſiſte encore des reſtes.

(3) Horapol. 1. 12.

(4) Plut. *de Iſ. & Oſ.* 359. D.

(5) Euſeb. Præp. Ev. 3. 11. Cicéron en parle, *de Nat. Deor.* 3. 22. Iam-

ou Éphaïſte. Ce mot ſignifioit, & ſignifie encore en Copte, *Celui qui fait, qui dirige, qui ordonne* (1). C'étoit à ce même Phthas qu'on prétend que s'adreſſoit ſous un autre nom, la fameuſe inſcription du temple de Saïs, qui ſe terminoit par ces mots : *Le fruit que j'ai produit eſt le Soleil* (2). C'étoit à lui qu'étoient élevées les Pyramides, dont la forme ſymbolique de feu repréſentoit les rayons du ſoleil : *radiorum ſolis argumentum in effigie eſt* (3). Les rois d'Égypte en faiſoient leurs tombeaux, autant par orgueil que par religion, pour que leurs corps paruſſent dépoſés dans le ſein même de la Divinité.

Il ſuffit d'avoir indiqué ces principes, qui, comme l'on voit, ſe réduiſent toujours à deux ; dont l'un reçoit la forme, l'autre l'ordonne & l'applique. C'étoient les Dieux

bl. *de Myſt. Ægyp.* §. 8. 8.

(1) Il étoit nommé ſur une obéliſque d'Hiérapolis, *le Pere des Dieux.*

(2) Ammian Marcel. 17. *Vid.* Jablonsk. 1. 3. *pag.* 69. Minerve a quelquefois été confondue avec Vulcain, étant l'un & l'autre des Divinités artiſtes. *ibid.* 78.

(3) Plin. Nat. *l.* 36. *c.* 8.

des Égyptiens, connus par l'efprit. Ils en eurent d'autres, qu'ils connurent par les fens, le foleil, la lune, les aftres, les élémens, qu'ils confondirent fouvent avec les premiers. On va les voir dans le récit de Plutarque (1).

Rhéa ayant eu un commerce fecret avec Chronos ou Saturne, le Soleil en fut inftruit; & auffi-tôt celui-ci prononça contre elle cette malédiction: *Puiffes-tu n'enfanter en mois, ni an.* Mais Hermès, ou Mercure, épris d'amour pour la même Déeffe, chercha les moyens de la fouftraire à l'effet de cet anathême. Il s'avifa de jouer aux dés avec la Lune, à qui il gagna heureufement la foixante-dixieme partie de fes clartés (2). Il en compofa cinq jours, qui, n'étant ajoutés à l'année que par intercalation, ne furent en effet compris *en mois, ni an.* Rhéa prit juftement ces cinq jours, pour

(1) *Pag.* 355. D.

(2) C'eft la foixante-dixieme partie de chaque jour, qui, en un mois, fait à-peu-près dix heures; en douze mois, cinq jours. *Voyez* Scalig. *de Emend. temp. l.* 3.

mettre au monde les enfans qu'elle portoit dans ſon ſein ; & depuis leur naiſſance, ces jours, nommés *épagomenes*, c'eſt-à-dire, *ajoûtés*, furent autant de jours de fête dans leſquels les Égyptiens célébroient la naiſſance des Dieux (1).

Oſiris naquit le premier jour. On entendit, dans le moment de ſa naiſſance, une voix qui annonçoit que *le Maître de toutes choſes arrivoit à la lumiere*. Un certain Pamilès, qui alloit puiſer de l'eau à la fontaine de Jupiter, entendit une autre voix qui lui commandoit de crier, *que le grand Roi bienfaiteur étoit né*. Arouéris naquit le ſecond jour. Typhon parut le troiſieme. Celui-ci n'étoit point à terme : il s'élança par le flanc de ſa mere, qu'il déchira en naiſſant. Iſis naquit le quatrieme jour ; & le cinquieme, Nephthys, dont le nom a été rendu par *Fin*, *Perfection*, *Vénus*, *Victoire*.

(1) L'année Egyptienne étoit compoſée de douze mois, chacun de trente jours ; mais cette année étant plus courte que l'année ſolaire, on y ajoutoit par intercalation ces cinq jours.

Oſiris & Arouéris furent engendrés par le Soleil, Iſis par Hermès, Typhon & Nephthys par Saturne.

Nephthys épouſa Typhon. Oſiris & Iſis s'aimèrent dès le ſein de leur mere; & de leur amour étoit provenu Arouéris, que les Égyptiens appellent Orus, & les Grecs Apollon.

Oſiris parcourut l'Univers, & le remplit de ſes bienfaits. Mais Typhon ayant conjuré contre lui, l'enferma dans un coffre, & le jeta dans une des bouches du Nil, d'où il fut porté à la mer. La malheureuſe Iſis chercha long-temps ce coffre précieux. Elle le trouva enfin dans le royaume de Biblos, où elle pleura ſon époux. Mais bientôt Typhon ſe rendit maître du corps même d'Oſiris, & le partagea en quatorze parties, qu'Iſis recueillit encore, à une ſeule près, qui avoit été dévorée par les poiſſons.

Oſiris apparut à ſon fils Orus, & lui donna des inſtructions qui le mirent en état de remporter une victoire complette

ſur Typhon, lequel fut fait priſonnier à ſon tour, puis remis en liberté par Iſis. Orus en fut ſi irrité, qu'il ôta à ſa mere les marques de la royauté qu'elle avoit ſur la tête. Mercure les remplaça par une coëffure qui avoit la forme d'une tête de vache. Typhon intenta un procès à Orus ſur la légitimité de ſa naiſſance. Mais Orus fut jugé légitime par les Dieux mêmes; & depuis ce temps, il acheva de défaire entierement Typhon dans deux autres combats. » Tels ſont les points principaux de la fable Égyptienne, ſelon Plutarque.

Avant que de commencer ce récit biſarre, Plutarque avoit eu la précaution de dire à ſon lecteur, que dans les cérémonies Égyptiennes, il n'y avoit ni ſuppoſition, ni fables vaines, ni choſes ſans raiſon; que tout y étoit fondé ſur des principes de morale & d'utilité, ſur des faits hiſtoriques, ou des points de phyſique, parceque c'étoit le goût des Égyptiens de revêtir la vérité d'un corps ſymbolique; & que c'étoit pour cela qu'ils plaçoient

des ſphinx à l'entrée de leurs temples (1); pour marquer le ſecret des cérémonies ſaintes, & le voile myſtérieux qui couvre la marche de Dieu dans la Nature. Enfin il ajoute (2) que ceux qui prendroient ces récits à la lettre, mériteroient, uſant des termes d'Eſchyle, *qu'on leur crachât au viſage;* parceque des Divinités heureuſes, des Natures immortelles, ne peuvent être expoſées à de ſi indignes traitemens. D'où il conclut qu'il ne faut pas s'en tenir à l'écorce de la fable, & qu'on doit chercher la vérité ſous les enveloppes qui la cachent.

Avant que de donner ſon explication, Plutarque en propoſe pluſieurs autres, qu'on ne peut voir ici qu'avec plaiſir; d'autant plus, dit-il lui-même, qu'il n'y en a pas une qui n'ait quelque choſe de vrai.

(1) On en voit encore dans les ruines de l'Egypte, placés ſur deux lignes, formant de longues avenues qui conduiſent aux temples.

(2) De Iſ. & Oſ. 358. E.

I. EXPLIC. de la Fable Egyptienne. 359. *E*.

« Quelques-uns ont cru que les perſonnages d'Iſis, Oſiris & Typhon ont été des rois, des princes à qui leurs grandes vertus ont mérité les honneurs de l'apothéoſe. Cette explication eſt fort ſimple. Il ſemble même qu'il y ait de la décence d'appliquer ainſi à des hommes, ce qui ne peut être appliqué à des Dieux. Mais auſſi je crains bien, continue Plutarque, que ce ne ſoit ébranler des bornes ſacrées, & renverſer la croyance de tant de ſiecles, de tant d'hommes & de nations, qui ont penſé tout autrement. Je crains que ce ne ſoit ouvrir la porte à l'athéïſme & à l'irreligion, & donner trop de faveur aux impoſtures d'Evhémerus de Meſsène (1) qui, transformant les Dieux en grands hommes, en princes, en rois, a ſemé l'impiété dans tout l'Univers.... On chante en Aſſyrie les grandes actions de Sémiramis; celles de Séſoſtris en Égypte : les Phrygiens, en mémoire des beaux faits d'un de leurs rois

(1) Voyez ſur Evhemere, les *Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett.*

Manis, appellent *Maniques*, toutes les belles & grandes actions : Cyrus a conduit les Perſes & Alexandre les Macédoniens, juſqu'au bout du monde, & on ne les a regardés que comme de grands rois. S'il y en a eu que la vanité, la jeuneſſe & l'ignorance aient emporté juſqu'au point de recevoir des temples & des honneurs divins; à leur gloire, qui n'a fait que paſſer, a ſuccédé la honte & l'ignominie:

En peu de jours leur folle renommée
S'en eſt allé en vent & en fumée. AM.

on les a arrachés de leurs temples comme des malfaiteurs refugiés dans des lieux ſaints; à peine leur a-t-on laiſſé leurs tombeaux.... Apelle avoit peint Alexandre tenant en main un foudre. Lyſippe blâma cette flatterie, & ſe contenta d'armer ce héros d'une ſimple lance; diſant pour raiſon, que le temps reſpecte la vérité, & détruit les faux honneurs ».

Quelque plauſible que ſoit ce raiſonnement de Plutarque, il y a des Savans qui perſiſtent dans l'opinion d'Evhémere, &

qui s'obſtinent à croire que les prêtres intéreſſés cachèrent ſoigneuſement la vérité, de crainte que le ſacerdoce ne tombât avec les ſacrifices.

Mais n'étoit-il pas aiſé aux prêtres de concilier leur intérêt, même avec le ſyſtême d'Evhémere? Ne pouvoient-ils pas dire qu'Oſiris étant vraiment un Dieu, & Iſis une Déeſſe, on avoit dans l'antiquité, donné leurs noms à des rois ſages & à des reines vertueuſes, pour honorer leurs vertus; & qu'ainſi la mort de ces rois & de ces reines n'étoit pas un préjugé contre la divinité des êtres dont ils portoient les noms? Ne pouvoient-ils pas dire que ces rois étoient les divinités mêmes des cieux, deſcendues dans des corps mortels, qu'elles avoient animés pendant un certain temps, après quoi elles étoient retournées dans le ſéjour céleſte: *ſerus in cœlum redeas?* (1) Falloit-il même de l'art pour établir dans l'eſprit des peuples, naturellement portés à la ſuperſtition, la néceſſité d'un culte,

(1) Voyez Varburt. *diſſ.* 13.

qui,

qui, quel qu'il fût, auroit toujours suffi aux prêtres pour assurer leur état? Tous les autres peuples en avoient un : bêtes, bois, pierres, taillées ou brutes, tout avoit été reçu. Les prêtres Egyptiens auroient donc pu avouer que les Dieux qu'on adoroit avoient été des hommes, sans perdre leurs avantages. Qu'il y ait eu de l'historique dans la Mythologie Egyptienne, qu'il y ait eu du physique, du moral; bien loin de nous en défendre, nous croyons que cela n'a pas besoin de preuve. Mais nous croyons en même-temps que si le récit Egyptien s'adapte plus naturellement aux idées cosmologiques qu'à toutes les autres, on doit en conclure que les symboles ont été inventés pour elles dans l'origine, & qu'ils n'ont été ensuite appliqués aux autres objets que par analogie. Venons aux autres explications.

Platon, Pythagore, Xenocrate & Chry- *II.* EXPLIC.
sippe ont pensé, d'après les anciens Théo- 360. *D.*
logiens, que les récits touchant Osiris, Isis & Typhon ne regardoient ni les Dieux, ni

les hommes, mais les Démons, qui ſont des ſubſtances intermédiaires entre les Dieux & les hommes, & dont les uns, comme Oſiris & Iſis, ſont bons; & les autres, comme Typhon, ſont mauvais.

III. Explic. 363. *D.* Il y a une troiſieme explication encore plus ſimple : c'eſt de dire que comme chez les Grecs Saturne eſt le temps, Junon l'air, Vulcain le feu; de même, chez les Egyptiens, Oſiris eſt le Nil, qui a commerce avec la Terre; & que Typhon eſt la Mer, dans laquelle le Nil ſe jette & ſe perd.

IV. Explic. 364. *A.* Il y en a une quatrieme, donnée par les prêtres les plus ſavans, & qui n'eſt qu'une extenſion de la troiſieme. Ils entendent par Oſiris, non-ſeulement le fleuve du Nil, mais en général toute vertu ou principe d'humidité; parcequ'ils prétendent que l'eau eſt le principe matériel de toute génération; que c'eſt ce même principe qu'Homere a appelé Océan, & que Thalès a regardé enſuite comme le principe univerſel; que par oppoſition, Typhon eſt

tout principe de féchereffe & de ftérilité, contraire au principe de fécondité.

V. Expli. 368. D. Enfin il y en a qui croient que tout ce récit fabuleux ne défigne que les éclipfes.

VI. Expli. 369. A. Après toutes ces explications, Plutarque arrive à la fienne, qui contient le dévelopement des Caufes, telles qu'elles ont été connues des Sages, chez toutes les Nations. « Il ne faut pas, dit-il, s'imaginer que les principes de l'Univers foient des corps inanimés, comme l'ont penfé Démocrite & Epicure; ni qu'une matiere fans qualité foit ordonnée & organifée par une feule Raifon ou Providence, maîtreffe de toutes chofes, comme l'ont dit les Stoïciens. Car il n'eft pas poffible qu'un feul être, bon ou mauvais, foit la caufe de tout, Dieu ne pouvant être la caufe d'aucun mal. L'harmonie de ce Monde eft une combinaifon de contraires, comme les cordes d'une lyre, ou la corde d'un arc, qui fe tend & fe détend : *Jamais*, a dit le poëte Euripide, *le bien du mal n'eft féparé;*

L'un est toujours par l'autre tempéré,
Afin que tout au Monde en aille mieux. AM.

Or cette opinion des deux principes est, dit toujours Plutarque, de toute antiquité. Elle a passé des Théologiens & des Législateurs aux Poëtes & aux Philosophes. L'Auteur n'en est point connu ; mais l'opinion elle-même est constatée par les traditions du genre humain : elle est consacrée par les mysteres & par les sacrifices, chez les Grecs & chez les Barbares : tellement qu'on ne peut dire ni que l'Univers flotte au hasard, sans intelligence & sans guide ; ni qu'il y ait en lui une Raison unique qui tienne les rênes & dirige le timon ; mais qu'il y a plusieurs principes, & que de leur contrariété naît le mêlange du bien & du mal. Car la Nature ne produit rien ici bas qui soit sans ce mêlange. On ne peut pas dire que c'est un seul dispensateur qui puise les événemens, comme une liqueur, dans deux tonneaux, pour les mêler ensemble & nous en faire boire la mixtion. Il faut donc que ce soient deux causes con-

traires, deux puiſſances oppoſées, qui portent l'une vers la droite, l'autre vers la gauche, & qui gouvernent ainſi notre vie, de même que le monde ſublunaire, qui par cette raiſon eſt ſujet à tant de changemens & d'irrégularités de toute eſpece. Car ſi rien ne peut ſe faire ſans cauſe, & que le bon ne puiſſe être cauſe du mauvais, il eſt abſolument néceſſaire qu'il y ait une cauſe pour le mal, comme il y en a une pour le bien (1). »

Ce principe général établi, Plutarque prouve par les détails, que tous les peuples & tous les Sages ont admis cette duplicité de cauſes, dans tous les temps (2). « Les Perſes avoient Oromaze & Arimane; les Chaldéens, les aſtres bons & les mauvais; les Grecs, dans les temps fabuleux, Jupiter & Pluton, Mars & Vénus, dont eſt

(1) Dans toute l'antiquité Grecque & Barbare, on a connu non-ſeulement des Dieux viſibles, mais des Dieux intelligibles, & les Egyptiens en particulier. *Jablonsk.* Proleg. *pag.* 44 & ſeq. *Voyez* les deux Orus de Plutarque, *Iſ.* & *Oſ. pag.* 373. C.

(2) Ibid. *p.* 370. C. D

née l'Harmonie (1). Héraclite a dit que la Discorde étoit la mere & la maîtresse du Monde : Empédocle a nommé le principe du bien, Amour & Amitié, & souvent Harmonie à la douce voix ; & le principe du mal, Combat sanglant & Noise pestilente. Les Pythagoriciens appellent le bon principe, la Monade, le Fini, le Permanent ; & le mauvais, la Dyade, l'Infini, le Changeant. Anaxagore nomme l'un, Esprit, Intelligence ; & l'autre, Infini, ou Informe : Aristote, l'un, Forme, & l'autre, Matiere. Platon enveloppant sa pensée, appelle la cause du bon, *le Même*, & celle du mauvais, *l'Autre*... » En deux mots, tous les peuples qui ont été puiser chez les Egyptiens, ou chez qui les Égyptiens ont été puiser, ont admis deux causes, l'une à l'autre contraires : donc il est très-probable, par cette seule raison, que les Egyptiens les ont admises aussi. S'il y a dans les fables Egyptiennes des vestiges sensibles de cette doctrine, la probabilité

(1) Hom. *Odyss.*

augmente. Si ces veſtiges ſont clairs & évidens, la probabilité ſe change en certitude. Donc on peut expliquer la fable Egyptienne par les deux principes ; donc on le doit.

Reſte à ſavoir ſi ces deux principes ſont marqués aſſez ſenſiblement dans la fable Egyptienne. Plutarque en eſt intimement perſuadé. Il conçoit le Monde comme un Tout compoſé d'un corps & d'une ame, mais d'un corps & d'une ame compoſés eux-mêmes de puiſſances contraires. Or ces puiſſances ſont, ſelon lui, déſignées par les noms des Dieux Egyptiens. « Ainſi dans l'ame du Monde, la Raiſon, qui eſt la cauſe du bien, ſera Oſiris ; & dans le corps, tout ce qui eſt ordonné, ſtable, ſain, par rapport aux temps, aux combinaiſons, aux retours périodiques, ſur la terre, dans l'air, dans l'eau, dans le ciel, dans les aſtres, ſera l'écoulement d'Oſiris, ſon image exprimée. De même tout ce qui eſt paſſionné, rebelle, déraiſonnable, déſordonné dans l'ame du Monde, ſera Ty-

phon; & tout ce qui eſt maladif, tumultueux, mal aſſorti, déplacé dans le corps du Monde, tout ce qui produit les obſcurciſſemens du ſoleil, les diſparitions de la lune, ſera l'ouvrage de Typhon, portant le caractere du mal & de la deſtruction. Auſſi a-t-on donné à Typhon le nom de Seth, qui ſignifie, *brutal, violent*, quelquefois *renverſement*. On lui a donné auſſi celui de Bebon, qui ſignifie *enchaînement*, pour faire entendre que ſans la réſiſtance que Typhon y oppoſe, tout iroit à ſa plus grande perfection (1). »

Mais ce n'eſt point aſſez de ce coup d'œil général ſur Typhon & ſur Oſiris; il faut entrer dans quelques détails, & voir s'ils peuvent ſe concilier avec cette explication.

On ne s'aviſera pas, je crois, de chercher dans l'hiſtoire aucun trait auquel on puiſſe adapter la groſſeſſe de Rhéa, portant à-la-fois dans ſon ſein cinq enfans, dont deux ſe trouvent peres avant que de naître eux-mêmes. On voit clairement que cette

(1) *De Iſ. & Oſ.* 371. A.

fable ne peut avoir de ſens que dans la Mythologie, & en ſuppoſant que Rhéa repréſentoit l'état primitif des êtres. Les Egyptiens ne connoiſſoient pas Rhéa, mais ils connoiſſoient Athyr, à qui ils donnoient tous les attributs de Rhéa.

Les époux de Rhéa ont des caractères ſymboliques qui s'accordent avec le ſien. Saturne eſt le premier. Si Rhéa eſt la maſſe élémentaire, que peut être Saturne, ſinon le Temps fatal, qui engendre & fait éclore les différens êtres, qui marque les momens du débrouillement & de la combinaiſon des principes?

Le ſecond époux de Rhéa eſt le Soleil ou le Feu, principe univerſel d'activité, ſans lequel la Matiere & le Temps n'auroient rien produit. Les Egyptiens lui donnoient le nom de Phthas ou Vulcain, *Phtha aperuit.*

Qu'auroient produit le Temps & le Feu, ſi Mercure, Dieu artiſte, n'eût été le troiſieme époux de Rhéa, s'il ne ſe fût joint à Saturne & au Soleil, pour deſſiner & or-

ganiser la lyre du Monde, & faire naître l'Harmonie à la douce voix? C'est donc lui qui a déterminé les formes symmétriques des êtres, chacune dans leurs especes. Fable pour fable, il faut convenir que celle-ci commence aussi raisonnablement qu'aucune autre.

Le moment de la naissance des cinq Dieux arrive. Osiris naît le premier. Il est revêtu d'une robe toute lumineuse, sans aucune ombre, sans mêlange de couleurs (1) : cette image ressemble bien à celle de la lumiere primitive. Il a pour femme Isis, dont on verra les caracteres dans un moment; pour fils Orus, & pour ennemi Typhon, qui l'enferme en un coffre. Dans l'histoire civile on pourra faire, si l'on veut, d'Osiris, un bon roi, tantôt vainqueur, tantôt vaincu; dans la physique, ce sera l'eau, le Nil, ou le principe humide; dans le labourage, ce sera le bled enseveli sous les sillons, & renaissant peu de jours après; dans la religion vulgaire,

(1) Plut. *de Is. & Os.* 382. B.

ce ſera peut-être le ciel ou le ſoleil : mais dans la théologie des prêtres & des ſages, puiſqu'il y avoit des ſages en Egypte, qui empêche que ce ne ſoit le principe actif de l'ordre & de tout bien ? *Oſ-iri*, en Cophte, *Dominus fabricator* (1).

Iſis eſt l'épouſe d'Oſiris. Sa robe n'étoit pas toute lumineuſe comme celle de ſon époux, elle étoit au contraire variée de toutes les couleurs & de toutes les nuances qui ſont dans la Nature. Oſiris portoit la lumiere (2) ; Iſis en rendoit toutes les différences & les modifications poſſibles, φύσις πανάιολος.... Elle avoit tous les noms des Déeſſes, qui ont rapport à la maternité : πάντων μήτηρ. *I-ſi*, en Cophte, ſignifie encore *commune receptaculum*.

L'amour des deux époux avoit commencé avant leur naiſſance : Arouéris, ou Orus l'ainé en avoit été le fruit. A quel trait d'hiſtoire pourra-t-on adapter ce con-

(1) Voyez M. Freret, *Défenſe de la Chron.* p. 367 & ſuiv.

(2) *Ibid.* C.

te burleſque? Il s'explique de lui-même, ſi on dit qu'Oſiris eſt le principe de force & de bonté qui agit dans la Nature, & Iſis le principe d'union & de ſageſſe, ou, ſi on veut, le principe qui deſire l'ordre & les formes, qui les pourſuit, à qui elles s'offrent. Ces deux principes, amis l'un de l'autre, concourent à former le plan du Monde, qui eſt Arouéris (1) : c'eſt leur enfant, renfermé avec eux dans le ſein de Rhéa, c'eſt-à-dire, dans l'état primordial des Cauſes. Trois êtres métaphyſiques, la penſée de Dieu, le deſir de la Matiere, & le plan du Monde, réſultat des deux autres. Ou ſi on veut paſſer au phyſique, l'action de Dieu, la forme reçue dans la Matiere, & le Monde, réſultat des deux (2).

(1) Selon Timée de Locres, le *Monde ſenſible* eſt fils du Dieu ſuprême & de ſon Idée.

(2) On a figuré cette idée par le triangle rectangle, dont la propriété eſt que le quarré de la ſous-tendante ſoit égal au quarré des deux autres côtés pris enſemble. Qu'Oſiris ſoit la perpendiculaire, Iſis la baſe, Arouéris la ſous-tendante, Arouéris n'eſt autre choſe que la ſomme des produits intellectuels des

Typhon, en naiſſant, déchira le flanc de ſa mere ; trait qui caractériſe ſa nature pétulante & ſa férocité. On le peignit dans les allégories comme un monſtre à cent têtes, pour dire qu'il agiſſoit en différens lieux ; avec des mains ſans nombre, pour montrer ſa force & ſon activité ; ſon corps étoit couvert d'écailles & de plumes, parcequ'il agit dans l'air & dans les eaux ; ſes bras s'alongeoient juſqu'au bout du monde ; il vomiſſoit la flamme ; il étoit loup, crocodile, hippopotame ; en un mot il réuniſſoit en lui tout ce qu'il y avoit de mauvais principes : *Tout ce qui eſt nuiſible & qui a une partie propre à perdre ou à gâter, tout cela s'appelle Typhon.*

Enfin Nephthys parut le cinquieme jour. Ce mot ſignifie, *fin, perfection, mort, victoire, beauté achevée.*

penſées d'Oſiris & d'Iſis, pour former le plan du Monde. La même comparaiſon s'applique au Monde ſenſible qui, dans la mythologie Egyptienne, eſt Orus ; qu'Oſiris ſoit la cauſe intelligente, & Iſis la cauſe matérielle, il réſulte de leur action combinée un troiſieme être, qui eſt Orus ou le Monde. *Voy.* Plut. *de Iſ. & Oſ.* 374. A.

Typhon époufa Nephthys; Ofiris l'époufa auffi, mais fecrettement: deux traits qui, joints à l'étymologie du mot, peuvent former l'idée emblêmatique du Monde fublunaire, où tout naît, croît, périt; où les élémens font victorieux & vaincus tour à tour. C'eft-là que Typhon regne avec empire, & par lui, la deftruction & la mort. Ofiris y a néanmoins quelque pouvoir, mais moindre que celui de Typhon, parcequ'il femble qu'il y a dans ce Monde plus de mal que de bien : de-là les combats d'Ofiris & de Typhon, & la victoire de celui-ci fur l'autre.

« Dans la Nature, dit Plutarque, Ifis tient lieu de l'époufe; c'eft elle qui reçoit l'action du principe qui engendre; c'eft le récipient univerfel, la Déeffe aux mille noms, Μυριώνυμος, parcequ'elle prend toutes les formes & tous les caracteres fpécifiques (1). *La Raifon fuprême* imprime en elle un amour inaltérable du fouverain bien; elle le defire, le pourfuit fans ceffe...

(1) 372. E.

elle ſe préſente à lui pour recevoir l'impreſſion de ſes idées... Car la génération des êtres n'eſt autre choſe que l'image de l'Eſſence éternelle, empreinte ſur la Matiere; & l'être formé n'eſt autre choſe que l'impreſſion de l'Être toujours être, *rendue par la Matiere*. »

« Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, continue Plutarque, que les fables Egyptiennes ont dit que l'ame d'Oſiris étoit immortelle, & que ſon corps étoit déchiré, & ſes membres diſperſés par Typhon, & qu'Iſis errante, alloit recueillant ces membres pour les remettre en leur place. L'Être par excellence, l'Intelligent, le Bon, eſt incorruptible & immuable; mais les êtres ſenſibles & corporels, qui reçoivent les idées de ce premier Être, comme la cire reçoit l'empreinte d'une figure, ne ſont point permanens; parceque le ſujet qui les reçoit, eſt déſordonné, chaſſé du ciel en ces bas lieux, où il combat contre Orus, qu'Iſis a engendré, comme l'expreſſion ſenſible du Monde intelligible. »

En un mot, dans le langage de la Philosophie moderne, Osiris seroit Dieu, Typhon la Matiere animée par elle-même, de laquelle seroient sortis les quatre élémens avec leurs qualités contraires ; Arouéris seroit la pensée de Dieu, songeant à former le Monde ; Isis la Nature, ou, pour expliquer ce mot, la loi fondamentale de l'Univers, établie pour la formation, la perfection, pour la mesure & la durée des êtres, chacun dans leur espece. Orus seroit le Monde sensible, comprenant le ciel & la terre, & Nephthys le Monde sublunaire : c'est à quoi se réduit en derniers termes, la Cosmologie mystique des Egyptiens.

Quoique cette explication ait l'air du Platonisme, on ne croit pas que ce soit un préjugé légitime contre elle ; c'est peut-être même une raison de plus pour l'admettre. Platon & ses maîtres avoient été puiser leur doctrine chez les Egyptiens ; on en convient. Si cela est, la doctrine de Platon, qu'on a, doit avoir au moins quel-

que

que reſſemblance avec celle des Egyptiens: elle doit aider à expliquer celle des Egyptiens, qu'on n'a qu'imparfaitement; comme celle des Egyptiens, ſi on l'avoit, aideroit à expliquer celle de Platon, ſi on ne l'avoit pas. Dans le cas où nous ſommes, on ne fait que reporter de Grèce en Egypte une partie de ce qui avoit été apporté d'Egypte en Grèce (1).

On inſiſte : Si les Philoſophes Grecs avoient effectivement puiſé leur doctrine en Egypte, ils auroient tous enſeigné les mêmes dogmes: or... Cette conſéquence pourroit être fauſſe, quand même ils auroient tous été en Egypte dans le même temps, dans les mêmes villes, ſous les mêmes maîtres, parcequ'on ſait qu'en philoſophie les diſciples font tous les jours des changemens dans les opinions de leurs maîtres. A plus forte raiſon ne ſera-t-elle pas évidente, ſi les temps & les maîtres ont été différens. Mais que répondroit-on,

(1) Voyez *Défenſe de la Chronol.* par M. Freret, *pag.* 363.

ſi l'on diſoit qu'effectivement tous les Philoſophes Grecs, excepté les Corpuſculiſtes, ont eu les mêmes penſées que les Prêtres Egyptiens ? On pourra en juger par la ſuite de cette Hiſtoire.

Mais les Egyptiens n'étoient-ils pas trop vains, trop mépriſans pour les étrangers, trop intéreſſés à cacher le ſecret de leur doctrine ? Ne peut-on pas croire qu'ils n'ont communiqué aux Grecs que des fables, que des contes faits à plaiſir, pour amuſer leur curioſité, & ne pas les renvoyer avec un refus abſolu ?

Quand les Egyptiens auroient tenu cette conduite avec tous les Etrangers, il y a eu un temps où il y auroit eu une exception en faveur des Grecs ; lorſque la Grèce, unie par les mêmes intérêts, envoyoit à l'Egypte des ſecours contre les Perſes, leurs ennemis communs.

Mais quand même les Grecs n'auroient pas eu l'avantage de cette circonſtance, il eſt difficile de concevoir que des hommes tels que Pythagore, qui a fait un ſi long

ſéjour en Égypte, qui fut même admis aux myſteres d'Iſis; que Platon, qui avoit tant de graces & d'éloquence; que Démocrite, Œnopidès, Eudoxe; que vingt autres, dont les faſtes d'Egypte conſervoient les noms (1), qui voyageoient avec conſidération, & qui avoient de quoi payer d'un riche retour les connoiſſances dont on leur auroit fait part: il eſt, dis-je, bien difficile de concevoir que de tant de dangers & de fatigues, dont le but unique étoit de s'inſtruire, ces grands hommes n'euſſent remporté que des menſonges vains & des contes frivoles. Que les prêtres Egyptiens leur en aient impoſé ſur quelques faits merveilleux de leur hiſtoire, ſur la haute antiquité de leur origine, dont peut-être ils étoient dupes eux-mêmes; qu'ils aient mis du myſtere dans leur aſtrologie horoſcopique, dans leur magie, dans leurs preſtiges, pour en relever le mérite & ſe faire valoir aux yeux des étrangers; cela ſe conçoit: mais on conçoit auſſi que les hommes dont nous

(1) *Voyez* Diod. Sic. 1. *pag.* 86. Ed. Hanow. 1604.

parlons ne se seront point obstinés à vouloir pénétrer dans l'intérieur de ces petites chimeres ; qu'ils auront aisément consenti à ces petites réserves de l'amour-propre Egyptien ; qu'ils auront même feint de les respecter, pour obtenir plus facilement des ouvertures sur les objets importans, tels que l'origine du Monde & son premier état, les révolutions arrivées dans le globe terrestre, la nature & le nombre des Dieux, leur providence & leur influence dans les choses humaines, les lois & l'art de gouverner les peuples, &c. Et est-il hors de doute que sur ces articles les Egyptiens auront répondu ce qu'ils savoient, parcequ'il étoit de leur intérêt de paroître instruits ? D'où je conclus que Plutarque a pu, ainsi que d'autres Philosophes, connoître la vraie pensée des Egyptiens de son temps, & que son explication a rendu le fond & l'esprit de leur systême sur les Causes premieres.

En deux mots, voici le cercle des idées Egyptiennes. Les deux notions de Dieu &

de la Matiere, identifiées avec Kneph & Athyr, ou la lumiere & les ténebres, ou le jour & la nuit, devinrent le ſoleil & la lune (1). On obſerva dans la courſe annuelle du ſoleil, & dans les mois de la lune, les points de départ, les milieux, les diviſions, qui eurent leurs rapports avec l'année ruſtique, civile & religieuſe, & qui furent marquées par des annonces. Ces annonces furent exprimées par des images différentes, la plupart humaines, dont les noms devinrent peu à peu, dans l'eſprit du peuple, des noms de perſonnages différens. Le ſoleil fut, ſelon ſes différentes poſitions ou ſes rapports, Oſiris, Ammon, Orus, Harpocrate, Hercule, Serapis, Mendès, Vulcain, &c. (2) La lune, de ſon côté, fut Iſis, Bubaſtis, Thermutis, Athyri, Io, Byto, ou Léto (3), ſelon ſes degrés d'accroiſſement & de décroiſſement. Chacun de ces noms forma ſa notion, eut ſes attributs,

(1) Diod. Sic. 1. *p.* 10. Porph. Epiſt. ad Anebon. Euſeb. Prep. Ev. 3. 4. Procl. in Tim. 1. *p.* 33. Sext. Emp. 5. adv. Mat. *Vid.* Jabl. L. 2.

(2) Macrob. Sat. 1. 18. (3) *Vid.* Jabl. L. 3.

ſes rapports de paternité , de filiation, d'influence magique ſur les peuples & ſur les particuliers. Les Prêtres aiderent au fanatiſme, qui étendoit leur crédit. Les Princes ne s'y oppoſerent pas, par la même raiſon. Parmi les annonces des fêtes, il y avoit des animaux figurés, qu'on prit pour les types ou repréſentans de la Divinité. Le taureau repréſenta le ſoleil ; la vache, Iſis ; l'épervier, Oſiris ; le chat, Diane. Des types inanimés, on paſſa aux types vivans ; les animaux devinrent eux-mêmes des objets de vénération (1). Les Grecs & les Romains rioient. Cependant la ſtupidité de leur culte deſcendoit encore plus bas au moins d'un degré, puiſqu'ils adoroient la pierre & le bois.

Il vint un temps, un ſiecle environ avant Alexandre, où la Philoſophie commença à faire retourner les Egyptiens ſur leurs pas. La divinité fut ôtée aux animaux,

(1) Il eſt poſſible encore que la figure de ces animaux ſervît de banniere ou d'étendart aux différens nomes ou peuples de l'Egypte, lorſqu'ils ſe réuniſſoient, ſoit dans les fêtes, ſoit dans les armées.

qu'on réduisit à la simple qualité de symboles. Les annonces mystiques des fêtes ayant perdu leur sens primitif, ne furent plus que de vaines images, sans signification & sans conséquence. Les différens noms du soleil & de la lune ne furent plus que les expressions de leurs différens rapports. Les germes de cette révolution étoient restés au fond des idées antiques, où l'unité étoit dominante. Les étrangers devenus les maîtres, étant plus portés à rire des bisarreries du culte Egyptien qu'à les respecter, acheverent de déchirer le voile. Tout ce vaste édifice, de fables, d'allégories, de symboles, s'évanouit comme un vain enchantement qu'il étoit; & les prêtres, forcés par la vérité même & par l'unanimité des suffrages réunis contre eux, n'eurent d'autre parti à prendre que d'aider eux-mêmes à la révolution, & d'aller au-devant des réformes que la raison & le bon sens leur proposoient.



SECTION II.

IDÉES DES ANCIENS GRECS SUR LES CAUSES PREMIERES.

ARTICLE I.

Idées des Grecs à l'arrivée des Colonies.

NOUS voici transportés sous un ciel nouveau, dans une terre fertile en génies vigoureux & inventifs, qui ont essayé leurs forces de toutes les manieres sur la nature & l'activité des premieres Causes. Il seroit naturel d'attendre ici des choses neuves. Mais il en est des pensées des hommes comme de leurs passions. Dans tous les lieux du monde, chez tous les peuples, l'ambition, l'avarice, la vengeance, ont eu à peu près les mêmes ressorts & les mêmes effets. Pour qui ne cherche ni les dates, ni les noms, l'histoire d'un siecle est l'histoire de tous

les ſiecles. C'eſt toujours la force qui attaque, & la foibleſſe qui ſe défend; celle-là par la violence & par l'injuſtice, celle-ci par la ruſe & par les lois. Cependant comme on paſſe volontiers de l'hiſtoire d'Aſſyrie & d'Egypte à celle des Grecs ou des Romains, ne fût-ce que parceque la ſcene varie par le changement des lieux & des noms, il en ſera de même de la philoſophie; l'imagination vive des Grecs pourra nous donner des traits & des détails différens, quoique ſur un fond qui ſera le même. Il s'agit de nous placer dans le vrai point de vue pour jouir du ſpectacle, ou du moins pour en juger.

Les Savans conviennent que Javan, fils de Japhet, fut le pere des Ioniens. Cette portion des enfans de Noé quittant les plaines de Sennaar, échues aux aînés, ſe retira d'abord du côté de l'Aſie mineure. Enſuite s'enfonçant de proche en proche entre les deux mers, ſelon qu'ils y étoient invités par les circonſtances, ils paſſerent inſenſiblement dans les iſles de l'Archipel,

& enſuite dans l'Europe. On penſe bien qu'ayant à combattre d'abord contre la dureté des lieux & des ſaiſons, contre la férocité des bêtes, en un mot contre une nature toute ſauvage, toute hériſſée, ils furent principalement occupés des plus preſſans beſoins. Cependant ils conſervoient les idées anciennes de la religion. « Les Pelaſgues, dit Hérodote, c'eſt-à-dire, les plus anciens peuples de la Grèce, connoiſſoient des Dieux; mais ils ne les déſignoient par aucun nom particulier. Ils ſavoient ſeulement en général qu'il y avoit des êtres qui avoient reglé toutes choſes, & qui continuoient de les gouverner. Ce ne fut qu'après l'arrivée des colonies étrangeres, & ſur-tout de celles d'Egypte, qu'ils commencerent à diſtinguer des Dieux du premier ordre & du ſecond, & qu'ils appuyerent ſur un ſyſtême de religion plus formé, les fondemens de leurs lois & de leurs ſociétés ». Ce qui ſignifie qu'avant l'arrivée des colonies, les Pelaſgues avoient des idées à peu près juſtes de

la divinité, & que ce fut aux étrangers qu'ils durent leur égarement ſur ce point.

Inachus, dont le nom paroît être le même que celui d'*Énac* ou *Énacim* (1), race de Chananéens, dont il eſt parlé dans l'Écriture, fut, dit-on, le premier de tous les étrangers qui apporta en Grèce, près de 2000 ans avant J.C. l'hiſtoire merveilleuſe des guerres d'un Jupiter de ſon pays (2). Par la facilité ſinguliere que les hommes eurent toujours de confondre les notions qui ont entr'elles quelque reſſemblance, cette fable fut appliquée aux Dieux, & devint le germe de toute la Mythologie.

Quelques années après, Cécrops (3), &

(1) Voy. *Déſenſe Chron.* par M. Freret, 275, qui fait auſſi venir de là le nom d'*Anax, rex.*

(2) Phoronée ſon fils, raſſembla & réunit en ſociété les Pelaſgues, qui étoient diſperſés dans la partie de la Grèce qui fut nommée dans la ſuite *Peloponneſe*, (Pauſan. II. 15.) & inſtitua le culte des Dieux. *Clem. Al. adm. ad. Gent.*

(3) Contemporain de Lycaon, roi d'Arcadie, il fut le premier qui donna à Jupiter le nom de *Très-haut*, ὑπατος, & qui ſe contenta de lui offrir des gâteaux, au lieu de ſacrifices ſanglans. *Pauſ.* 8. 2.

après celui-ci Erechtée, partis d'Egypte, apporterent dans l'Attique, les fêtes, les pratiques, les ſymboles myſtérieux de leur pays. Danaüs, invité par l'exemple de Cécrops, paſſa dans l'iſle de Rhodes, & de-là dans le Péloponneſe, à une partie duquel il donna ſon nom. Cadmus étoit déja venu, & avoit fondé une ville de ſon nom dans la Béotie, où il avoit établi les lettres & les arts de Phénicie (1).

Les peuples de la Grèce, ſauvages ingénieux, aſſez pourvus d'idées pour deſirer d'en avoir davantage, reçurent avidement ces étrangers, & les écouterent avec cette admiration ignorante, qui croit tout ſans examen. C'étoit de ces terres deſſéchées, mais fécondes par elles-mêmes, auxquelles la premiere roſée fait jeter avec profuſion des herbes bonnes & mauvaiſes, qui s'étouffent par leur force autant

(1) Que les noms de ces fondateurs ſoient hiſtoriques ou ſeulement allégoriques, peu nous importe, pourvu qu'il ſoit reçu comme conſtant qu'à peu près dans ces ſiecles, il eſt venu des Orientaux s'établir dans cette partie de l'Europe.

que par leur nombre. Les Dieux d'Asie, d'Egypte, de Syrie, Osiris, Isis, Typhon, Astarté, Vénus, Adonis, Jupiter, les Titans, arrivant dans ce climat nouveau, avec leur suite d'aïeux & d'enfans mystiques, avec leurs animaux & leurs plantes symboliques, avec leurs attributs, leurs mysteres, leurs cérémonies, bouleverserent des têtes aussi chaudes que vuides, & y préparerent cette effervescence d'idées qui enfante des merveilles ou des monstres. Chaque bourgade, chaque hameau eut ses conteurs. Chaque conteur eut son imagination, dont il usa avec pleine licence, accouplant sans retenue & en toute occasion les serpens avec les oiseaux & les agneaux avec les tigres. Le vrai, le faux, le sacré, le profane, l'historique, le physique, l'événement du jour, le songe de la nuit, tout couloit ensemble dans le même récit. Nul genre, nul fait n'avoit ses bornes, ni ses contours. On craignoit la vraisemblance & le sens commun. Si de loin en loin il s'élevoit quelques sages,

c'étoient des lumieres foibles & timides, qui n'osoient contredire ouvertement les extravagances reçues. Leur maniere d'enseigner, couverte d'allégories, conspirant avec l'ignorance de ces temps, ne faisoit qu'augmenter l'enthousiasme, loin de le diminuer. Promethée, Orphée, Linus, Musée, Eumolpe, Thomyris, Amphion, Melampe, Théologiens des temps fabuleux, dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, ont connu la vérité & n'ont pas eu le courage de la publier.

J'ai dit *Théologiens*, car c'est toujours par-là que les Savans ont commencé, chez les Grecs comme chez les autres peuples. Mais les Grecs ne s'en tinrent pas à ce seul genre : ils eurent des Poëtes & des Physiciens, qu'il faut soigneusement distinguer des Théologiens dans l'époque où nous sommes.

Les Théologiens ne traitoient des Causes que conformément à la tradition immémoriale des peuples, & relativement aux devoirs de reconnoissance, de piété & de

religion, qui lient les hommes entr'eux & avec la Divinité : c'étoit la ſcience des choſes divines & humaines par la foi du genre humain.

Les Poëtes, que nous ne conſiderons ici que par rapport à la fiction, étoient les ſavans qui revêtoient les dogmes religieux de figures & d'ornemens ſymboliques de toute eſpece ; qui animoient le monde moral & le métaphyſique, auſſi-bien que le phyſique ; qui mettoient tout en action, & par conſéquent tout en acteur. Le rythme & le chant, ajoutés à leur expreſſion, donnerent un nouveau degré de force à leurs fictions ; & comme ils chantoient la Théologie antique, ornée à leur maniere, les peuples, ſéduits par l'expreſſion, s'arrêterent aux images & oublierent la vérité.

Les Phyſiciens ou Philoſophes, qui n'arriverent que long-temps après les Théologiens & les Poëtes, chercherent à expliquer la Nature par l'action des Cauſes ſecondes, en faiſant abſtraction de la Cauſe premiere, quelquefois même en l'ex-

cluant, par oppofition aux Théologiens. Les Caufes fecondes réfidoient dans les qualités inhérentes aux premiers principes phyfiques obfervés par les fens, ou imaginés par l'analogie avec les chofes fenfibles.

Nous nous occuperons ici des Théologiens & des Poëtes feulement, renvoyant à la troifieme époque ce qui concerne les Phyficiens ou les Philofophes proprement dits.



ARTICLE II.

ARTICLE II.

Théologiens des temps fabuleux.

ou Linus et Orphée.

Quoiqu'il nous reſte peu de choſe des temps fabuleux, & que ce peu ſoit aſſez obſcur par lui-même, & de plus, aſſez médiocrement authentique, toutefois, dans la matiere que nous traitons, on peut en tirer quelques lumieres ſures jusqu'à un certain point; parceque ſi tous les textes qu'on a ne ſont point des auteurs dont ils portent les noms, du moins ſont-ils d'une très-grande antiquité, étant cités comme très-anciens par des auteurs très-anciens eux-mêmes. Et quand même ils ſeroient d'une fabrique plus nouvelle, étant compoſés de matériaux antiques (1), & crus tels, ils ſeroient toujours d'une grande autorité.

(1) Ceux qui prétendent que les hymnes d'Orphée ſont ſuppoſés, les attribuent à un certain Onomacrite, Athénien, qui vivoit 600 ans avant J. C.

Il fut un temps, dit Linus (1), *où tous les êtres prirent naiſſance.* De quelque façon qu'on enviſage ce texte, il annonce néceſſairement deux choſes, la naiſſance du Monde, & un principe antérieur à cette naiſſance; rien ne pouvant naître de rien, ni paſſer d'un état à un autre ſans quelque cauſe au moins déterminante. Linus reconnoiſſoit donc une pareille cauſe, à qui le monde étoit redevable de ſon état actuel.

Dans des ſiecles auſſi ignorans que nous nous figurons ceux-là, peut-être aſſez gratuitement, c'étoit une grande & importante notion, qui ſuppoſoit beaucoup d'idées, & qui en entraînoit un grand nombre après elle.

Orphée, diſciple, ou, ſelon d'autres, maître de Linus, étoit, dit-on, Thrace

Cette date n'eſt guères moins reſpectable que ne le ſeroit celle d'Orphée.

(1) Linus, ſelon pluſieurs auteurs anciens, avoit écrit une Coſmogonie qui commençoit par ce vers. *Diog. Laer. I.* §. 4. On prétend qu'il inventa le rythme & le vers lyrique, & qu'il eut entr'autres diſciples, Hercule, Thamyris, Orphée. Hercule, dit-on, le tua dans un accès de colere. *Diod. Sic.* 3. *pag.* 140.

d'origine, fils d'un roi nommé Œagrius. Il vécut avant la guerre de Troye, à peu près dans le ſiecle de Joſué ou des Juges. S'étant inſtruit de tout ce qu'on pouvoit apprendre dans ſon pays, il paſſa en Égypte pour y faire de nouvelles acquiſitions : entrepriſe qui ne marque ni l'ignorance groſſiere, ni la barbarie que nous ſuppoſons au ſiecle où il vivoit. Le prince philoſophe fut reçu d'une maniere diſtinguée par les prêtres d'Héliopolis, par ceux de Thèbes, & en général par tous les ſavans d'Egypte, qui lui firent part de toutes leurs connoiſſances dans les différens genres, & qui même l'admirent à l'autopſie, c'eſt-à-dire, au ſpectacle immédiat de leurs myſteres. Enrichi de tant d'idées nouvelles, quand il rentra dans ſa patrie, il y fut reçu comme un Dieu. Théologien, philoſophe, légiſlateur, poëte, muſicien, & même un peu magicien, de cette magie ſans doute dont il eſt parlé dans l'Écriture ſainte, & qui n'eſt que la ſcience de certaines choſes ſecrettes & myſtiques, il étonna, il ravit

tous les eſprits : on ne parla de lui qu'avec les expreſſions de l'enthouſiaſme. Il avoit apprivoiſé par les doux accens de ſa lyre, les lions & les tigres ; les forêts avoient abandonné leurs montagnes, pour venir l'entendre ; les fleuves avoient ſuſpendu leur courſe rapide ; les vents avoient retenu leur haleine : c'eſt-à-dire, pour quitter le langage de la fiction, qu'il avoit, par la force de ſon éloquence, perſuadé à quelques hommes encore brutes & féroces, de ſe réunir en ſociété (1), qu'il leur avoit donné une religion, un culte, des lois qu'ils n'avoient pas encore, ou qu'il avoit perfectionné celles qu'ils avoient (2).

La profonde vénération que l'antiquité avoit pour ſon nom, lui a fait attribuer des poëmes qui ne ſont point de lui, mais

(1) Silveſtres homines ſacer interpreſque Deorum,
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus ;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidoſque leones.
HOR. *Art. Poet.*

(2) On voyoit ſur l'Hélicon la ſtatue d'Orphée, avec le ſigne ſymbolique des myſteres : des bêtes ſauvages de marbre & d'airain qui l'environnoient & écoutoient ſes chants. *Pauſan.* 3. 30.

dans lesquels on a affecté de renfermer la doctrine qu'on a crue la plus antique. On y voit distinctement marqué un seul Principe universel, pere de tous les êtres (1) : « Tout étoit dans Jupiter, l'étendue éthérée & sa hauteur lumineuse, la mer, la terre, l'Océan, l'abîme du Tartare, les fleuves, tous les Dieux & les Déesses immortelles, tout ce qui est né & tout ce qui doit naître, tout étoit dans le sein de Jupiter ».

Et ailleurs (2) : « Jupiter est le premier & le dernier ; il est le commencement, & la fin, & le milieu ; il est la base du globe terrestre & de l'olympe étoilé. Jupiter

(1) Ce morceau a été conservé par Proclus, dans son commentaire sur le Timée de Platon :

Fuerunt intra Jovem cum universo,
Ætherea vastitas & cœli præclara sublimitas,
Immensique maris & telluris inclytæ latitudo,
Oceanusque ingens, depressaque Tartara terræ,
Fluminaque & pontus sine fine & cætera cuncta,
Immortales omnes beati Diique Deæque,
Quæ fuerint exorta, & quæ ventura sequuntur,
Hæc in ventre Jovis rerum compage manebant.

(2) On trouve celui-ci dans le Livre d'Aristote, *de Mundo* : *Primus cunctorum est & Jupiter ultimus idem Jupiter & caput, &c.* Vide Loc.

eſt l'époux & la nymphe immortelle :

Jupiter & mas eſt, atque idem nympha perennis.

Jupiter eſt l'ame de tout; il eſt le feu tout-puiſſant, il eſt la ſource des mers, il eſt le ſoleil & la lune, il eſt le roi, le maître, l'auteur de tout; renfermant tout dans ſon ſein ſacré, & le reproduiſant au-dehors, ſelon les deſſeins qu'il a formés dans ſon cœur. » On imaginoit donc, lorſqu'on forgea ce texte, que la haute antiquité avoit cru un Être éternel, auteur de tout; qu'elle avoit cru un acte, quel qu'il fût, par lequel tous les êtres avoient été produits; enfin, qu'il y avoit un principe vivifiant, répandu partout, animant tout, liant tout.

Ce principe n'étoit-il que l'état originaire des choſes confondues dans le cahos, ou étoit-ce un principe actif & productif par lui-même? Étoit-ce un principe aveugle & ſpontanée, ou un principe libre qui choiſit? Son action étoit-elle renfermée en lui, ou terminée à des êtres autres que lui? Contenoit-il les ſubſtances avant que de les avoir produites? Les contenoit-il réel-

lement, de maniere qu'elles ne fussent sorties de lui que par émanation; ou comme cause, de maniere qu'il les eût mises au jour par un acte de toute-puissance qui eût donné l'existence à ce qui n'étoit point? C'est-là le nœud de la difficulté, sur lequel on peut faire tant de suppositions qu'on voudra. Les idées vagues de ces deux textes, les couleurs poétiques dont ces idées sont revêtues, donnent une libre carriere à l'imagination des Métaphysiciens, & se prêtent à toutes les explications.

On observera seulement qu'il ne faut pas se laisser tromper par quelque ressemblance des termes avec ceux de Spinosa. Les systêmes métaphysiques de ces temps-là n'étoient pas même des systêmes, ce n'étoient qu'un assemblage mal digeré de traditions historiques, de fictions poétiques, peut-être de quelques observations physiques, ajustées au gré d'une théologie grossiere, où il entroit plus de faits que de raisonnemens, plus de traditions que d'idées philosophiques. *Voy*. ci-après 2e Epoq. sect. 2. art. 1.

On compte parmi les théologiens des temps fabuleux, Musée, disciple d'Orphée, à qui on attribue l'hymne à Cérès, composé pour les Lycomides, dont parle Pausanias (1), & à qui Onomacrite supposa des oracles qu'il avoit composés lui-même, & qui le firent chasser d'Athènes par le tyran Pisistrate. Musée enseignoit, selon Diogène Laerce, que tout avoit été formé d'un premier être, & que tout y rentroit. Il eut pour fils Eumolpe, autre théologien, dont la famille fut consacrée à la célébration des mysteres d'Eleusis. Thamyris de Thrace, Amphion de Thèbes, Melampus d'Argos, furent honorés du même titre, parcequ'ils s'étoient occupés de la nature & du culte des Dieux, des sacrifices, des expiations, des mysteres, en un mot, de tout ce qui avoit rapport à la religion des peuples.

Aux Théologiens des temps fabuleux, on peut joindre les Législateurs & les Sages, qui se sont fait une si grande réputa-

(1) Attic. *pag*, 47.

tion à peu près dans les mêmes temps. Occupés uniquement du bonheur des hommes dans la ſociété civile, on ſent bien que les Légiſlateurs ne durent prendre de la queſtion des Cauſes, que ce qu'il leur en falloit pour donner à leurs lois le dégré de force dont ils avoient beſoin. Ils les appuyèrent ſur la providence des Dieux d'une part, & de l'autre, ſur la vie de l'ame après la mort. Non qu'avant eux ces deux importantes vérités fuſſent inconnues au genre humain, mais parcequ'elles l'étoient. L'œil ouvert ſur les portes des temples en Égypte, la métempſycoſe, les prieres des mourans, le culte des manes, la croyance des enfers, & mille autres monumens qu'on trouve par-tout dans l'antiquité, prouvent que ces deux vérités étoient expreſſes dans la foi naturelle du genre humain. Mais les ſages dont nous parlons la prononcerent encore avec plus de force. Zaleucus, Triptoleme, Dracon, Solon, Lycurgue, Minos, Rhadamante, chez les Grecs, Numa, chez les Romains,

ſentoient vivement que lès lois, ſans la conſcience, n'arrêtoient que la main. Il n'y eut aucun de ces grands hommes qui ne fît deſcendre ſes lois de Jupiter même ou de quelqu'autre Dieu, & qui n'ait ajouté la ſanction de la religion à la force de l'état (1).

D'autres Sages, par leurs maximes & par leurs grands exemples, concouroient au même but. Pittacus à Mytilène, dans l'iſle de Lesbos, Bias à Priene, en Ionie, Cleobule dans l'iſle de Rhodes, Anacharſis chez les Scythes, tant d'autres dont les ſentences étoient recueillies & citées comme des oracles, étoient autant de flambeaux qui éclairoient les nations & les ſiecles. Pourquoi s'obſtiner à ne voir dans ces temps reculés qu'ignorance, barbarie, ſtupidité, en ce qui concerne les Cauſes; tandis qu'on ne peut leur refuſer des lumieres, du goût, du génie, des vues dans tous les autres genres?

(1) *Voyez* Diod. Sic. 1. 48. C.

ARTICLE III.

Mysteres d'Éleusis.

LA doctrine d'un premier principe, unique, étoit connue également chez les Savans & parmi le peuple (1); avec cette différence, que les Savans, initiés aux mysteres, reconnoissoient une Divinité, & n'en reconnoissoient qu'une; & que le peuple, croyant cette Divinité suprême, trembloit en même temps sous une multitude de Dieux subalternes, que la superstition avoit adoptés, & peut-être la politique, pour mieux assurer l'obéissance des peuples, & les contenir par cette garde nombreuse, qui sembloit environner chaque homme en particulier, & répondre de lui, quand il est seul.

Cette diversité de croyance produisit deux cultes, l'un extérieur & public, pour le vulgaire & le corps des nations; l'autre

(1) *Voyez* l'Article suivant.

intérieur & myſtique, où l'on préſentoit des idées plus ſaines & plus juſtes, & où n'étoient admis dans les commencemens que les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, ou par leur mérite perſonnel : c'eſt ce qui fit donner à ce culte le nom de myſteres.

Il y avoit des Myſteres établis chez toutes les nations, avec des traits ſi reſſemblans, qu'on ne peut douter qu'ils n'aient eu une origine commune. C'étoit par-tout les mêmes procedés à peu de choſe près, les mêmes dogmes, les mêmes leçons de conduite, le même objet. Il n'y avoit guères de différence que dans les noms des Divinités qui y préſidoient. En Égypte, c'étoient Iſis & Oſiris ; c'étoit Mithras en Aſie, la mere des Dieux en Samothrace, Bacchus en Béotie, Vénus dans l'iſle de Chypre, Jupiter en Crète, Caſtor & Pollux à Amphiſſe, Vulcain à Lemnos, enfin Cérès & Proſerpine dans l'Attique. Ceux-ci établis dans un des bourgs d'Athènes, environ quatorze ſiecles avant Jeſus-

Chrift (1), furent célebres dans tout l'Univers fous le nom de *Myfteres Eleufiniens*. Ceux des autres pays, dégénérans en abus, tombèrent peu à peu dans le difcrédit; tandis que le temple d'Eleufis, dit Ariftide, devint le temple de toute la terre (2).

On y donnoit, felon Cicéron, les principes, *initia*, de l'humanité, de la juftice, de toutes les fortes de vertus. On y apprenoit à vivre dans une joie douce, & à mourir dans l'efpérance d'un fort encore plus heureux : *Neque folùm cum lætitiâ vivendi rationem accepimus, fed etiam cum fpe meliore moriendi* (3).

On y voyoit, dans des tableaux allégoriques, l'homme pris dès le berceau, livré aux miferes de l'enfance, emporté par les fougues de la jeuneffe, marchant jufqu'aux portes de la mort, au milieu des craintes, des frayeurs, des malheurs de toute ef-

(1) Selon les marbres d'Arondel.

(2) Or. 19. & Cicéron: *Mitto Eleufinam fanctam illam & auguftam, ubi initiantur gentes orarum ultimæ*. De nat. Deor. I. 42.

(3) De Leg. II.

pece. Après avoir franchi ce paſſage, terrible pour le vulgaire ignorant, l'homme vertueux jouiſſoit d'un bonheur inaltérable dans une lumiere pure; il erroit dans des prairies émaillées, où il entendoit les récits ſublimes des choſes ſaintes, accompagnés de danſes légeres & de chants mélodieux. Libre alors & maître de lui-même, couronné de gloire dans la ſociété des ames ſaintes, le ſage voyoit la terre ſous ſes pieds avec toutes ſes richeſſes, comme un amas de fange & de ténebres où croupiſſent les profanes qui craignent la mort, ou qui doutent d'une meilleure vie après celle-ci. C'eſt Themiſtius qui nous a laiſſé ces détails, & qui nous dit lui-même que ces Myſteres n'étoient autre choſe que les tableaux de la vie & de la mort (1).

L'Hiérophante, eſpece de prêtre ou de miniſtre principal de ces rits ſacrés, ouvroit la ſcene myſtique par des paroles qui annonçoient l'inſpiration & l'enthouſiaſme: « Que l'entrée de ces lieux ſoit fermée

(1) Cité par Stobée, *ſerm.* 119. *p.* 104.

aux profanes, & que les initiés entendent les vérités ſublimes. O toi, fils de la brillante Selene, Muſée, prêtes à mes accens une oreille attentive. Que les préjugés vains, & les affections de ton cœur ne te détournent point de la vie heureuſe. Ouvre ton ame à la lumiere ; & marchant dans la voie droite, contemple le Roi du Monde. Il eſt UN, il eſt né de lui-même ; de lui tous les êtres ſont nés. Il eſt en eux, autour d'eux ; il a les yeux ouverts ſur tous les mortels, & nul œil mortel ne le voit (1). »

Quel que ſoit l'auteur de cette formule, on ne peut douter qu'elle ne ſoit d'une haute antiquité, par la raiſon que nous avons dite ci-deſſus. On ſait d'ailleurs combien, en fait de culte, les peuples ſont obſtinés à retenir les uſages & les formules antiques. Pauſanias nous apprend qu'on rejetta les cantiques faits par Homere, quoique plus beaux & plus élégans que ceux qu'on avoit, parceque la rouille de ceux-ci avoit quelque choſe de vénérable,

(1) S. Clém. d'Al. *p.* 36.

& que les enfans aimoient à repéter ce qui avoit été chanté par leurs peres. (1)

Ces paroles de l'Hiérophante ont été employées, & même développées, par les philosophes & par les poëtes qui sont venus dans les siecles suivans. C'est de-là que vint le Jupiter universel d'Orphée; que Pythagore tira sa Monade théologique, qu'il fait auteur du Monde. C'est de-là que Virgile a tiré ce Principe intérieur, cette Ame qu'il répand dans toutes les parties du Monde. Horace semble en avoir copié l'invocation dans cette ode sublime qui commence son troisieme livre, où après avoir écarté le vulgaire profane, il peint Jupiter regnant sur les rois, donnant l'ordre & la forme à l'Univers par la défaite des géans, & le mouvement à tout par le signe de sa pensée. Enfin, c'est de la vision allégorique du bonheur de l'autre

(1) Les Lycomides, enfans de Lycus, chantoient dans les mysteres de Messene les hymnes composés par Olen, poëte antérieur à Orphée. *Pauf.* 9. 27. Si on avoit à Messene les vers d'Olen, on pouvoit avoir à Eleusis ceux d'Orphée.

vie

vie que sont venues, selon quelques Savans, ces descentes aux enfers, si connues dans les Poëtes & dans les Auteurs anciens: celle d'Hercule, de Thesée, de Pirithoüs, d'Orphée, d'Ulysse, d'Énée; la vision d'Érus, dans la République de Platon, le Songe de Scipion, l'Ane d'or d'Apulée. Les Mysteres étoient une mort figurée, qui représentoit aux initiés l'état bienheureux d'une autre vie, pour récompenser les vertus de celle-ci.

L'unité du premier principe sur-tout, y est si distinctement, si fortement prononcée, qu'il n'est pas possible que ce dogme n'ait été connu par tous les honnêtes gens, en Europe, en Asie, en Afrique, où, comme on l'a dit, l'objet des Mysteres étoit le même dans l'origine, & le nom seul différent. J'ajoute qu'elle a été connue même du peuple. Mais comme cette vérité peut avoir l'air d'un paradoxe, qu'on me permette de l'étayer de quelques preuves. Cet épisode, si c'en est un ici, ne sera qu'une courte distraction.

ARTICLE IV.

L'unité d'un Dieu ſuprême, connue de tous les peuples policés de l'Antiquité.

IL eſt queſtion ici, non des ſages ni des philoſophes, mais de ce qu'on appelle *peuple*, par oppoſition aux *ſages*. J'entends toutefois les peuples civiliſés, qui ayant, comme tels, des arts, des lois, des mœurs, étoient dans le cas d'uſer quelquefois de leur raiſon, & de réfléchir juſqu'à un certain point ſur l'intérêt de leur propre exiſtence & ſur leur état d'homme. En un mot, les Chaldéens ont paru reconnoître deux Dieux, les Perſes trois, les fables d'Egypte en nomment cinq ou ſix grands, ſans compter ceux d'un ordre inférieur, les Grecs & les Romains en avoient des milliers : il m'a ſemblé qu'on pouvoit établir que ces peuples, malgré tant d'erreurs &

d'extravagances, ont connu un Dieu suprême, & qu'ils n'en ont connu qu'un (1). C'eſt l'objet de cet article.

On pourroit aiſément écrire ſur ce problême pluſieurs volumes; le raiſonnement & l'érudition fourniroient également de quoi les remplir. Il ſuffira ici d'indiquer les principales preuves, ſans les développer.

Ces preuves ſeront de deux ſortes : les unes tirées de l'hiſtoire ſainte, à cauſe des rapports que le peuple de Dieu a eus néceſſairement avec les païens; les autres tirées de l'hiſtoire profane, ſoit par des inductions qui paroiſſent fondées, ſoit par des textes formels.

Pour ne point nous égarer dans un eſpace qui comprend tant de ſiecles, nous diſtinguerons trois époques : la premiere, depuis le déluge juſqu'au paſſage de la Mer rouge : la ſeconde, depuis la ſortie d'Egypte juſqu'à Alexandre : la troiſieme, depuis Alexandre juſqu'à l'établiſſement du Chriſtianiſme.

(1) Voyez la *Déf. chron.* de M. Freret, 298.

Quand le genre humain descendit de l'arche, & qu'il se répandit dans les plaines de Sennaar, il n'y avoit qu'une même pensée dans tous les esprits : nous l'avons dit. Il n'y avoit aussi qu'un seul langage, qui étoit celui de la crainte & de la reconnoissance pour celui qui avoit puni le crime & conservé l'innocence. Cela ne demande point de preuve.

Noé, selon l'Écriture, vécut encore long-temps après le déluge, tenant sous ses yeux une partie considérable de ses enfans. Sem son fils lui survécut de 150 ans, & aida, comme son pere avoit fait, par sa présence & par son exemple, à maintenir ses descendans dans la foi primitive.

Il y a apparence que Cham & Japhet ne vécurent pas moins que Sem, chacun dans la partie du monde où ils se portèrent ; qu'ils y furent autant de témoins vivans de la tradition, & que les gens raisonnables au moins réglèrent sur eux leur conduite & leurs pensées. Se portant alors par une progression parfaitement libre,

dans des terres ouvertes au premier occupant, ils ne furent point dans le cas de s'abrutir, comme s'ils eussent été dispersés par la violence, & forcés de se cacher dans des antres sauvages, où ils auroient tout oublié, pour ne s'occuper que du soin de se nourrir, ou de se défendre contre les bêtes féroces. Quelle révolution dans ces premiers siecles de paix auroit pu effacer subitement & pour jamais, dans des familles entieres, une idée nécessaire & naturelle, qui se reconnoissoit par la simple attention, qui se développoit par l'éducation, qui se renouveloit à tout moment, par le témoignage des yeux au dehors, & par celui du cœur au-dedans? Qui des patriarches pouvoit s'entretenir avec ses enfans, sans leur raconter les origines & les faits, sans leur expliquer les monumens, les tombeaux, les pierres huilées, les autels, les puits de serment & de témoignage? Il n'en falloit pas tant: la crainte seule, que quelques athées ont faite la mere des Dieux, auroit suffi pour conserver la

dépôt antique & rendre l'oubli impoſſible.

Abraham vint au monde 427 ans après le déluge, lorſque Sem vivoit encore, ſelon l'Écriture. Dieu l'appelle dans la terre de Chanaan. Voyageons avec lui, & voyons ſi ſur ſes pas nous ne rencontrerons point quelques veſtiges de la vérité qui fait notre objet.

Abraham ſorti de la Chaldée, vient d'abord à Haran, & de-là dans le pays de Chanaan. Ce voyage aſſez long, fait par un étranger chargé de troupeaux, eſpece de richeſſe difficile à tranſporter, ſans avoir été attaqué par aucun ennemi, montre bien que le pays n'étoit pas encore fort habité, puiſqu'on lui laiſſa à diſcrétion les pâturages, qui devoient être abſorbés par un bétail nombreux; mais il prouve encore que ceux qui l'habitoient n'étoient rien moins que féroces ou ſauvages, qu'ils avoient quelques principes d'humanité & de loi naturelle, puiſqu'ils ne formèrent aucune entrepriſe contre l'inconnu. On ne donne ceci que comme une conjecture.

Le patriarche paſſe en Egypte. Pharaon enleve Sara. Mais bientôt ce roi entend & reconnoît la voix de Dieu : il fait des reproches à l'étranger de l'avoir expoſé à commettre un crime qui eût attiré ſur lui & ſur ſon peuple la colere du Ciel. Pharaon connoiſſoit donc Dieu & ſa juſtice, qui punit l'adultere.

Abimelech, roi de Gerare, dans le pays des Philiſtins, la connoiſſoit de même que le roi d'Egypte. « Seigneur, dit-il à Dieu dans une circonſtance qui n'étoit que la répétition de celle du roi Pharaon, punirez-vous de mort l'ignorance d'un peuple innocent? » Et à Abraham : « Quel mal vous avons-nous fait, pour avoir voulu nous engager ainſi, moi & mon royaume, dans une ſi grande faute? » Quarante ans après, Iſaac eſſuya un pareil reproche de la part du même roi, ou d'un autre du même nom. Ce langage peut-il être celui d'hommes qui ne connoiſſoient pas Dieu, ou qui auroient eu de Dieu une autre idée que les patriarches dont ils ſe plaignoient?

Après la victoire remportée par Abraham ſur les cinq rois d'Orient, le grand-Prêtre des Jébuſéens, habitans de Salem, le bénit en invoquant *le Dieu* TRÈS-HAUT, *qui créa le ciel & la terre.* Abraham avoit lui-même une ſi haute idée de ce prince, qu'il lui donna la dixme de toutes les dépouilles qu'il avoit remportées ſur les cinq rois (1).

Abimelech, roi de Gerare, fait alliance avec Abraham, & enſuite avec Iſaac, parcequ'il voit que le Seigneur eſt avec (2) eux. Ces faits ſont d'autant plus concluans, que tous ces rois étoient enfans du fils maudit par Noé. Mezraïm peupla l'Egypte, & Chanaan la Paleſtine. Pharaon, Abimélech, Melchiſedech auroient été les ſeuls princes ou prêtres inſtruits, dans un ſi grand nombre de villes, qui avoient chacune leur roi, prêtre & ſacrificateur? Les autres auroient ou ignoré ou fait myſtere à leurs peuples d'une croyance qui fait l'autorité des rois & leur ſureté?

(1) Epît. aux Héb. c. 7. ℣. 4. *Intuemini quantus ſit hic cui decimas dedit, Abraham, de præcipuis.*

(2) Gen. 26.

Il eſt ſorti deux peuples de Loth, les Moabites & les Ammonites : Madian étoit enfant d'Abraham & de Céthura : Iſmaël peupla une partie de l'Arabie : Éſaü, ou Édom, remplit les montagnes de Seïr, & alla juſqu'à la Mer rouge. Ces cinq peuples ayant puiſé la vérité dans des ſources ſi pures & ſi proches d'eux, ont-ils pu la perdre de vue ſi-tôt, & paſſer ſans retour, ſans aucun reſſouvenir, de la connoiſſance du vrai Dieu au culte excluſif d'un Moloch de fer ou d'une Aſtaroth d'argile ? La ſageſſe des vieillards, ſi renommée, ſi reſpectée en ces temps héroïques, ſe feroit oubliée ſur ce ſeul point, le plus eſſentiel de tous !

Du temps de Moïſe, Jéthro qui étoit chez les Madianites prêtre du Très-haut, Job qui vivoit au pays de Hur, ſur les confins de l'Arabie, Éliphaz & ſes voiſins qui vinrent viſiter Job dans ſon malheur, parloient de Dieu comme les Patriarches.

Jacob va du pays de Chanaan en Méſopotamie chercher une femme de ſa race.

Lia & Rachel, filles de Laban, qui garde chez lui de petits Dieux d'or & d'argent, circonstance à remarquer, donnent aux enfans qui naissent d'elles, des noms qui sont autant d'actes de foi & de reconnoissance envers Dieu. Laban lui-même reconnoît que le Seigneur l'a béni à cause de Jacob; & quand il traite avec lui sur la montagne de Galaad, il jure par le Dieu d'Abraham, le Dieu de Nachor & le Dieu de Tharé, leur pere commun. Le culte particulier de quelque idole n'empêchoit donc point la croyance d'un seul Dieu, maître suprême (1).

Nous ne suivrons point les enfans de Sem au-delà de l'Euphrate; quoique les savans en langues orientales trouvent dans les livres Chinois les plus anciens, le dogme dont nous parlons, clairement & for-

(1) Il est dit, dans le liv. de Jos. cap. 24. 2 que non-seulement *Thare & Nachor, mais même Abraham, servirent des Dieux étrangers*. M. Hyde en conclut qu'Abraham étoit né païen, *ethnicus*, (*c.* 2. *p.* 58.) Il s'ensuit seulement qu'il y avoit dans sa famille un culte rendu à des Dieux domestiques, ou nationaux.

tement établi. Rapprochons-nous de l'Egypte, & ſuivons les enfans Jacob, qui vont y entrer.

C'eſt Joſeph qui leur prépare la voie. Toutes les fois que ce patriarche parle devant Pharaon, il ne dit point *le Dieu de mes peres;* mais *Dieu*, ſans modification, ſans reſtriction : *Deus reſpondebit. Quæ facturus eſt Deus.* Pharaon entend ſon diſcours : & lorſque ce roi lui répond, il ne dit point, *votre Dieu*, mais *l'eſprit de Dieu* (1). *Dieu vous a fait connoître.* Le roi d'Egypte parloit donc de Dieu comme Joſeph.

Le peuple d'Egypte en parloit comme ſon roi. Il eſt dit dans l'Exode, que les ſages-femmes Egyptiennes craignirent Dieu, & qu'elles lui obéirent plutôt qu'au roi. Les Magiciens mêmes, qui luttoient contre Moïſe, voyant leurs preſtiges détruits, s'avouerent vaincus par celui qu'ils

(1) *An inveniemus virum huic ſimilem, in quo ſit ſpiritus Dei?... Quia oſtendit tibi Deus quæ locutus es.....* Gen. 41, 38 & 39.

appeloient le Dieu par excellence : *digitus Dei eſt hîc*, le doigt de Dieu eſt ici : expreſſion auſſi naïve que ſublime, que tout le monde comprit, & qui fit dire à Pharaon : « Le Seigneur eſt juſte ; moi & mon peuple nous ſommes des impies : *Dominus juſtus, ego & populus meus impii.* »

Lorſque les Iſraëlites envoyèrent des eſpions dans la terre de Chanaan, la courtiſane Rahab, qui les reçut chez elle à Jéricho, leur dit qu'elle ſavoit que leur Dieu étoit le Dieu du ciel & de la terre : *Ipſe eſt Deus in cœlo ſurſum & in terra deorſum* (1). Qui ne le ſavoit point, ſi une courtiſane le ſavoit ?

Adonibeſech, roi de Bezec, reconnoît la juſtice de Dieu dans ſon ſupplice : c'eſt Dieu qui me le rend : *Ita reddit mihi Deus* (2).

Dira-t-on que ces façons de parler ſont équivoques ? que le nom de Dieu peut être pris dans des ſens différens ? Mais eſt-il queſtion ici de métaphyſiciens ſubtils qui

(1) Joſ. 2. (2) Judic. 1.

creusent leurs idées, & qui les dénaturent à force d'analyse? D'ailleurs ce nom est le plus souvent expliqué; c'est le Dieu maître souverain, le Dieu du ciel & de la terre, le Dieu très haut, le Dieu juste, qui voit les pensées, qui punit & qui récompense selon les mérites. Nous avons suivi Abraham & ses descendans, en Palestine, en Egypte, en Arabie, en Mésopotamie. Suivons maintenant quelques-unes des colonies qui sont venues d'Orient en Europe.

La loi de Moïse fut donnée l'an du monde 2513, 1491 avant J. C. plusieurs siecles après l'établissement d'Inachus & de Cécrops dans la Grèce, & plusieurs années après celui de Cadmus dans la Béotie (1). Par conséquent nous pourrions faire entrer ces établissemens dans l'époque qui finit au passage de la Mer rouge. Mais pour mieux séparer les preuves, qui sont de genre différent, nous ferons de Cécrops la tête de la seconde époque; d'autant plus que dans des temps si éloignés, un

(1) *Voyez* les marbres d'Arondel.

ſiecle ou deux ne font point une différence ſenſible.

En partant de cette antiquité reculée, nous trouverons des fêtes, des pratiques religieuſes, des uſages établis, des théologiens, des légiſlateurs, des philoſophes, des poëtes, qui concourront tous également à prouver la même vérité.

Quand on veut écarter l'hiſtoire de Moïſe, & s'en tenir aux ſeules conjectures, ou aux idées que peuvent nous donner les auteurs profanes, on ne manque pas d'imaginer un état primordial de bête & de ſtupidité brute, comme celui des ſinges & des ours, *mutum & turpe pecus*, dont les hommes feront ſortis, dit-on, peu-à peu, par une lente expérience, ou par des haſards heureux. Mais cet état de brute n'eſt qu'une imagination chimérique, dont le fait, quand même il feroit poſſible, ne pourroit être admis ſans des preuves poſitives, qu'on n'a point. Qui ne voit, par exemple, que toutes les idées de Diodore de Sicile, ſur les origines du genre hu-

main (1), ne ſont qu'un roman imaginé par Diodore lui-même, ou arrangé ſur des idées vagues de poſſibilité. Sa formation de l'homme eſt-elle autre choſe que l'idée de Leucippe, ou d'Épicure, ou de Straton, ou de quelqu'autre phyſicien pareil, qui a cru que l'œuf avoit pu être avant l'oiſeau qui le pond; que la chaleur du ſoleil & la fange d'un marais avoient pu produire tout d'un coup, ou par degré, un homme dans l'âge parfait, & à côté de cet homme, une femme, pour la conſervation de l'eſpece. On a vu, diſoit Empedocles, des têtes ſans cou, des pieds ſans jambes, qui végétoient (2). Les germes des animaux, dit Lucrece, attachés à la terre par leurs racines, croiſſoient comme les plantes (3). D'autres ont eu recours à des pellicules formées ſur l'eau croupiſſante des marais, & dans leſquelles ſe ſont formés l'homme, le cheval, l'éléphant, &c. Pourquoi ne s'y

(1) Lib. 1. 7. & 8.

(2) Ariſtote, *de Cœlo*, 3. 2. *Voyez* auſſi Cenſorin, *de Die Natali*.

(3) *Creſcebant uteri terræ radicibus apti.* v. 805.

en forme-t-il plus? La Nature eſt épuiſée. Réponſe digne de cette philoſophie. Quelque merveilleux que paroiſſe le récit de Moïſe ſur ce point, tout homme de bonne foi conviendra qu'il n'eſt point pour nous d'origine ſenſée que celle qu'il nous donne, & que les autres, en comparaiſon, ne ſont que des abſurdités.

Or, en prenant le récit de Moïſe pour baſe de l'hiſtoire des peuples, il eſt évident que la vérité a été avant l'erreur, la ſcience avant l'ignorance, les lois & les mœurs avant la barbarie; qu'il y a eu dès le commencement un culte; que ce culte a été pur, qu'il a même été uniforme, jusqu'à ce que le goût de propriété ayant produit le partage des terres entre les nations, on vint de-là à celui des Dieux.

Les traces de ce premier état ſe retrouvent dans tous les ſiecles de l'hiſtoire. On nomme des rois qui regnoient à Argos, à Sicyone & ailleurs, 1800 ans avant J. C. c'eſt-à-dire, deux ou trois cents ans après la diſperſion des enfans de Noé. Un de ces rois

rois ſacrifia à Jupiter Phyxien, ſur le Parnaſſe, pour l'avoir ſauvé des eaux (1). Les Pelaſgues adoroient des Divinités dont ils ne ſavoient pas les noms. Il y eut un différend jugé dans l'Attique, entre deux hommes dont on fit l'apothéoſe (2). Enfin on voit par-tout des autels, des ſacrifices, des oracles, des rois, des tribunaux : toutes notions qui ne s'accordent point avec l'état de ſauvage. Cet état ne pouvoit avoir lieu en Europe, ſoit que les enfans de Japhet y euſſent pénétré par l'Aſie mineure, ou que les colonies de l'orient y euſſent abordé par les côtes maritimes. Dans l'un & dans l'autre cas, les nouveaux colons quittant des peuples inſtruits, qui avoient des lois, des mœurs, un culte, ne pouvoient tout oublier au moment du départ, c'eſt-à-dire, au moment où ils avoient beſoin de ſe ſouvenir de tout. Cadmus, Cé-

(1) Marbres d'Arondel. *Jehova*, *Jaoh*, *Jov*, *Jaho pater*, *Jupiter*, ſont évidemment & par l'hiſtoire, le même mot ; le Dieu que Moïſe appelle *Iao*. Diod. Sic. I. *p*. 48. *C*. Hanov. 1604.

(2) *Voyez* ci-après, *pag*. 133.

crops, Danaüs, Agénor, tous les autres chefs de colonies, en quittant un pays où la société étoit formée avec tous ses détails, y auroient laissé ce qu'il y avoit d'idées, pour n'emporter que l'ignorance & le pain du jour?

J'ose dire au contraire, que ces héros fondateurs, partant pour aller s'établir dans des contrées peu ou point habitées, firent la plus ample provision de tout ce qu'il y avoit chez eux de notions utiles; que non-seulement ils connoissoient la mer, la navigation, les côtes où ils vouloient aborder; mais qu'ils avoient fait des réflexions profondes sur tout ce qui peut faire le bonheur & la sureté des nations, & qu'ils firent choix de tout ce qu'il y avoit de mieux dans la société qu'ils quittoient, pour en user dans celle qu'ils alloient fonder. Mille ans avant qu'il y eût des Romains, la Méditerranée, & même l'Océan, voyoit tous les jours des vaisseaux qui alloient & venoient des métropoles aux colonies : le commerce étoit libre :

les ſages voyageoient pour étudier les hommes, les lois, les religions. Comment concilier ces faits connus, avoués de tout le monde, prouvés par mille monumens, avec l'ignorance abſolue & la ſtupidité ſauvage ? Mais ſuivons l'ordre que nous nous ſommes preſcrit.

Orphée apporta d'Egypte en Grece les Myſteres, qui furent établis à Éleuſis, avant l'époque du paſſage de la Mer rouge. Étoit-il même néceſſaire qu'il allât les chercher en Egypte, toute la Grèce étant déja remplie de colonies Egyptiennes?

Lorſqu'on nomme Orphée, Muſée, Linus, Eumolpe, & quelques autres, que nous appercevons tout au plus comme des ombres, au travers de quarante ſiecles, nous les imaginons ſe traînant à tâton dans l'obſcurité, & ne voyant pas plus autour d'eux que nous n'y voyons nous-mêmes à une ſi grande diſtance. Ces hommes ont-ils jamais exiſté, & leurs noms ne ſont-ils pas les noms de la ſcience plutôt que ceux des Savans? Que nous importe, pourvu qu'il

y ait des faits. Or, il y en a.

Il s'eſt établi chez les Grecs, ſelon leurs marbres (1), dans les temps les plus reculés, lorſque les Iſraélites étoient encore en Egypte, des rits ſacrés, où la vérité dont nous nous occupons ici, étoit prononcée dans les termes les plus formels & les plus énergiques : on lés a vus dans l'article précédent. Je puis donc en conclure que chez les Grecs, tous les initiés au moins avoient la connoiſſance d'un ſeul Être, auteur de tout.

Ces Myſteres étoient-ils les ſeuls de leur eſpece dans l'Univers? Non : il y en avoit dans une infinité d'autres lieux (2). Il y avoit donc, dans une infinité de lieux, des hommes qui reconnoiſſoient un ſeul principe, auteur de l'Univers.

Qui étoit initié à ces Myſteres? Tous les rois, tous les princes, tous les prêtres, tous les ſages, tous les hommes célebres, ſans compter ceux que la faveur, la brigue, la curioſité, l'avarice pouvoit y ad-

(1) Marbres d'Arondel. (2) Fab. Antiq. 321.

mettre. Il y avoit donc une infinité de perſonnes éclairées dans différentes parties du Monde. Combien d'étincelles de cette lumiere s'échappoient à chaque moment dans le public! combien de traits, d'alluſions qui, tombant dans des eſprits rendus attentifs par la conſcience, par le raiſonnement, par le ſpectacle de la Nature, par les idées de vertu, de récompenſe, par l'inquiétude de l'avenir, les frappoient auſſi fortement que l'évidence! Tout l'Univers ſe diſoit à l'oreille, qu'il n'y avoit qu'un ſeul Dieu. Cependant tout l'Univers couroit aux idoles. Nous expliquerons dans un moment cette contradiction.

Les Anciens ont connu dans tous les temps l'apothéoſe, ou la conſécration des grands hommes. Comment les peuples, qui y croyoient, auroient-ils pu en avoir l'idée, s'ils n'avoient pas eu préalablement celle d'un ſéjour divin, où regnoit le bonheur ſous l'empire d'un Dieu, qui récompenſoit la ſageſſe, le courage, la fidélité, la piété, ces vertus qui peuvent ſeules,

disoient les payens, ouvrir aux hommes le chemin du ciel : *quibus homini datur ascensus in cœlum* (1). Où les Romains, qu'on imagine encore brutes & féroces dans ces commencemens, pensoient-ils que Romulus avoit été emporté, quand Proculus leur raconta sa vision? C'étoit un mensonge; mais dans ce mensonge, quel amas de vérité! Les Romains furent 170 ans sans aucune image de leurs Dieux (2). S'ils avoient des temples, c'étoit aux vertus qu'ils étoient consacrés: pour signifier, dit Cicéron, que ceux qui avoient ces vertus dans le cœur, étoient les temples des Dieux mêmes : *ut illi qui haberent virtutes illas Deos ipsos in animo collocatos* (3) *putent.* Varron assure que ceux qui après ces temps ont introduit des simulacres, n'avoient point communiqué l'erreur qu'ils

(1) Les Arcadiens, peuple simple, mais pieux, ami des Dieux, croyoient la punition des méchans, & la récompense des bons dans une autre vie. Ils ont mis au rang des Dieux, Aristée, Britameris, Hercule, Amphiaraüs, Castor, Pollux. *Pauf.* 8. 21.

(2) S. Aug. *de Civ. Dei.* 4. 31.

(3) *De Legib.* 2. 11.

avoient reçue de leurs peres, mais qu'ils l'avoient créée : *errorem non tradiderunt, ſed addiderunt* (1). Il y avoit donc des idées de la Divinité chez les Romains, avant qu'il y eût des ſimulacres des Dieux. Or avant qu'il y eût des ſimulacres des Dieux, il y a toute apparence qu'on connoiſſoit peu leur multiplicité.

Le premier de tous les gouvernemens qui aient été en uſage, eſt la royauté, les autres n'étant qu'une correction de celui-là. C'eſt une idée ſimple qui s'eſt offerte à tous les eſprits : un pere dans une famille, un chef dans une armée. Quelle apparence que les peuples aient mis dans le ciel un autre gouvernement que celui qu'ils croyoient le meilleur pour eux ; ou que croyant la policratie plus avantageuſe, ils aient pris pour eux la monarchie ? S'ils ont admis pluſieurs Dieux, ce n'a pu être que ſous l'empire d'un ſeul : s'ils n'en ont admis qu'un, les autres n'ont pu être que des miniſtres. Ainſi dans l'Aſie, dans l'Egypte,

(1) S. Aug. *de Civit. Dei*, 4.. 31.

dans tout l'Orient, dans tout l'Occident, la forme même du gouvernement portoit les peuples à ne connoître qu'un Dieu (1).

La nature des loix les conduisoit à la même vérité. Où Zoroastre, Confucius, Zaleucus, Minos, Numa, Solon, ont-ils pris la plus grande partie de leur autorité? je parle de celle qui agit sur les esprits, & qui les subjugue : si ce n'est dans l'opinion généralement consentie, qu'il y avoit quelque part un Législateur suprême, qui prescrivoit des regles, qui veilloit à leur exécution, qui avoit en son pouvoir de punir les infracteurs, soit dans un temps, soit dans un autre. Ces législateurs étoient trop habiles, pour ne pas confirmer les esprits dans cette persuasion, qui seule peut enchaîner l'homme par sa propre pensée. Aussi n'en est-il point qui n'ait fait parler quelque Dieu ; qui n'ait fait entendre aux

(1) *Inquirendum putas utrùm unius imperio, an arbitrio plurimorum, celeste regnum gubernetur; quod ipsum non est multi laboris aperire, cogitanti imperia terrena, quibus exempla utique de cœlo.* Minu. Felix. in Octav. c. 18. *p.* 164.

peuples que ses lois venoient d'en haut ; enfin il n'en est point qui n'ait vu que le serment étoit le dernier & le plus fort lien de la volonté. Or il n'y a point de serment sans Dieu pris à témoin, pris pour juge, redouté comme vengeur : *Audi sancte Jupiter!*

Qui étoit ce Jupiter dans l'esprit des peuples? Les Poëtes, qui ont été de tout temps les interpretes du peuple, nous le ferons connoître: je ne citerai qu'Hésiode & Homere.

Ces deux poëtes étoient les précepteurs de la jeunesse dans une grande partie de l'Italie, dans toute la Grèce proprement dite, dans l'Asie mineure, dans toutes les isles de la Méditerranée. On chantoit leurs vers dans les fêtes : on en faisoit le texte des leçons concernant la conduite & les mœurs. Cela posé, quelle étoit la doctrine de ces Poëtes?

Hésiode (dont nous parlerons plus amplement ci-après) chante le cahos & la naissance du Monde. Mais aussi-tôt que le

Monde eſt formé, Jupiter prend l'empire, & préſide à l'exécution des Deſtins. La Juſtice, les Parques, les Saiſons, les Heures, toutes les Vertus, toutes les Puiſſances ſont à ſes ordres. C'eſt lui qui voit, qui entend, qui éleve, qui abaiſſe, qui diſtribue, comme il lui plaît, l'obſcurité & la gloire.

Selon Homere, c'eſt la volonté ſuprême de Jupiter qui eſt la derniere raiſon des choſes : c'eſt de lui qu'émanent les loix ſages : c'eſt lui qui donne aux rois la puiſſance & le ſceptre, qui briſe la tête des villes : c'eſt le Dieu très-grand & très-glorieux, qui lance ſeul la foudre, qui eſt le pere des Dieux & des hommes : enfin, c'eſt lui qui tient le premier anneau de cette chaîne ſacrée à laquelle tout l'Univers eſt ſuſpendu : « Réuniſſez-vous, Dieux & Déeſſes ; employez vos plus grands efforts. Vous n'abaiſſerez pas vers la Terre le Dieu très-haut, impénétrable dans ſes penſées : & s'il me plaît, je vous enleverai tous avec la Terre & les Mers profondes, & je vous attacherai au ſommet du ciel, où vous reſ-

terez ſuſpendus. Tel eſt le pouvoir ſans bornes qui m'éleve au-deſſus des Dieux & au-deſſus des hommes (1). » Tout Homere eſt rempli de ces traits. Si l'unité d'un Dieu ſuprême étoit une vérité indifférente, ou une vérité de difficile accès, qui fût le réſultat, ou quelque conſéquence ſubtile d'une longue chaîne de propoſitions déduites les unes des autres, peut-être que ces traits, quoique répétés ſouvent, en cent manieres différentes, n'auroient pas ſuffi pour la rendre ſenſible. Mais c'eſt une de ces vérités eſſentielles au bonheur de l'homme, qui naît avec nous, qui entre en nous par tous nos ſens, qui ſe voit, comme la lumiere, ſans qu'on la regarde. Où ces deux poëtes avoient-ils puiſé ces idées ? Si elles euſſent été inconnues aux peuples pour qui ils écrivoient, comment auroient-elles obtenu leur applaudiſſement ? On en peut dire autant de Sophocle, d'Euripide, de Pindare, de tous les autres, qui n'ayant en leur qualité de poëtes, qu'une éloquen-

(1) Iliad. Θ 20.

ce populaire, n'ont pu être, dans leurs écrits, que les échos du public de leur temps, & n'ont fait des portraits que de ce qui feroit reconnu, *ex noto fictum.*

On verra ci-après les penſées des Philoſophes ſur la nature des Cauſes. On peut les ranger en deux claſſes, dont l'une combat la néceſſité d'une Cauſe intelligente, univerſelle ; l'autre l'établit par des preuves de tout genre. Leucippe, Démocrite, Épicure, Straton, l'attaquoient par leurs ſyſtêmes ; Thalès, Anaxagore, Timée, Platon, Zénon, la ſoutenoient par les leurs. Les premiers vouloient détromper les peuples ſur cet objet ; ceux-ci vouloient l'affermir dans ſes penſées. L'attaque & la défenſe ſuppoſoient donc également le fait que nous entreprenons de prouver.

Donc la tradition du genre humain, les Myſteres, les uſages religieux, la forme des gouvernemens, les poëtes, les philoſophes, le ſentiment intérieur, la crainte de l'avenir, enfin le ciel & la terre annonçoient la même vérité. Tout le genre hu-

main auroit été endormi, qu'une ſeule de ces voix eût ſuffi pour le réveiller. Or il étoit bien loin de l'être ſur cette matiere. Toute la terre, graces à l'inquiétude naturelle des hommes ſur l'avenir; ne parloit, ne s'occupoit que des Dieux, toutes les têtes travailloient; & il ne ſe ſeroit pas trouvé un ſeul de ces ſages, un de ces héros tant vantés, qui eût réduit à leur valeur les contes burleſques de la croyance populaire, & qui eût averti le genre humain (1)?

Je ne puis me diſpenſer d'ajouter ici les paroles de quelques rois d'Orient, conſacrées dans l'Écriture. Quand Salomon monta ſur le trône, le roi de Tyr rendit graces *au Dieu du ciel & de la terre*, de ce qu'il avoit donné à David un ſucceſſeur digne de lui (2). Cyrus, dans ſes édits, re-

(1) *Ne hoc quidem crediderunt Jovem manu mittere fulmina, ſed eundem cuſtodem, rectoremque univerſi, animum ac ſpiritum, mundani hujus operis Dominum & artificem, cui nomen omne convenit.* Senec. Quæſt. nat. *lib.* 2. *c.* 45.

(2) *Benedictus Dominus Deus cœli & terræ.* Reg. 3. 5.

connoît que ſes victoires ſont *un don du Dieu du ciel* (1). Darius veut que les Juifs faſſent pour lui des vœux *au Dieu du ciel* (2). Artaxerxès parle à peu près de même dans Eſdras. Aſſuérus reconnoît ce même Dieu dans le décret qu'il adreſſe aux cent vingt-ſept provinces de ſon empire, depuis les Indes juſqu'en Éthiopie (3). Quel eût été le ſens de ces décrets, ſi les nations euſſent ignoré qu'il y avoit un Dieu ſouverain & univerſel ?

C'en eſt aſſez, je crois, pour montrer que juſqu'au ſiecle d'Alexandre, la vérité dont nous parlons n'a pas été un myſtère pour les nations. Diſons un mot de cette derniere époque, qui commence 330 ans avant J. C.

Si l'idée publique d'un Dieu ſuprême ſe conſerva dans les ſiecles les plus ténébreux du paganiſme ; à plus forte raiſon dût-elle être répandue quand la Philoſophie, ayant

(1) *Omnia regna terræ dedit mihi Deus cæli.* Eſdr. 1. 1.

(2) *Offerant Deo cæli, & orent pro vitâ regis & filiorum ejus.* Eſdr. 1. 6.

(3) Eſth. 16. 16.

parcouru le cercle des erreurs poſſibles ſur la Divinité, fut obligée de revenir au point d'où elle étoit partie, & d'ajouter ſes raiſonnemens au poids de la tradition antique.

Environ ſix ſiecles avant Jeſus-Chriſt, les Philoſophes avoient quitté le fil de cette tradition, pour s'abandonner à leurs propres penſées. S'étant enfin éloignés d'elle juſqu'à prendre le haſard pour premiere Cauſe, la lumiere éclata par le choc même des abſurdités. Qui pouvoit ſe perſuader que le haſard, qui n'eſt rien, fût la Cauſe de tout ? Qui pouvoit croire qu'ayant en ſoi un principe pour ſe conduire, l'Univers n'en eût point pour le gouverner ?

Alexandrie, fondée par le Conquérant du Monde, entre l'Aſie, l'Afrique & l'Europe, ſur les bords d'une mer qui réuniſſoit les trois parties connues du globe, devint le rendez-vous de tous les Savans de l'Univers. La philoſophie des Grecs y fut miſe dans la balance avec la ſageſſe de

l'Orient & du Midi. La discussion sur le premier de tous les principes, fut bien-tôt terminée. Quand J. C. vint au monde, le peuple même entendoit raillerie sur le chapitre de ses Dieux. Il n'y croyoit plus que par habitude, comme les princes par politique, & les prêtres par intérêt. Qu'on lise Cicéron, Macrobe, tous les Platoniciens anciens & modernes, tous les Péripatéticiens, tous les Poëtes de ce temps-là : tous, sans exception, établissent l'unité d'une premiere Cause intelligente. Il n'est aucun des attributs de Dieu qui n'ait été rendu par quelqu'un d'eux, avec autant d'énergie & de précision qu'il a pu l'être depuis par nos théologiens. Tous les écrivains ecclésiastiques qui les citent, en font foi. Stobée, dans ses *Églogues physiques*, a rassemblé un grand nombre de leurs textes (1). Nous ne pousserons donc pas plus loin ce détail de preuves, qui nous paroît inutile; & nous conclurons que les peuples

(1) M. de Burigny a porté cette vérité jusqu'à la démonstration dans sa *Théologie païenne*.

ples païens civilifés ont eu, comme nous, l'idée d'un feul Être fuprême, maître de l'Univers.

Quel étoit donc le crime du genre humain livré à l'idolâtrie? La réponfe eft facile. C'étoit d'avoir connu Dieu, & de ne lui avoir rendu aucun hommage; c'étoit de l'avoir regardé comme le Dieu de tout le Monde, & d'en avoir conclu dans la pratique, qu'il n'étoit le Dieu de perfonne.

On a dit que l'idée de la monarchie célefte leur avoit aidé à prendre l'idée de leur gouvernement. Par retour, ce qui fe pratiquoit dans leur monarchie, ils l'appliquerent au gouvernement célefte. Si les rois, invifibles & renfermés dans leurs palais, n'entroient point dans les détails du gouvernement; à plus forte raifon le Dieu fuprême devoit-il abandonner à fes miniftres la conduite des mondes, & fur-tout celle du monde fublunaire, fujet à tant de révolutions & de défordres. Suppofé qu'il y eût quelque tribut à lui payer, ne fuffiroit-il pas de l'adreffer aux fubalternes, qui

le verſeroient enſuite, s'il le falloit, dans les tréſors du grand Roi? On ſe ſervoit de bonne foi de ces comparaiſons, qui ſembloient honorer la Divinité ſuprême, & qui la reléguoient en effet dans le ciel des cieux. Les autres Spheres étoient emportées par les Dieux miniſtres; & la Terre, abandonnée à la diſcorde des élémens, n'avoit de réfuge que dans les génies & les démons bons ou mauvais, deſquels il falloit attendre, comme des ſeules cauſes, la déciſion des événemens importans. Lors donc qu'une crainte violente affoibliſſoit les cerveaux, qu'une peſte ravageoit les villes, mais ſur-tout lorſqu'un ennemi furieux s'avançoit, le fer & le feu à la main, il n'y avoit point de peuple qui ne s'écriât: *Ayons des Dieux qui marchent devant nous:* (le moyen de combattre ſans Dieux!) *mais auſſi que ces Dieux ne ſoient qu'à nous. Comment nous fier à des Dieux qui ſeroient auſſi les Dieux de nos ennemis? qui diroient peut-être: Troyen ou Rutule, que m'importe?* Auroient-ils attendu du dernier des cieux

le ſecours déciſif dans le moment critique? Le Dieu de l'Univers auroit quitté ſon trône céleſte, pour venir triſtement ſe mêler d'affaires dont ſouvent un roi mortel ne daigne pas ſe charger? Enfin ce grand Dieu, tout l'Orient étoit perſuadé qu'on ne pouvoit le voir ſans être frappé de mort. On crut donc qu'il étoit plus ſûr d'avoir chacun des Dieux à ſoi, des Dieux qui n'euſſent qu'un ſoin, qu'une ville à conſerver ou à défendre, dont ils fuſſent même obligés de partager le ſort & pour laquelle ils ſe batiſſent, Dieux contre Dieux, comme dans la mêlée d'Homere. C'étoit en ce ſens qu'on diſoit, le Dieu de Gaza, de Memphis, la grande Diane d'Éphèſe : c'étoit les Dieux du ſol, les Dieux de telle ville, de tel royaume : *Deos populares* (1). Les particuliers mêmes voulurent

(1) Ce fut pour cela que le premier acte de Jéroboam, devenant roi d'Iſraël, fut de ſe faire d'autres Dieux que celui de Jéruſalem. *Fragilis & laborioſa mortalitas (Deum) in partes ita digeſſit, infirmitatis ſuæ memor, ut portionibus coleret quiſque, quo maximè indigeret.* Plin. 2. 5.

en avoir pour protéger leur famille & leurs foyers.

Mais tous ces Dieux n'étoient que des Dieux tutélaires, des especes de talismans, de fetiches (1), ou de symboles, qu'on supposoit doués de quelque vertu secrete & magique, par l'attache de quelque démon ou génie, pour porter bonheur ou malheur, à l'ami ou à l'ennemi : ce ne pou-

(1) M. le Prés. de Brosse, Honoraire de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. a développé avec beaucoup d'érudition le culte des Fetiches. Ce nom vient du mot Portugais *Fetisso*, qui signifie *chose fée, enchantée, divine, rendant des oracles*. De là *fatum, fari*, chez les Latins. Il a prouvé très-bien que la plupart des nations barbares, & même des nations policées, ont eu de ces objets de culte, comme les Bétyles en Syrie, les grands arbres chez les Pélasgues, des serpens rayés, des quadrupedes, des montagnes, des poupées de coton, &c. chez d'autres peuples. Le savant Académicien en conclut que les peuples qui avoient ce culte, n'ont point connu la vraie Divinité. Cette conséquence n'est point renfermée dans les premisses. Le peuple d'Israël adorant le veau d'or, n'avoit pas pour cela oublié le Dieu d'Abraham. Les dévotions particulieres ne sont point exclusives, sur-tout lorsqu'il y entre de la superstition, parceque celle-ci ne fait que multiplier les objets de culte, sans en retrancher aucun.

voit être autre chofe. Croire que des boucs, des chiens, des chats, des fcarabées, de petits cailloux d'une certaine forme, de marmouzets d'or ou de léton, étoient ou pouvoient être, dans l'efprit d'aucun peuple civilifé, le plus haut degré de la Divinité, reine & maîtreffe de l'Univers, c'eft une erreur impoffible, une abfurdité qui ne peut fe trouver dans aucune tête, penfante ou non. En un mot, ces Dieux n'étoient que ce que font encore parmi nous les patrons révérés par les provinces, par les villes, par les bourgades; que ce que font les reliques, les images des perfonnes dont le nom a été confacré par la piété; avec cette différence toutefois qu'aujourd'hui l'artifan diftingue le culte rendu au ferviteur, de celui qu'il doit au maître, & que les païens oublioient totalement les droits du maître pour lui fubftituer un rival imaginaire, dont fouvent le culte étoit un crime encore plus qu'une erreur.

Les fages voyoient fans doute l'abfur-

dité ; mais bien loin de s'y oppofer, ils craignoient la révolution que pouvoit occafionner la vérité. Il n'y eut qu'un feul homme à qui il fut permis à Rome de parcourir les livres trouvés dans le tombeau de Numa : on crut important d'en dérober la connoiffance au peuple, au fénat, aux prêtres même. Quel déluge ne pouvoit pas caufer le mouvement ou le déplacement d'une maffe fi énorme d'opinions & de préjugés enracinés par l'habitude, défendus par la fuperftition, toujours furieufe quand elle fe bat ? Peut-être même que la Politique trouvoit plus avantageux pour elle d'environner la populace, de cette multitude de génies témoins & vengeurs, que de la menacer d'un Être fuprême, dont la colere fe feroit éteinte dans le trajet, ou perdue dans les détails.

Mais encore, comment cette vérité pouvoit-elle fubfifter avec tant d'erreurs & d'abfurdités qu'on trouve dans le culte idolâtre ?

Je dirai d'abord qu'il ne s'agit point de

concilier les hommes, quelquefois même les plus ſages, avec eux-mêmes. Je n'en veux pour exemple que les Romains. Les Romains répétoient à tout moment, Jupiter très-bon, Jupiter très-grand : *optimus propter beneficia, maximus propter vim.* Ils invoquoient, dans leurs prieres, le Dieu *qui par ſes décrets éternels regle à ſon gré le ciel & la terre, les triſtes royaumes, & les épouvante par ſon tonnerre* (1). Ils ſavoient que ce Dieu rempliſſoit de ſon action les terres, les mers, les profondeurs céleſtes; que du ſigne de ſon ſourcil il mouvoit l'Univers (2). *Jupiter tout-puiſſant*, s'écrie Varron, *pere & mere des Dieux, des rois, de tous les êtres, Dieu des Dieux, un & univerſel* (3). Et cependant les Romains écoutoient toutes les rêveries de la ſuperſtition. Il n'y avoit imagination folle, terreur d'enfant, conte de vieille, qui n'eût ſon

(1) Virgile, *Æn.* 1. 233.

(2) Horace, *Od L.* 3. 1. & 4.

(3) Jupiter omnipotens rerum, regumque, Deûmque,
Progenitor genitrixque, Deûm Deus, unus & omnes.

poids dant le moment du danger, & qui n'influât ſur les déciſions d'État les plus importantes.

Je dirai en ſecond lieu, que la notion dont nous parlons ayant des côtés auſſi obſcurs que les autres ſont clairs, il n'étoit pas fort difficile de l'admettre avec des diſparates. Les Païens avoient trois ſortes de théologies; l'une civile, l'autre naturelle, & l'autre fabuleuſe (1). La premiere étoit, dans les temples, enſeignée par les prêtres; la ſeconde, dans les écoles, traitée par les ſavans; la troiſieme, ſur le théâtre, employée par les poëtes. A la premiere tenoient les ſacrifices, les augures, toutes les pratiques religieuſes auxquelles on croyoit attachée la fortune de la nation. La ſeconde étoit occupée à expliquer les cauſes phyſiques, & quelquefois à indiquer les fins morales. Lorſqu'il s'agiſſoit de fêtes publiques, mêlées d'amuſement & de ſuperſtition, les poëtes

(1) *Civile, phyſicum, mythicum.* Varr. apud S. Aug. *de Civit. Dei.*

faifoient valoir la troifieme. Le peuple, qui n'examine rien à fond, voyant en gros ces trois efpeces de théologie, qui lui étoient préfentées affez nettement, par les trois efpeces d'hommes qui s'en occupoient, croyoit que ce qui étoit obfcur ou abfurde dans l'une, étoit juftifié & expliqué dans l'autre. Ils donnoient leur adhéfion à l'unité, moitié par raifon, moitié par inftinct, par ce qu'ils entendoient dire & par ce qu'ils fentoient confufément. Mais ne voyant nulle part aucune voie fans danger, aucune opinion fans difficulté & fans obfcurité; ne pouvant d'ailleurs refter fans prendre de parti, & n'ayant pas la force d'en prendre un conforme à ce qu'ils auroient defiré, ils s'abandonnoient à la pratique du culte établi, au pis aller de faire caufe commune, quant aux fuites, avec le refte du genre humain. Socrate, tout grand philofophe qu'il étoit, ne laiffa pas en mourant de facrifier à Efculape, pour rendre hommage aux Dieux de fon pays, auxquels il ne croyoit point. Tout cela fe

concilioit par la diſtinction des Dieux nationaux & d'un ſeul Dieu de toute la nature : *Deos populares multos, naturalem unum* (1).

(1) Antiſthène, cité par Cicéron, *de nat. Deor.*



ARTICLE V.

Idées des Poëtes Grecs dans les temps fabuleux,

OU LA NUIT ET L'AMOUR, PRINCIPES DU MONDE.

S'IL eſt vrai que les ſages, & même les peuples, dans les pays civiliſés, ont eu les mêmes idées ſur la nature & la néceſſité d'un premier Être, il eſt évident que les premiers poëtes eurent le même point d'appui, pour élever leur ſyſtême de coſmogonie. Les poëtes ne bâtiſſent guères que ſur un fond donné par le public ; ils ſuivent la renommée. Ceux dont nous parlons ayant adopté avec trop de vivacité & trop peu de diſcernement le langage & les figures ſymboliques qui avoient paſſé la mer avec Cécrops, Danaüs, & les autres fondateurs des colonies Grecques, il n'y eut pas une de ces idées étrangeres qui ne fût perſonifiée, & qui n'eût en cette qualité tous

les accompagnemens individuels qu'il plut à leur imagination d'y attacher.

Ils commencerent par celle de la *Nuit*, qu'on regardoit dans l'antiquité comme l'état primitif de la Nature avant qu'elle eût pris la forme du Monde (1). La notion de la Nuit primitive comprenoit, chez les Grecs, trois idées, le Cahos, l'Érebe & le Tartare, c'est-à-dire, un espace sans borne, sans lumiere, rempli de matériaux sans forme & sans ordre. On demanda à Thalès lequel étoit le plus ancien, du Jour ou de la Nuit. Il répondit, la Nuit (2). Alexandre le grand fit la même question à un Gymnosophiste des Indes, qui lui répondit brusquement que c'étoit le Jour. Le prince, qui ne s'attendoit pas à cette réponse, reprit, qu'elle étoit digne de la demande (3). Les Gaulois & les Germains comptoient

(1) Les Egyptiens, dit Plutarque, rendoient des honneurs divins à la taupe, parcequ'elle étoit sans yeux, & qu'ils croyoient les ténebres plus anciennes que la lumiere. *Quæst. Conviv.* 4. 5. *Voyez* ci-dessus, *page* 52.

(2) Diog. Laër. 1. 36.

(3) Plut. *Vie d'Alex.*

par nuits, parcequ'ils faiſoient la Nuit aînée du Jour : en un mot, la Nuit étoit la Déeſſe antique (1), l'origine, la ſource de tous les êtres (2). Il fut un temps, diſoient les théologiens, où il n'y avoit ni ciel, ni terre, ni mer : tout étoit nuit. Les principes ou élémens, engourdis dans cet abîme univerſel, n'y avoient qu'un mouvement ſourd & aveugle ; peut-être même n'y en avoient-ils point. Le moment des deſtins étant arrivé, un point de lumiere étincela au milieu de l'eſpace ténébreux, ſe développa, & avec lui l'ordre & la beauté de l'Univers (3).

Ces idées brillantes & hardies étant encore trop ſimples pour les poëtes & pour le peuple, qui aime bien mieux le merveilleux que la vérité ſimple, on donna à la Nuit un corps, une ame, des facultés. On en fit une Déeſſe, mere en titre des Dieux & des hommes, qui eut des temples & des oracles (4). On compoſa l'hiſtoire

(1) Ἡ παλαιὰ, ἀρχαίη Νύξ. *Voyez* l'Hym. d'Orph. *à la Nuit.*

(2) Ariſt. *Metaph.* 12. 6.

(3) Poëſ. Orph.

(4) Pauſ. *Attic.* 97.

de ſa fécondité. Elle avoit, dans la premiere origine des temps, dépoſé un œuf au vaſte ſein de l'Érebe ſon époux. De cet œuf, après une longue ſuite de ſiecles, étoit ſorti l'Amour aux aîles dorées, portant en ſa main le flambeau qui éclaire le Monde & qui l'échauffe (1). Levez les yeux, diſoient-ils, contemplez cette voûte immenſe & azurée, ſous laquelle ſe promenent les aſtres : croyez-vous que ce ſoit un déſert où regnent le vuide & le néant? C'eſt le berceau primordial de la Nature :

(1) Ariſtoph. *Oiſeaux*, v. 694. En voici la traduction littérale : « Au commencement étoient le Cahos, la Nuit, le noir Erebe, & le vaſte Tartare. Il n'y avoit ni terre, ni air, ni ciel, dans les profondeurs ſans fin de l'Erebe. La Nuit aux aîles noires enfanta un œuf *clair*, (ſans germe) duquel, après une certaine révolution des temps, ſortit l'Amour, s'élevant avec des aîles d'or comme un tourbillon violent. S'étant mêlé enſuite avec le noir Cahos aîlé, dans le vaſte Tartare, il produiſit notre eſpece, & nous amena à la lumiere. Les Immortels n'étoient point avant que l'Amour eût mêlé toutes choſes. De ce mêlange furent faits le Ciel, l'Océan, la Terre & toute la race immortelle des Dieux bienheureux. » *Voyez* auſſi l'Hym. d'Orphée, *au Premier-né*.

c'eſt la Déeſſe même, qui a produit le monde, qui le nourrit par ſes bénignes influences : c'eſt la Nuit, mere de Tout, qui s'eſt retirée à la circonférence (1) pour faire place à ſon Premier-né, enfant unique, qu'elle tient toujours entre ſes bras humides, & ſur lequel, à la fin de chaque jour, elle abaiſſe ſon voile ténébreux, pour aſſurer ſon repos dans le ſilence de la Nature :

. . . . Ruit Oceano nox
Involvens umbra magna terramque polumque (2).

Quand la fable de la Nuit fut ainſi revê-

(1) Ουρανιὰ.

(2) Cette application, qui peut paroître hardie, ſe fait ici avec d'autant plus de juſteſſe, que l'Océan, dans la haute antiquité, n'étoit autre choſe que le principe humide, dont Orphée, Homere, Thalès, ont fait le pere de tous les êtres. Ce principe étoit répandu dans l'eſpace céleſte, qui étoit comme une mer ſupérieure, où les Egyptiens diſoient, ſelon Plutarque, traduit par Amiot, *que le Soleil & la lune étoient voiturés, non dans des chariots ou charrettes, ains dedans des bateaux, eſquels ils navigeoient à l'entour du Monde.* Euripide & d'autres Poëtes ont eu la même idée, lorſqu'ils ont dit que cet éther immenſe, cet azur preſque noir que nous voyons, embraſſoit tous les êtres dans ſon ſein humide.

tue, on ſongea à orner de même celle de ſon Fils & de l'Œuf, dont il étoit ſorti. C'étoit un Œuf clair, ou ſans germe, *ventoſum*, pour faire entendre que la Nuit l'avoit conçu d'elle-même, ſans autre agent qui eût concouru avec elle : idée antique, qui, pour repréſenter l'indépendance des grands Dieux dans leurs productions, les ſuppoſoit *androgynes*, c'eſt-à-dire, produiſans par eux-mêmes : *Jupiter & mas eſt & fœminâ.*

De cet œuf divin, pondu avant les temps, ſortit l'Amour, premier-né de l'Univers, Dieu de double nature, céleſte & terreſtre. S'élevant dans l'eſpace obſcur avec des aîles de feu, pour répandre partout la lumiere, il tenoit en ſa main les clés du ciel, de la terre & des eaux, pour ouvrir à tous les animaux les portes de la vie. Sa voix mugiſſante, *ταυρεβόης*, qui les appelle, retentit d'un bout à l'autre de l'Univers, dont il tient en main le gouvernail & le ſceptre, regnant également & ſur les Dieux & ſur les hommes, qu'il a

tous

tous également formés (1). On reconnoît aiſément dans cette Coſmogonie la fable d'Athyr & de Kneph, dont il a été fait mention ci-devant (2).

Nous obſerverons en paſſant qu'un fragment de Sanchoniaton, rapporté par Euſebe (3), offre les mêmes traits. On y voit une ſubſtance ténébreuſe, un amas informe, dans lequel agit ſourdement une ſorte d'ame ou d'eſprit aveugle, qui ſe nomme *Deſir* ou *Amour*. De l'action de cet eſprit ſort une lumiere éclatante, qui produit le ſoleil & la lune. La terre & la mer s'échauffent par l'air enflammé : l'éclair brille, le tonnerre éclate. A ce bruit terrible, les animaux s'éveillent comme d'un ſommeil profond, & commencent à ſe mouvoir ſur la terre & dans les eaux. Ce ſont par-tout les mêmes idées.

Ce fut de ces idées mythologiques que vint aux Egyptiens, & par eux à Pytha-

(1) Tous ces traits ſe trouvent dans deux hymnes d'Orphée, dont l'une *au Premier-né*, l'autre *à l'Amour*.

(2) Art. des Egypt.

(3) De Præp. Ev. 2. 10.

gore & à quelques-uns de ses disciples, l'idée de mettre le soleil au centre du Monde. Dès que le partage de l'espace universel s'étoit fait entre la Nuit primitive & la Lumiere, & que celle-ci, née au sein de l'autre, s'étoit aggrandie par degré, c'est-à-dire, par l'addition successive de tous les élémens qui pouvoient devenir lumiere, il semble que le corps lumineux devoit repousser de proche en proche, à des distances proportionnées à sa force, la masse ténébreuse qui l'environnoit, & former au sein même de la Nuit, l'empire du Jour, ayant pour centre & pour roi le Soleil, dont l'intérieur de l'œuf présentoit l'image, aussi bien que sa forme. Il convenoit à l'astre roi de la Nature, d'être au milieu de son empire, & d'y être en repos, tandis que ses sujets seroient en mouvement autour de lui. Il convenoit que l'œil du Monde, la garde de Jupiter fût placée à des distances égales des limites; que l'autel où brûloit l'encens de l'Univers fût placé au milieu du temple. Car ce

ſut par ces brillantes comparaiſons, jointes à l'hiſtoire qu'ils avoient arrangée ſur l'origine des êtres, & non par l'étude des phénomenes, ni par les obſervations aſtronomiques, qu'ils parvinrent à cette vérité, qui n'en fut jamais une pour eux (1).

Ce feu primordial, allumé au ſein de la Nuit, avoit été nommé *Phthas* chez les Egyptiens. Les Grecs l'appelèrent *Ephaiſte*, & les Latins *Vulcain*, noms ſous leſquels il recevoit les mêmes honneurs que ſous celui d'*Amour*. Il étoit, de même que l'Amour, Dieu du feu, portant la lumiere aux

(1) Ariſt. *de Cœlo*, 2. Les idées de tous les Pythagoriciens n'étoient pas tout à fait nettes ſur cet objet. Voici comme Stobée expoſe le ſyſtême de Philolaus, un des principaux diſciples de l'Ecole de Pythagore : « Philolaus place le feu au milieu, autour du centre, & il l'appelle le foyer de l'Univers, le ſanctuaire de Jupiter, la mere des Dieux, l'autel, le lien intérieur, la meſure de la nature. Il admet un autre feu en haut, à la circonférence de l'Univers. Mais il dit que le feu central eſt le premier dans l'ordre de la Nature, & qu'autour de lui tournent en cadence les corps divins, le ciel, les planetes, enſuite le ſoleil, puis la lune, puis la terre, puis l'anti-xthone, ou *contre-terre* ; après quoi eſt le feu central. » *Ecl. phyſ.* 1. *pag.* 51.

Dieux & aux hommes ; il étoit l'éther, le ſoleil, la lune, tous les aſtres, de même que lui :il forgeoit comme lui la foudre de Jupiter & les traits qui bleſſent les amans. Ces idées, ſorties originairement d'une même tige, & multipliées par des combinaiſons arbitraires, ſe ſéparoient, ſe réuniſſoient, ſe mettoient en oppoſition, rentroient les unes dans les autres, ſelon qu'il plaiſoit aux poëtes, aux prêtres, aux peuples. La moindre analogie dans les noms, dans les attributs, dans les fonctions, leur ſuffiſoit pour paſſer d'une idée à une autre : que devoit-il arriver quand les choſes avoient du rapport auſſi-bien que les noms ; ce qui ſe rencontroit dans le Feu & l'Amour ?

En Orient, *Our*, ou *Or*, ſignifioit *le Feu*, *la Lumiere :* chez les Egyptiens, *Horus*, ou *Hor*, ſignifioit le plus ordinairement *le Soleil*, *le Monde éclairé par la lumiere :* chez les Grecs, *Eros* ſignifioit *l'Amour :* voilà la reſſemblance des noms. L'Amour, dans les fables, étoit armé d'un flambeau ; il lan-

çoit des traits de feu auſſi brûlans que ceux du ſoleil; l'Amour unit, produit, échauffe la nature, comme le ſoleil ou le feu : voilà la reſſemblance des choſes. En falloit-il davantage pour faire de l'Amour le Dieu de la lumiere & l'auteur du Monde? Dans les temps d'une Philoſophie plus éclairée & plus raſſiſe, Empedoclès n'a-t-il pas dit que l'*Amour* & la *Haine* en étoient les principes? Ariſtote lui-même ne donne-t-il pas à la Matiere l'*amour* ou *appétence* des formes? Tout eſt amour, ſelon lui : la haine même n'eſt que le revers de l'amour, parceque la fuite du mauvais n'eſt que le deſir du bon.

L'idée d'amour appliquée une fois au principe univerſel d'activité, ſe développa bien-tôt par celle de la Coſmogonie. L'Amour fut le Dieu conciliant, le Dieu organiſant, le Dieu animant, le Dieu donnant l'être, la forme, le mouvement, la vie, le ſentiment, à tout ce qui reſpire, à tout ce qui eſt. Et ſi on le peignit quelquefois enfant, ce fut pour figurer la jeuneſſe.

éternelle du Monde, dont il est l'ame, le nœud & le soutien :

Quod Mundus stabili fide
Concordes variat vices,
Quod pugnantia semina
Fœdus perpetuum tenent,
Quod Phœbus roseum diem
Curru provehit aureo. . . .
Hanc rerum seriem ligat
Terras & Pelagus regens,
Et cœlo imperitans Amor:
Hic si fræna remiserit,
Quidquid nunc amat invicem
Bellum continuò geret (1)

Ainsi le même Amour, qui étoit fils de la Vénus Cytherée, fut aussi fils de la Vénus céleste, l'enfant de la Nuit (2), le pere du Jour, le Dieu du Feu, l'auteur, le lien, l'ame de l'Univers.

Vénus Cytherée, à son tour, devint la Nuit, mere premiere des êtres, &c. (3). On

(1) Boët. *de Cons. L.* 2. *met.* 8.

(2) Olen de Lycie, dont il a été parlé plus haut, a dit que Lucine ou Ilythie étoit mere de l'Amour. *Paus.* 9. 27.

(3) *Ven*, dans les langues orientales, ou *Ben*, signifie *Venter*.

a vu chez les Egyptiens Athyr ſe changer en Vénus; un hymne d'Orphée donne le même nom à la Nuit: « Mere des Dieux & des hommes! Nuit ſacrée, qu'on nomme encore Cypris. » Reine du ciel, s'écrie Apulée, prenant le ſtyle antique, ou ſi tu l'aimes mieux, puiſſante Cérès, qui nous as montré l'uſage d'une nourriture plus humaine...ou céleſte Vénus, qui, dans la naiſſance du monde, inſpiras par ton ſouffle la fécondité qui produit les eſpeces & qui les conſerve; ou encore, redoutable Proſerpine, dont les humides feux, gradués par les diverſes oppoſitions du Soleil, nourriſſent les germes de la Nature (1). »

Mais la Déeſſe ajoute elle même à ces titres: « Touchée de tes larmes, la Mere commune de tous les êtres, la Maîtreſſe des élémens, la Production initiale des ſiecles, la Reine des mânes, l'Eſſence univerſelle des Déeſſes & des Dieux, a daigné entendre ta voix: *en adſum tibi.* » C'eſt cette

(1) *Udis ignibus nutriens læta ſemina, & ſolis ambagibus diſpenſans incerta lumina.* Metam. 9.

même Essence qui fut adorée à Pessinunte sous le nom de Mere universelle, *magna Mater*, embrassant dans son vaste giron cent neveux, tous habitans des cieux:

> .... *Centum complexa nepotes*
> *Omnes Cœlicolas*.............

la même qui fut Junon, ou l'Air, épouse du Dieu de l'Olympe; qui fut Ilythie ou Prothyrée, parcequ'elle présidoit à la formation & à la naissance des animaux: elle fut la Lune, ou Lucine, se promenant dans son empire ténébreux, sur un char d'argent avec un cortége d'étoiles (1); enfin elle fut la Nature productrice, décorée de cent titres que l'antiquité fabuleuse lui donne (2), pere, mere, nourriture & nourrice de tout ce qui est, qui a été, ou qui sera. Mais la plupart de ces idées, toujours à la discrétion des Poëtes, ont pris avec le temps des couleurs & des nuances si différentes, qu'à la fin l'Amour céleste & sa mere Uranie ont perdu leur empire sur

(1) Théocrite.
(2) Hym. d'Orph. *à la Nature*.

le Monde univerſel, & ſe ſont trouvés réduits aux emplois très-ſubalternes, d'enflammer & de tourmenter les Amans. Ou ſi par la faveur de quelque Poëte plus philoſophe que les autres, ils ſont rentrés quelquefois dans l'ordre des Cauſes, ce n'a été que pour parer de leurs noms & de leurs attributs poétiques, des ſyſtêmes qui s'expliquoient beaucoup mieux ſans eux.



ARTICLE VI.

Théogonie d'Héſiode,

ou JUPITER ET LES TITANS.

HÉSIODE (ſelon les Marbres d'Arondel) vivoit dans le Xe ſiecle avant J.C. & touchoit aux temps fabuleux. Sa Théogonie, qui comme toutes celles qui l'ont précédée ou ſuivie, n'eſt autre choſe qu'une Coſmogonie, n'a pu avoir pour matériaux que les idées que nous avons préſentées juſqu'ici (1). Les alternatives du Jour & de la Nuit, les combats d'Oromaze & d'Arimane, ceux d'Oſiris & de Typhon, avec leurs détails, ſont évidemment l'idée originale qui a produit les combats de Jupiter contre les Titans ; de même que ceux-ci ont amené dans l'imagination des premiers Philoſophes, les combats des qualités contraires dans les élémens, &

(1) Mosheim ad Cudvorth. 227.

les efforts de la matiere, qui attire les formes qu'elle n'a pas, & qui repousse celles qu'elle a.

Le sujet du poëme d'Hésiode est la naissance des Dieux, c'est-à-dire, la formation de la Terre, de la Mer, de l'Air, du Feu, de l'Ether, des Astres & des autres parties du Monde, lesquelles étant animées, selon la plupart des Philosophes anciens, & immortelles de leur nature, ont dû être regardées par un poëte comme autant de Divinités.

« Le premier de tous, dit Hésiode, est le Cahos (1), & après lui la Terre, dont la large poitrine est l'appui inébranlable des Immortels, qui sont placés au-dessous de l'Olympe. Ensuite le Tartare ténébreux, dans les profonds abîmes qui sont sous la Terre; & enfin l'Amour, ce Dieu le plus beau des Dieux, qui dissipe les soucis, qui regne sur les cœurs des hommes & des Immortels. »

Le Cahos est nommé le premier, parce-

(1) Vers 116.

qu'il eſt le premier état des élémens confondus. Quand les élémens commencerent à ſe débrouiller & à ſe mettre en ordre, ils formerent d'abord la Terre, laquelle, comme un diſque, ou une large table, coupa par ſon plan le Cahos en deux parties; l'une ſupérieure, que le Deſtin accorda aux Dieux immortels, qui s'élevèrent comme par étage juſqu'à l'Olympe; l'autre inférieure, qui fut le Tartare, gouffre affreux, qui a autant de profondeur ſous la Terre, que l'Olympe a d'élévation au-deſſus: de ſorte que la Terre étoit à la fois, & la baſe de l'Olympe & le couvercle du Tartare.

L'Amour étoit, même avant que la Terre ſe formât; & ce fut lui, ſelon toute apparence, qui en rapprocha les élémens & qui les lia entr'eux. Mais ce n'étoit pas encore ce Dieu caractériſé, qu'on fit bientôt maître ſouverain des êtres & des cœurs. Ce n'étoit guères qu'un effort obſcur, qu'un reſſort interne, qui agiſſoit dans la maſſe, qui tendoit à la réunion, & pouſ-

ſoit ſourdement chaque eſpece élémentaire dans le lieu de l'eſpace qui lui convenoit.

« Du Cahos ſortirent l'Erebe & la Nuit ; & du commerce de l'Erebe avec la Nuit, naquirent l'Ether & le Jour. »

Il eſt inutile d'avertir que ces naiſſances prétendues ne peuvent être autre choſe que le développement ſucceſſif des parties du Cahos, préſentées ſous la forme poétique d'actions & de perſonnages.

« La Terre engendra le Ciel orné d'étoiles, qui l'embraſſa elle-même de toutes parts, comme une voûte ſphérique, & devint la demeure inébranlable des Dieux bienheureux. Elle engendra enſuite les hautes montagnes, où les Nymphes ſe retirent dans les grottes profondes, &c. » Voilà les effets du débrouillement du Cahos.

Mais ce débrouillement n'ayant pu ſe faire qu'avec des efforts prodigieux de la Nature, qui éprouva dans toutes ſes parties les ſecouſſes les plus violentes par la contrariété des élémens, ce fut la guerre

des Géans. « Il y avoit dix ans (le nombre fini pour l'indéfini) que les Titans orgueilleux & les Dieux bienfaiſans ſe livroient des combats ; ceux-ci du haut de l'Olympe, ceux-là du haut du mont Othrys. La victoire incertaine, ne penchoit ni d'un côté ni de l'autre ; mais quand on eut fait boire aux Dieux le nectar & l'ambroiſie, il s'alluma en eux une ardeur nouvelle ; & pour l'augmenter encore, le pere des Dieux & des hommes leur tint ce diſcours : « Illuſtres enfans du Ciel & de la Terre, vous ſavez depuis quel temps nous combattons pour la victoire & pour l'empire. Voici le moment de ſignaler la force invincible de vos bras. Souvenez-vous de la tendre amitié qui vous unit, & des maux que vous avez endurés dans cette priſon obſcure (le cahos) dont je vous ai tirés par la ſageſſe de mes conſeils. Il dit. Cottus lui répondit : Dieu puiſſant, vous nous rappellez un ſouvenir auſſi vrai que douloureux. Nous ſavons auſſi que vous poſſédez la ſageſſe & l'intelligence ſuprême, & que c'eſt vous

qui avez tiré les Immortels de ces ténebres profondes, où ils ont enduré tant de maux. Vous nous voyez tous prêts de venger vos droits & de punir vos ennemis.»

Après ce discours le combat commence de part & d'autre : on se porte des coups épouvantables : les Mers retentissent, la Terre mugit, les Cieux troublés poussent de longs gémissemens : l'Olympe même est ébranlé sous le choc des Immortels : le Tartare se confond dans ses abîmes : les cris s'élevent jusqu'aux étoiles. Alors Jupiter déploie sa force invincible. Il s'avance des sommets du ciel, précédé de l'éclair, accompagné du tonnerre ; chacun de ses mouvemens fait éclater la foudre, toute la mêlée est couverte de feux. La Terre pétille dans des flammes que rien ne peut éteindre ; l'Océan bouillonne. Enfin les enfans de la Terre sont livrés à des flammes dont l'éclat est si ardent, que les Dieux mêmes ne peuvent le supporter. Jupiter triomphe, & ses ennemis sont précipités dans le Tartare. Il est évident que

ce récit, qui ne peut être appliqué à aucun événement de l'Hiſtoire, ne peint que l'effort de la Nature ſortant du Cahos, & les ſecouſſes réciproques des élémens, pour prendre entr'eux cet équilibre qui a fait le Monde & qui le conſerve. C'eſt la fable des Egyptiens & des Perſes, habillée d'une autre maniere, & chargée de quelques circonſtances nouvelles. Car tel eſt le progrès de l'imagination humaine, qui va toujours du ſimple au compoſé. Le récit des Chaldéens, le plus ſimple de tous, eſt le premier; celui des Grecs, le plus compoſé, eſt le dernier; l'erreur s'accroît avec l'art.

Après la victoire, Jupiter eſt choiſi par la loi du ſort, c'eſt-à-dire, par la raiſon de ſa force, pour être le roi ſuprême des Immortels. Il épouſe *la Prudence*, qui le fait pere de la ſage *Minerve*, qu'il retient dans ſon cerveau, pour connoître par elle le bien & le mal. Il épouſe encore *la Déeſſe de l'Ordre*, puis *la Juſtice*, *la Paix*, & même *les Parques*, qui filent les deſtins heureux ou malheureux.

malheureux. Une autre époufe lui donna les Graces au regard doux, aux joues vermeilles. Cérès lui donna Proferpine, Déeffe de l'Agriculture : Mnemofyne, les neuf Mufes, qui préfident aux arts de goût & de plaifir.

Telles font les fuites heureufes de la victoire de Jupiter : c'eft le tableau du Monde même, ordonné comme il l'eft, & confervé dans fon état, par l'action & la fageffe de Dieu. Le Poëte, ufant des priviléges de fon art, a peint les forces mouvantes de la Nature, & les attributs de Dieu, fous des formes humaines ; parceque fans cela la peinture des actions eût été impoffible (1). Il eft vrai que l'Auteur, plus occupé de peindre que de raifonner, nous paroît fouvent affez peu d'accord avec lui-même. Il mêle les traditions populaires avec les fictions, les idées de la théologie avec les faits de l'hiftoire, les généalogies des Dieux avec celles des rois

(1) *Erat enim non facile agentes aliquid, & molientes Deos, in aliarum formarum imitatione fervare.* Cic. de nat Deor. 1. 27.

& des héros, celles des Dieux visibles avec celles des Dieux auteurs & principes ; il confond les temps, les lieux, le moral, le physique ; il semble aussi embarrassé dans le cahos de ses idées, que son Jupiter l'est dans celui du Monde. Mais quand une fois il a établi ce Dieu dans l'Olympe, alors délivré d'embarras, ainsi que son héros, il présente des idées plus justes & plus suivies, l'Univers gouverné par un seul maître, sage & puissant, qui fait regner l'ordre, & conduit tout au plus grand bien. C'étoit la croyance publique de son temps.

Nous avons déja parlé des idées d'Homere (1), & nous avons dit qu'il n'y a point d'objet que ce Poëte ait présenté plus souvent à ses lecteurs, & plus fortement, que celui de l'action des Dieux sur la Nature, & de celle de Jupiter sur tous les autres Dieux, dont il est le maître partout, dans les cieux, comme sur la terre. Il nomme l'état primitif *Océan*, & non *Cahos* ; façon de voir qu'il avoit emprun-

(1) *Voyez* ci-dessus, article 3.

tée, de même que Thalès & quelques autres, de la Mythologie Egyptienne, où l'on envifageoit les premiers élémens comme détrempés dans le principe humide. Mais à cette idée il joint les dogmes effentiels, qu'il remontre fans ceffe, avec toute la clarté que la Poéfie a pu lui permettre. Tout eft l'ouvrage de Jupiter, tout lui obéit.

Par le concours d'Orphée, des Myfteres, d'Héfiode, d'Homere, pour ne pas citer d'autres autorités, il eft aifé de juger quels ont été les fentimens des Grecs dans les temps fabuleux. On voit également par-tout une maffe informe, comme fujet primitif, & un principe actif qui forme les parties du Monde, qui les maintient dans leur état, qui les gouverne. Ce principe étoit le Dieu fort, parcequ'il avoit triomphé de tous les obftacles; c'étoit le Dieu artifte, parcequ'il avoit tout organifé felon fes plans; le Dieu bon, parcequ'il avoit fait le Monde meilleur que le Cahos; le Dieu jufte, parcequ'il récompenfoit le bien

& puniffoit le mal. Voila ce qu'ils favoient.

Ce Dieu étoit-il avant le Cahos, ou le Cahos avant lui? Avoient ils été tous deux de tout temps, l'un comme ame, l'autre comme matiere ou autrement? Dieu avoit-il formé le Monde felon fes deffeins, ou le Monde s'étoit-il formé lui-même par des lois méchaniques? Ces queftions, & d'autres du même genre, reftoient dans le vague de leur imagination, avec les idées de fort, de deftin, d'efpace fans bornes, d'éternité, d'être en général, de néant, &c. lefquelles n'ont pris à la fin quelque efpece de corps ou de confiftance, que par l'opiniâtreté de la métaphyfique à s'en occuper. C'eft, je crois, perdre le temps, que de chercher dans des fiecles fi obfcurs & fi reculés, des idées précifes, que nous pouvons à peine faifir dans nos contemporains. Nous difputons tous les jours, & nous ne fommes point d'accord, fur les fpéculations de Defcartes, de Malebranche, de Leibnitz, &c. nous difputons fur des faits de notre propre Hiftoire, fur des faits de

nos jours, ſans pouvoir quelquefois parvenir à la vérité; & nous pourrions nous flatter de rendre compte au juſte des penſées métaphyſiques d'Orphée, de Zoroaſtre, de Confucius, dont nous ne ſavons pas la langue, dont nous n'avons point les textes? Tenons-nous-en aux grandes maſſes, qui ſe ſont défendues par elles-mêmes contre les imaginations humaines & contre le temps: c'en eſt bien aſſez pour nous. Les anciens Grecs connoiſſoient un Dieu, puiſſant, bon, juſte, régnant ſur tout, par lui ou par ſes miniſtres. A cette vérité, ils joignoient la croyance d'une autre vie, qui étoit établie par les prieres pour les mourans, par les expiations pour les morts, par le culte des mânes, par les idées de Tartare & des champs Eliſées. Ainſi ils avoient les deux points fondamentaux qui ſervent de baſe à la religion & aux lois. Ces notions, il eſt vrai, étoient mêlées de nuages, d'idées fauſſes, de contradictions; mais où ce mêlange ne ſe trouve-t-il point, quand les notions ont été

maniées long-temps par les hommes, & qu'elles ont des faces évidentes, & d'autres obſcures? Les Philoſophes ont travaillé ſur ce fond, pour le nettoyer & pour l'éclaircir; mais ſouvent ils ont pris le change eux-mêmes, ou ils ont paſſé le but. On va le voir dans ce qui ſuit.



SECONDE ÉPOQUE.

IDÉES DES PHILOSOPHES GRECS SUR LES CAUSES PREMIERES.

Cette Époque ſera partagée en quatre ſections, où on préſentera le fond des ſyſtêmes de la Philoſophie Grecque avec les penſées de ſes premiers chefs, & les différentes formes que les différentes Écoles ont données à ces mêmes penſées.

SECTION I.

PREMIERES PENSÉES DES PHILOSOPHES GRECS SUR LES CAUSES.

ARTICLE I.

Coup d'œil général des Syſtêmes.

EN préſentant juſqu'ici les opinions des Chaldéens, des Perſes, des Egyptiens, des

Phéniciens & des Grecs dans les temps fabuleux, nous avons tâché de faire voir que partant toutes d'une même origine, elles ſe réduiſoient aux mêmes points, quoique ſous des faces & des expreſſions différentes. On y a vu que la Lumiere & les Ténebres, le Jour & la Nuit, Oromaze & Arimane, Oſiris & Typhon, Jupiter & les Titans, n'étoient que des images, ou des fictions poétiques qui revêtoient originairement des idées auſſi ſimples que celles que nous avons aujourd'hui ſur les Cauſes premieres, & qu'on n'avoit employé ces expreſſions que parcequ'il eſt plus aiſé à l'eſprit humain de s'égarer dans des imaginations extraordinaires & biſarres, que de marcher ſimplement, pas à pas, dans un ſentier uni.

Sous cette époque, dont les Grecs ont eu tout l'honneur, les Sages commencent à quitter le ton de l'enthouſiaſme, & à regarder les choſes de ſang froid. Peut-être qu'à la fin on s'étoit laſſé d'admirer des merveilles qui ne ſignifioient rien, & que

la ſimplicité ayant par-deſſus ſon mérite ordinaire, l'éclat de la nouveauté, fut elle-même un rafinement de l'art, qu'on prit pour la vérité, parcequ'elle étoit ſans figure.

Un nouvel ordre de raiſonnement va donc commencer. Dans les temps précédens, la foi du genre humain, contenant l'hiſtoire de l'origine du Monde, & dans cette hiſtoire, les principes fondamentaux de la religion & de la morale, avoit ſervi de baſe aux raiſonnemens philoſophiques, tels qu'ils pouvoient être. On convenoit non-ſeulement des faits, mais des cauſes & des conſéquences. Si l'on diſputoit, ce n'étoit guères que ſur la meilleure maniere de les voir, ou de les faire voir aux autres. A compter du moment où nous ſommes, tout va dépendre de la Métaphyſique, & flotter au gré des opinions diverſes, entre le ſentiment intime qui eſt d'accord avec l'hiſtoire des premiers temps, & les idées rafinées des eſprits méditatifs, qui aimoient mieux chercher dans leur tê-

te les dénouemens de la Nature, que dans la Nature elle-même, ou dans les traditions reçues.

Les Philoſophes avoient quatre partis à prendre ſur la queſtion des Cauſes : ils pouvoient dire 1.° que le Monde étoit gouverné par une Puiſſance aſſiſtante ſeulement : c'eſt-à-dire, qui, étant ſéparée de lui par ſa nature & ſon eſſence, agiſſoit ſur lui par un pouvoir abſolu & indépendant : à peu près comme l'artiſte, qui, travaillant ſur la matiere propre à ſon art, la forme, la meut, la place par une action dont la force réſidente en lui ſeul, eſt totalement indépendante du ſujet ſur lequel il travaille. Mais cette adminiſtration parut à quelques-uns trop laborieuſe, trop minutieuſe, trop baſſe dans pluſieurs de ſes fonctions, pour être attribuée à un Être infiniment grand, qu'ils s'imaginoient devoir jouir de ſon bonheur dans un repos éternel & abſolu.

Ils pouvoient dire en ſecond lieu, que chacune des parties du Monde étoit con-

fiée à un être intelligent, ſubordonné à l'Être ſuprême, & qu'elles ſe mouvoient chacune en particulier par l'impreſſion de ce principe actif réſident en elles : c'eſt ainſi que dans une armée tous les ſoldats ſe meuvent par leur activité propre, ſous l'impreſſion générale du chef qui les commande. Mais cette eſpece de gouvernement parut à quelques-uns exiger un trop grand nombre d'agens ſubalternes ; il en falloit attacher aux moindres organiſations, à chaque parcelle de matiere, ou s'arrêter ſans raiſon, à un certain point purement arbitraire. Il falloit un monde d'eſprits en relation continuelle avec un monde d'atômes. D'ailleurs la diſtinction & la ſéparation phyſique des deux natures d'un côté, & de l'autre leur union morale & leur influence réciproque, étoit un myſtere qu'ils ne pouvoient comprendre.

La troiſieme opinion étoit que la Divinité fût unie à la matiere à peu près comme l'ame d'un animal eſt unie à ſon corps ;

de ſorte que l'une fût comme la forme ſubſtantielle de l'autre, & le corps comme le vaſe ou le ſoutien de cette forme. Quoique cette opinion entraînât des difficultés inſurmontables, tant par rapport au phyſique que par rapport au moral, elle parut au grand nombre être la plus vraie & la plus analogue à ce qu'ils croyoient connoître le mieux. L'homme, de tout temps appelé *le Monde en raccourci*, leur ſembloit une démonſtration évidente du ſyſtême général. Ils adaptèrent au Monde ce qu'ils ſentoient en eux-mêmes, avec la ſeule différence des proportions, pour la grandeur, la force, la ſageſſe, la durée. En un mot ils conçurent le Monde comme un grand animal qui étoit tout, qui comprenoit tout, qui étoit le pere, la fin, le ſoutien de tout, diſtribuant plus ou moins de ſa partie intelligente, dans chacun de ſes membres, ſelon leurs degrés d'organiſation.

Il y eut une quatrieme idée, qui fut de ſupprimer tout principe général d'action

ou de direction univerſelle dans le Monde, & d'établir que tout s'y étoit fait dans tous les temps, & s'y faiſoit encore, ſoit par un inſtinct aveugle, ſoit par un mouvement fortuit des petites parties. Cette opinion, plus hardie que toutes les autres, & beaucoup plus incompréhenſible, n'en a pas moins eu ſes partiſans en grand nombre dans tous les ſiecles philoſophiques.

Dans chacun de ces quatre ſyſtêmes, les Philoſophes anciens ſuppoſoient également la Terre au milieu, & l'Eau autour de la Terre, l'Air autour de l'Eau, le Feu élémentaire autour de l'Air, comme trois couches ſphériques & concentriques, épaiſſes plus ou moins, autour deſquelles étoit répandue une cinquieme & derniere ſubſtance infiniment plus ſubtile, dans laquelle nageoient les aſtres, compoſés eux-mêmes & nourris de cette ſubſtance.

S'il y a eu quelque Pythagoricien qui ait placé le Feu ou le Soleil au centre, cette opinion regardée moins comme une aſſertion que comme une ſingularité philo-

ſophique, propre à des particuliers plutôt qu'à aucune École, ne changeoit rien au Monde ſublunaire, ni à ſes ſubſtances élémentaires, non plus qu'à la cinquieme ſubſtance.

Les Anciens avoient ſur ces ſubſtances un vocabulaire très-différent du nôtre. Partant du principe que non-ſeulement *il ne ſe faiſoit rien de rien* dans l'état actuel de la Nature, mais que rien n'avoit jamais pu ſe faire de rien, même par la Divinité, ils étoient obligés de dire que la ſubſtance de tout ce qui exiſte avoit toujours été, & qu'elle étoit également improduite & indeſtructible (1). C'étoit la doctrine commune des Anciens, qu'aucun texte bien entendu ne peut démentir.

Cette ſubſtance, qu'ils concevoient comme répandue dans tout l'Univers, étoit de deux eſpeces : l'une plus ſubtile & plus déliée; l'autre plus groſſiere & plus lourde. L'une & l'autre étoient *corps* & *matiere*, ſelon nos définitions modernes; mais

(1) Ocell. Luc. 1. 2.

ſelon celles des Anciens, la premiere n'étoit ni l'un ni l'autre. Elle n'étoit pas *corps*, parcequ'elle n'avoit pas les qualités du corps, la figure, la couleur, la gravité, la légereté, &c. Elle n'étoit pas *matiere*, parcequ'elle n'étoit ſujette à aucun changement, ni par génération, ni par corruption, ni autrement. La ſeconde étoit l'un & l'autre, ſelon ſes différens états, par les raiſons contraires. Elle étoit *matiere*, quand on la conſidéroit comme ſéparée de ſes formes; *corps*, ou eſſence, quand elle en étoit revêtue (1). A la premiere ſubſtance tenoient tous les attributs qui conviennent à la Divinité; à la ſeconde, tous les accidens qui conviennent aux êtres paſſagers & périſſables. La premiere répandoit les formes ſur les individus, ſelon leur eſpece; la ſeconde les recevoit comme une cire reçoit l'empreinte.

On voit par là dans quel ſens les anciens Philoſophes pouvoient être matérialiſtes.

(1) *Quod ex utroque* (materia & forma) *id jam corpus nominabant.* Cic. Acad. queſt. 1. 6.

C'étoit un matérialiſme qu'ils concilioient avec la providence, la juſtice, la ſageſſe de la Divinité, & par conſéquent avec la religion : ce n'étoit point un ſyſtême conçu par l'inquiétude du cœur, ni par l'amour d'une fauſſe liberté : c'étoit un égarement de foibleſſe, une erreur de l'eſprit qui s'abîmoit dans une queſtion trop profonde pour lui.

Cette cinquieme Subſtance, Quinteſſence, Éther, Eſſence céleſte, Être divin, θεῖον, donnoit peu de priſe aux raiſonnemens philoſophiques. Quand les Philoſophes eurent rédigé ſur cette partie quelques axiomes convenus entr'eux, & tirés de la tradition des Anciens, plutôt que fondés ſur des idées philoſophiques, ils vinrent s'établir dans les eſpaces ſublunaires, où les combats réciproques des élémens, & les variations continuelles de ce qu'ils appeloient *Nature*, fourniſſoient un aliment plus abondant à la Philoſophie, qui ſe définiſſoit chez eux, *La connoiſſance de la Nature par ſes cauſes.*

Le

Le mot *Nature* tirant ſon origine d'un autre mot qui ſignifie également *naître* & *produire*, on l'employoit tantôt pour déſigner le principe qui donne l'eſſence & la naiſſance à quelque être déterminé dans ſon eſpece ; tantôt pour cet être même, né & déterminé (1). Dans le premier ſens, c'étoit quelquefois Dieu même ; quelquefois un principe ſubalterne, à qui on imaginoit que Dieu avoit confié le Monde ſublunaire : mais le plus ordinairement c'étoit un certain principe ſpontanée, un reſſort phyſique & machinal, inhérent aux différens êtres, par lequel on ſuppoſoit que les individus naiſſoient, croiſſoient, ſe portoient aux fins de leur eſpece. Ariſtote définiſſoit la Nature : Un Principe intérieur & inné du mouvement & du repos dans l'être où il réſide (2).

Cette définition, qui paroît au moins ſinguliere quand on ne l'approfondit pas,

(1) Ariſtote diſtingue les différens ſens du mot *Nature*. Métaph. 4. 4.

(2) Phyſ. 2. 1. text. 3 & 4. *Voyez* Plut. *de Plac.* 1. c. 2.

peut avoir un autre coup d'œil quand on l'examine de près. Nous ne parlerons point ici de la définition qu'il donne du mouvement, & qui nous jetteroit trop loin (1). Il nous suffit de dire que les Anciens en distinguoient de quatre sortes (2): celui qu'ils appeloient de *génération*, pour former l'essence individuelle de chacun des êtres dans son espece; celui d'*augmentation*, pour leur donner la crue, la taille, la perfection qui leur convient; celui d'*altération*, pour leur donner les variations qu'on leur connoît; enfin celui de *translation*, pour les porter & les mettre dans les lieux où ils doivent être, & comme ils y doivent être (3). A ces quatre especes de mouvement répondoient quatre especes de repos: le repos de *génération*, qui étoit un commencement de corruption; celui d'*augmentation*, commencement de diminution; le repos d'*altération*, commence-

(1) *Actus ejus quod est potentiâ cum actu est.* Phys. 3. c. 1. text. 7.

(2) *Ibid.* 4.

(3) Arist. 2. *Phys.* & 1.° *de Gen. & Corrupt.* 3. & suiv. & Phys. 5. 8. 3,

ment d'un nouveau changement de qualité ; enfin le repos de *tranſlation*, ou commencement de mouvement retardé. Quand les êtres étoient arrivés à la plénitude de ces quatre repos, tout étoit fini pour eux, le cercle de nature étoit achevé : la machine, uſée dans ſes reſſorts, s'affaiſſoit ſous ſes débris, qui rentroient dans la maſſe commune. Heureuſement cette machine, quand ſes organes étoient encore dans leur force, avoit laiſſé ſur ſa route des germes nouveaux, qui renfermant en eux les reſſorts d'une nature ſemblable, devoient ſe développer pour remplir les vuides de l'eſpece, & rendre à l'Univers l'équivalent de ſes pertes. Ainſi, la nature ſe détruit, la nature ſe répare, toujours par le principe intérieur qui la meut juſqu'à un certain point limité, où elle s'arrête, ſoit par le décret d'une Cauſe ſuprême, ſoit par quelque propriété de ſes parties compoſantes, ſoit par le principe même & la forme de ſon organiſation. Telle eſt l'idée qu'Ariſtote nous donne de la Nature. Par où l'on voit

que le mot *Nature* ne pouvoit pas être appliqué dans toute ſon étendue à la ſubſtance céleſte, ni aux aſtres, qui, doués d'un mouvement éternel, n'ont point en eux de principe de repos.

Les Philoſophes étoient aſſez d'accord ſur ces définitions ; mais ils ne l'étoient pas ſur le fait. Il y en eut pluſieurs, & des plus conſidérables, qui oſerent dire que ce mot *Nature* n'avoit aucun ſens ; qu'il n'y avoit point d'eſſence, ni de forme eſſentielle produite, ni par conſéquent de génération proprement dite ; parceque les élémens de toutes choſes étant d'une nature fixe & inaltérable, ne faiſoient que s'arranger entr'eux, comme les matériaux dans un édifice, ou paſſer d'un corps dans un autre, comme d'un vaſe dans un autre autre vaſe (1). « Non, diſoit Empédocle d'Agrigente, il n'y a point de *Nature*, il n'y a que *mouvement local*, *mêlange & combinaiſon*, *union & ſéparation*. Les élémens des corps ſont comme ceux du langage : dans les langues,

(1) Ariſt. *de Cœlo*, 3. 7.

c'eſt du choix ſeul & de l'arrangement des lettres que dépend la différence des mots. »

Ores un homme ils ſont,
Ores des bois & des bêtes ils ſont,
Ou des oiſeaux, & cela eſt Nature;
Puis ſe venant à rompre la jointure,
Le départ d'eux s'appelle triſte mort (1).

C'étoit en ſuivant cette idée qu'Épicure définiſſoit la nature des êtres d'une façon qui nous paroît ſi biſarre : *les corps & le lieu*, c'eſt-à dire, les atômes choiſis ſelon l'eſpece du compoſé, & placés dans ce compoſé ſelon les rapports qui conviennent à ſon eſpece.

C'étoit en conſéquence de cette différence d'opinions ſur la Nature, que les uns diſoient qu'il y avoit une matiere premiere, ſans forme, ſans qualité, ſans caractere, indifférente à tout; & qui par cette raiſon n'étoit pas véritablement *un être*, parceque pour avoir le titre d'*être*, il falloit avoir matiere & forme; & les autres

(1) Plut. *adv. Colot.*

au contraire, que la matiere déterminée dans les élémens, avoit une essence à elle, une forme fixe & permanente, comme d'être eau, air, feu, terre, &c. ou au moins, une figure & une masse déterminée, invariable, inaltérable, & que par conséquent c'étoit un véritable *être*.

De ces définitions ils tiroient encore différentes conséquences, qu'il est essentiel de ne pas perdre de vue dans la Philosophie ancienne. Les uns disoient qu'il se faisoit quelque chose de ce *qui n'etoit pas* : les autres au contraire, *qu'il ne se faisoit rien que de ce qui étoit.* Mais par *ce qui étoit*, ils entendoient des corps, des substances qui avoient une forme, un état par elles-mêmes, *actus*, tels étoient les atômes : & par *ce qui n'étoit pas*, ils entendoient les substances corruptibles & altérables, qui n'avoient aucune forme fixe ou permanente, qui n'étoient qu'*un être en puissance*, (1) telles que la matiere premiere : langage très-clair

(1) *Vid.* Arist. & Metaph. 14. 2. B. & Phys. 1. 5. E. Les Atomistes entendoient par l'*étre*, les

pour eux, mais qui a fait prendre le change à ceux des Modernes qui n'étoient pas aſſez initiés dans ces myſteres. Les Grecs diſtinguant le *néant* du *non-être*, avoient deux mots pour ces deux idées (1). Les Latins ayant rendu ces deux idées par le même mot, *nihil*, & les François ayant ſuivi l'exemple des Latins, on a dit que, ſelon quelques Philoſophes anciens, *il ſe faiſoit quelque choſe de rien*; & que ſelon d'autres, *il ne ſe faiſoit rien de rien*. Il falloit dire, que ſelon les uns, *il ne ſe faiſoit rien que d'élémens déterminés & fixes dans leur eſpece*; & que ſelon les autres, *il ſe faiſoit quelque choſe d'élémens variables & indéterminés par eux-mêmes*. C'eſt le ſens du fameux vers de Lucrece :

Nullam rem ex nihilo gigni divinitùs uſquam.

« Les Dieux mêmes, s'ils agiſſoient dans le Monde phyſique, ne pourroient rien faire que d'élémens déterminés (2). »

atômes ; & par le *non-être*, le vuide, l'un exiſtant autant que l'autre.

(1) Μηδὲν & μὴ ὄν.

(2) Faute d'avoir fait cette diſtinction, nos tra-

Ceux qui croyoient à la matiere premiere, croyoient auſſi que les qualités ſenſibles, le chaud, le froid, le ſec, l'humide, devenoient inhérentes aux différens élémens qui nous les font ſentir. Les autres ſe bornant aux qualités purement méchaniques, l'étendue, la figure, prononçoient avec aſſurance que les autres qualités ſenſibles n'étoient point dans les corps ; que ce n'étoit qu'une maniere de ſentir, réſidente en nous (1). Ce pas étoit hardi. Ce fut toutefois un des premiers que fit la Philoſophie

ducteurs de Lucrece ont rendu à contre ſens plus de 200 vers de ſon premier livre.

(1) Nous réduiſons à deux les opinions ſur les Principes élémentaires, quoiqu'il paroiſſe y en avoir trois : la premiere, qui ſuppoſe une matiere abſolument ſans forme ; la ſeconde, qui ſuppoſe que cette matiere eſt eau, ou feu, &c. la troiſieme, qui ſuppoſe qu'elle eſt en corpuſcules indeſtructibles, qui n'ont que la figure & l'étendue. Il eſt évident que la *ſeconde* rentre dans la premiere ou dans la troiſieme : dans la premiere, ſi la matiere qui eſt *eau* ou *feu* quitte ſa nature pour en prendre une autre ; car alors il y a corruption & génération : dans la troiſieme, ſi la matiere n'eſt ſujette qu'à des condenſations, des raréfiactions & des arrangemens nouveaux, ſans perdre ſa nature eſſentielle.

ancienne. Il n'y a que la prévention ou l'ignorance qui ait pu entreprendre de lui en ôter l'honneur. Quand on demandoit à Leucippe, à Démocrite, à Empédocle, à Épicure, d'où venoit dans les corps le doux, l'amer, le chaud, le ſec, les couleurs, &c. ils répondoient tranquillement que ces qualités n'y venoient point, parce-qu'elles n'y étoient point (1) ; que de deux hommes qui boivent le même vin, l'un le trouvoit doux & l'autre dur ; que de deux hommes qui ſe baignent dans la même eau, l'un la trouvoit chaude, l'autre froide ; qu'une dame de Sparte s'étant préſentée à Berenice, femme du roi Déjotarus, elles s'étoient ſauvées l'une de l'autre, parce-que l'une ſentoit le beurre & l'autre les parfums ; que c'étoit une preuve évidente que ces qualités ſenſibles n'étoient rien en ſoi, & que les ſenſations que les différens êtres occaſionnoient en nous, n'étoient qu'opinions, idées, façons d'être affecté.

D'où ils tiroient en Métaphyſique une

(1) Plutarq. *adv. Colot.* 1109. B.

autre conséquence évidente, Que toutes nos sensations avoient la vérité qu'elles pouvoient avoir (1) ; que rien n'étoit bon ou mauvais que relativement ; que personne ne pouvoit ni ne devoit juger des qualités relatives des choses, que par la sensation qu'elles lui faisoient éprouver ; enfin que la sensation étant le seul instrument des connoissances humaines, il s'ensuivoit qu'en derniere analyse, non-seulement l'homme, mais chaque homme en particulier étoit, pour lui, la mesure de tout (2). Ce principe alloit loin : notre objet n'est pas de le suivre. Il nous suffit d'avoir déterminé autant que nous l'avons pu, quelques-unes des principales notions dont nous aurons besoin ci-après.

(1) *Voyez* la Morale d'Epic. *pag.* 231.

(2) C'étoit le principe de Protagoras. *Arist. Metaph.* 10. 6.



ARTICLE II.

Thalès,

OU L'ÉLÉMENT HUMIDE.

THALÈS & Pythagore, tous deux peres de la Philoſophie Grecque, l'un dans la partie de l'Aſie mineure, qui s'appeloit *Ionie*; l'autre dans celle de l'Italie qu'on nommoit la *Grande Grece*, parurent à peu près dans le même temps, environ 500 ans avant J. C. Le premier, doué d'un ſens droit, qui le portoit à obſerver, l'autre rempli de feu, qui le portoit à l'enthouſiaſme, ils marquèrent en entrant dans la carriere, les deux manieres de philoſopher qui ont toujours été paralleles juſqu'à Deſcartes & Newton, & qui probablement iront au-delà. Le ſang froid, qui fixe ſon regard ſur les objets, & qui ſemble devoir être l'attribut diſtinctif du Philoſophe, eſt ſans doute le plus ſûr moyen d'arriver à la vérité; cependant l'enthou-

ſiaſme a quelquefois été plus heureux.

Le ſiecle de Thalès avoit été préparé. Pluſieurs hommes extraordinaires avoient réfléchi profondément & fait des voyages : c'étoit alors les deux manieres d'étudier. L'Egypte, la Phénicie, l'Aſie, les Gaules, l'Étrurie, ſe faiſoient part de leurs connoiſſances & de leurs découvertes dans les différens genres, ſur-tout dans l'art de gouverner les peuples & de les rendre heureux. On conçoit ſans peine que des Sages occupés de la ſorte, ne paſſerent pas leur vie ſans faire attention aux Cauſes premieres : c'eſt par-là qu'un Sage commence.

Thalès de Milet, à qui ſon ſiecle adjugea le prix de la ſageſſe (1), établit pour premier principe matériel, l'élément humide, ou l'Eau, dont il diſoit que tous les êtres

(1) Ce fut Thalès qui apporta d'Egypte en Grèce les premiers élémens de la Géométrie & de l'Aſtronomie ; qui y fit connoître les diviſions de la ſphère, qui marqua les points des tropiques & des équinoxes, qui expliqua les éclipſes, qui les calcula, qui les prédit. *Herodot. lib.* 1. & *Diog. Laer.* 1. *ſeg.* 24.

ſe formoient & ſe nourriſſoient. Il y en ajoutoit un ſecond, qui étoit le principe d'activité, de qui la matiere recevoit les formes ; ce principe étoit Dieu : *Thales Mileſius Aquam dixit eſſe initium rerum, Deum autem eam mentem quæ ex aquâ cuncta fingeret* (1). On voit clairement dans ce texte le principe paſſif, *ex aquâ*, & le principe actif, *fingeret*. Mais de ces deux dogmes, le premier ſeul appartenoit au Philoſophe de Milet (2) : c'étoit la partie de ſon ſyſtême qu'on citoit quand on le mettoit en oppoſition avec les autres Philoſophes.

Ses preuves pour établir l'univerſalité du principe humide, font bien voir que l'étude des Cauſes étoit encore dans ſon enfance. C'étoit parceque le principe de production devoit être le même que celui de nutrition. Or, diſoit Thalès, c'eſt l'humidité qui nourrit les plantes, les animaux,

(1) Cicéron, *de Nat. Deor.* I.

(2) Encore l'avoit-il emprunté des Egyptiens & des Phéniciens, qui avoient conſervé des reſtes de la Coſmogonie de Moïſe.

même les aſtres : donc.... La ſéchereſſe au contraire & le feu les conſume & les détruit : donc.... Il employoit auſſi l'autorité d'Homere, qui avoit dit que l'Océan étoit le pere des Dieux & des hommes ; & celle des Egyptiens, qu'il avoit eus pour maîtres (1), & qui regardoient le principe humide comme le pere de la Nature : donc l'eau devoit être le premier principe matériel de tous les êtres.

Les idées qu'il donnoit du Principe actif, ou de Dieu, étoient plus juſtes : c'étoit un Être intelligent, *Mens;* qui donnoit la forme à tout, *Cuncta fingeret;* répandu partout, *Omnia Deorum eſſe plena* (2) ; *Qui animoit tout, qui voyoit tout, juſqu'aux plus ſecrettes penſées des hommes,* qui les rappeloit *au Ciel, leur vraie patrie.* Ce ſont les réponſes (3) données par Thalès. On peut en former la notion aſſez exacte de la Divinité : Une Intelligence infinie qui a fait

(1) Thalès, après avoir étudié la Philoſophie en Egypte, revint à Milet dans un âge avancé. *Plut. de Plat.* 1. 3.

(2) Ariſt. *de An.* 1. 5. D.

(3) Diog. Laer.

le Monde, & qui le gouverne par ſes loix. C'eſt l'idée qu'Anaxagore en donna quelques années après Thalès.

Toute l'École d'Ionie ſuivit les traces de ſon chef; à cela près que quelques-uns virent le principe matériel ſous une autre face. Au lieu de le voir comme une vapeur humide, Anaximandre le vit ſimplement comme un ſujet informe, & l'appela *Infini*, c'eſt-à-dire, indéterminé; parceque c'eſt la forme qui finit ou circonſcrit tout être matériel dans ſon eſpece. Anaximene crut y voir de l'air plutôt que de l'eau. Enfin Anaxagore vit un amas immenſe & immobile de parties déterminées chacune dans leur eſpece. (La doctrine de ce dernier mérite d'être développée, & le ſera dans un article ſéparé.)

A cette Cauſe matérielle, ils joignirent tous une Cauſe active, quelquefois même deux : c'eſt Ariſtote qui le dit; & on ne le ſoupçonnera pas d'être trop favorable aux Philoſophes de ces premiers temps. Après avoir nommé Thalès, Anaximene,

Diogène d'Apollonie ſon diſciple, Hippaſus de Métapont, Héraclite d'Éphèſe, Empedocle, Anaxagore, qui ont admis pour Cauſe matérielle, les uns l'eau, les autres l'air, ou le feu, ou deux des élémens, ou tous les quatre, il ajoute : « Qui de ces Philoſophes a pu penſer que la matiere fût ſeule Cauſe? La choſe même les a conduit & *forcé* de chercher au-delà. Car ſuppoſant que les êtres s'engendrent & ſe détruiſent, il falloit bien qu'il y eût une Cauſe de ces effets. Le bois ne ſe fait pas lit, de lui-même, ni le bronze, ſtatue. Dire que cela ſe fait, c'eſt dire qu'il y a quelqu'autre principe ; & c'eſt cet autre principe que nous appelons Cauſe de mouvement. » Et un peu après : « Ceux qui admîrent un principe de mouvement, furent forcés, comme nous venons de le dire, par la vérité même, de chercher quelque choſe de plus. Car il n'eſt pa[s] probable que ni le feu, ni la terre, ni rie[n] de pareil, puiſſe être cauſe *du bon & d[u] beau*, τοῦ εὖ, καὶ τοῦ καλῶς, qui eſt dans le[s] êtres

êtres, & qui s'y produit. Il n'eſt pas vraiſemblable que ces Philoſophes l'aient penſé, ni qu'ils en aient fait honneur au haſard ou à la ſpontanéité des mouvemens. (1) C'eſt pourquoi celui qui a dit qu'il y avoit dans la Nature entiere, comme dans chacun des animaux, une Intelligence, Νοῦς, cauſe de la beauté & de l'ordre univerſel, a paru le ſeul en ſon bon ſens, en comparaiſon des autres. C'eſt Anaxagore, à qui en appartient la gloire; c'eſt lui qui a prononcé clairement & diſtinctement ſur ce point : quoiqu'on diſe qu'Hermotime de Clazomène l'avoit dit avant lui. Ainſi ceux qui ont eu ces opinions, ont joint *à la Cauſe matérielle* le Principe du mouvement & de l'ordre (2). » Il ſuit de ce texte, que nous avons cru devoir citer dans ſon étendue, que tous les Philoſophes de l'École d'Ionie ont admis un ſecond Principe pour mouvoir & ordonner la matiere; avec cette ſeule différence, que les uns ont parlé plus clairement, les autres

(1) Τύχη, ἢ αὐτόματον. (2) Met. 1. 3. B. E.

moins, ſelon qu'ils ont voulu paroître plus ou moins phyſiciens ; & qu'Anaxagore eſt celui d'eux tous qui a parlé avec plus de clarté & de préciſion, non ſur l'exiſtence d'une premiere Cauſe intelligente, puiſque Thalès avoit dit qu'*un Eſprit avoit tout formé*, & que les autres admettoient quelque choſe d'équivalent ; mais ſur la ſpiritualité abſolue de l'Être intelligent, & ſur l'inertie auſſi abſolue de la matiere, à laquelle il refuſoit tout principe intérieur & inné, d'action, de direction, de mouvement, pour l'attribuer à la Divinité excluſivement.



ARTICLE III.

Pythagore,

OU LES NOMBRES, PRINCIPES DES ÊTRES.

PYTHAGORE, né à Samos, isle de la mer Égée, dans le VI[e] siecle avant J. C. entendit Thalès, Épiménide (1), Phérécide de Scyros (2), Bias de Priene. Il voyagea en Égypte sous le regne d'Amasis, à qui il fut recommandé par Polycrate, roi de Samos. Il y étoit dans le temps de l'expédition de Cambyse, qui l'emmena prisonnier en Perse, d'où il fut à portée de visiter les Indes. Enrichi de la sagesse de tant de peuples qu'il avoit connus, il revint se fixer en Italie, vivant tantôt à Crotone,

(1) Epimenide de Crete est fameux par son reveil après un sommeil de 57 ans. Il expia Athènes, & la délivra de la peste. *Laer.* I. 110.

(2) *Pherecydes Syrius primus dixit animos hominum esse sempiternos.* Cic. Tusc. I. 16. Pline dit qu'il fut aussi le premier qui écrivit en prose : *Prosam orationem condere Pherecydes Scyrius instituit.* Lib. 7. c. 56.

tantôt à Métapont, ou à Thurium. Il eut la gloire de donner leurs noms aux deux plus belles choses qui existent, celui de *Philosophie* à l'étude de la sagesse, & celui de *Monde* à l'Univers.

Occupé, comme tous les autres Sages de son temps, de la recherche des Causes premieres, il entreprit de donner une Cosmogonie plus profonde que celles qui se donnoient ailleurs, ou qui avoient été connues avant lui. Des dimensions physiques, il s'éleva aux dimensions abstraites, & de celles-ci aux nombres, qui, écartant les idées de l'étendue, même mathématique, en conservent les rapports. Placé dans cet ordre supérieur aux sens, il se fit une langue particuliere, dont toutefois on peut trouver la clé, par les idées mêmes qu'il a voulu envelopper. Car après tout, il ne faut pas croire que Pythagore ait eu le privilége d'aller prendre ses pensées hors de la sphere humaine. Il avoit les mêmes sens que nous, les mêmes objets à voir, les mêmes instrumens pour voir &

juger ; il a donc eu à peu près les mêmes penſées. Les voici.

« Pythagore a dit que Dieu étoit un Eſprit répandu & agiſſant dans toute la Nature, & que nos ames étoient des parcelles de ſa ſubſtance : » *Pythagoras cenſuit Deum eſſe animum per naturam rerum intentum & commeantem, ex quo animi noſtri carperentur* (1).

Cette même doctrine a été développée par Virgile :

. . . . Deum namque ire per omnes
Terraſque tractuſque Maris, Cœlumque profundum ;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum.
Georg. 4.

La différence des eſpeces ne vient que de l'organiſation des corps :

Quantum non noxia corpora tardant,
Terrenique hebetant artus. Æneïd. 6.

Ovide l'a auſſi copiée de même dans ſes Métamorphoſes, *L.* 15. Enfin nous en avons le précis dans S. Juſtin, qui ſemble citer les paroles mêmes de Pythagore ou de quel-

(1) Cicer. *de Nat. Deor.* 1.

qu'un de ses plus fideles disciples, & qui ayant écrit en prose, a pu rendre les idées du Philosophe plus littéralement que les Poëtes : « Dieu est un. Il n'est point, comme quelques-uns le croient, hors du Monde, mais dans le Monde même, & tout entier dans le globe entier. Il a l'œil ouvert sur tout ce qui naît : c'est lui qui forme tous les êtres immortels, qui est l'auteur de leurs puissances & de leurs œuvres : il est l'origine de toutes choses, le flambeau du ciel, le pere, l'esprit, l'ame de tous les êtres, le moteur de toutes les spheres. » Ainsi parle Pythagore (1).

Dieu est un, c'est-à-dire, selon le sens de la Philosophie ancienne, une substance unique, dont toutes les parties continues s'étendent dans tout l'Univers, sans partage, sans différence, sans inégalité, comme l'ame dans le corps humain.

Dieu n'est pas hors du Monde : Apparemment qu'il y avoit eu déja avant Pythagore des Philosophes qui avoient prétendu qu'il

(1) Cohort. *ad Gent.* 18. *Ed. Par.*

ne convenoit ni à la majesté, ni au repos de Dieu, d'habiter dans un Monde où regne la mort aussi-bien que la vie. Pythagore veut au contraire que Dieu soit tout entier dans le globe du Monde, afin que le Monde & toutes ses parties soient dans Dieu. Pour concevoir nettement cette idée, il faut toujours comparer Dieu avec l'ame dans le corps humain : les Philosophes anciens sont rarement sortis de-là, en parlant de l'action de Dieu dans l'Univers.

Dieu a l'œil ouvert sur tout ce qui se fait; mais il agit en même-temps qu'il voit : comme l'ame humaine dans l'homme. Il est le lien & le nœud intérieur, le ressort actif de toutes les parties.

Il est l'auteur des Êtres immortels, de leurs puissances & de leurs œuvres. Par les Êtres immortels, Pythagore entend les Astres, ou Dieux du second ordre, les Démons, les Héros, les Ames de toute espece, dont il a rempli toutes les spheres plus qu'aucun autre Philosophe. Si Dieu est l'auteur de ces êtres, qui sont des Causes subalternes,

il eſt donc auſſi la cauſe des effets qu'elles produiſent; il eſt cauſe des cauſes : par conſéquent cauſe de tout.

Il eſt le principe & l'origine : c'eſt à lui que tout commence, & par lui.

Enfin ſi on partage l'Univers en ſphères concentriques, ſelon les différens aſtres ou élémens qui regnent dans ces ſphères, c'eſt Dieu ſeul *qui les meut toutes* ſans exception, & qui les gouverne.

On demande quel eſt le vrai ſens du mot *Animus* dans le texte de Cicéron; s'il ſignifie un Eſprit pur, ou ſeulement une Matiere penſante, plus déliée que celle des corps? Il n'eſt pas aiſé de ſatisfaire à cette queſtion. Les textes qu'on a cités repréſentent Dieu comme une ſubſtance étendue, diſtribuée dans toute la Nature, qu'elle anime. C'étoit d'ailleurs le dogme preſque univerſel des Écoles Grecques. Toutefois il n'eſt pas aiſé de croire qu'ayant parcouru tant de nations inſtruites, le Philoſophe n'ait apperçu nulle part la notion de l'*Eſprit pur*, & que l'ayant

apperçue, il n'y ait pas fait attention. Pourquoi tant d'efforts pour s'abſtenir des termes empruntés des choſes corporelles? Il n'a pas voulu dire de Dieu, qu'il fût un *Air*, un *Souffle*, ni même que ce fût du *Feu*, de l'*Éther*. Il a dit que c'étoit un Nombre, ou plutôt une Unité toute intellectuelle, ſans parties, parcequ'elle eſt unité, & par conſéquent, à ce qui nous ſemble, ſans étendue. Sa philoſophie n'avoit pour objet que de dégager l'ame des ſens, de la fixer dans le pur intelligible. Ces idées approchent bien de celles de l'immatérialité. Il a dit *que Dieu pénetre par-tout*; nous le diſons auſſi, quoique bien éloignés de donner à Dieu l'étendue corporelle. *C'eſt de lui que viennent toutes les ames.* Sans doute: mais ſont-elles lui-même? Pourquoi toute l'École Pythagoricienne a-t-elle dit que l'homme ſeul avoit une parcelle de la Divinité? Il y avoit donc quelque ſolution que nous ne ſavons pas, ou les Pythagoriciens étoient en contradiction avec eux-mêmes. Le parti le plus ſage pour nous, ici comme

dans beaucoup d'autre cas, eſt de nous abſtenir de prononcer.

Il s'agit maintenant de revêtir la doctrine qu'on vient de voir, du langage arithmétique que Pythagore avoit introduit dans ſon École.

Ce Philoſophe avoit remarqué que dans la Nature, comme dans les nombres, tout eſt *un & pluſieurs*, ſous divers aſpects; que dans la Nature, comme dans les nombres, toutes les opérations ſe font par compoſition, ou par réſolution; que dans l'un comme dans l'autre, il y a des rapports de toute eſpece, réſultans de combinaiſons, poſſibles à l'infini (1). En conſéquence, pour donner un nouveau relief à la ſcience de la Nature, peut-être auſſi, croyant faire, comme nous l'avons dit, un pas de plus vers les eſſences des choſes, il entreprit de la préſenter avec cet appareil mathématique, propre à écarter le vulgaire profane, & à fixer l'eſprit des initiés dans les abſtractions.

(1) Voyez Ariſt. *Metaph.* 1. 5.

La monade, la dyade, la triade, la tétrade, tous les nombres, jusqu'à dix, eurent leurs propriétés mystiques; & ce dernier fut l'emblême de la perfection & de l'Univers, parcequ'il est la somme des quatre premiers nombres 1, 2, 3, 4, qui représentent le point, la ligne, le triangle & le quarré; & que quand on est arrivé à dix, on recommence une autre dixaine. Les Pythagoriciens aimoient mieux donner cette raison du terme, que celle des dix doigts.

Dans la question des Causes, ils opposoient la Monade à la Dyade, c'est-à-dire, l'unité au nombre, ou à la multiplicité. La Monade, ou l'unité, est toujours la même, semblable en tout, & par-tout, à elle-même: elle est son principe, sa racine, son quarré, son cube: c'étoit la *Divinité*. La Dyade, ou la multiplicité, est sujette à toutes sortes de variations & de changemens d'état, par l'addition ou le retranchement des unités: c'étoit la *Matiere* susceptible des formes.

Le *Un* étoit non-ſeulement *fini* ou défini, c'eſt-à-dire, parfait en lui-même; mais il perfectionnoit encore les portions de la matiere, auxquelles il donnoit une forme, en les ſoumettant à l'uniformité d'un plan, ou à l'unité.

La *Dyade* étoit *infinie*, ou imparfaite, n'ayant par elle-même aucune forme fixe, paſſant ſans ceſſe d'une forme à l'autre par l'effet des générations.

Le Un étoit *mâle* & pere, parceque ſon action ne produiſoit en lui aucun changement, mais ſeulement hors de lui.

La Dyade étoit *femelle*, par la raiſon contraire.

Le réſultat de la monade & de la dyade, jointes enſemble, étoit la Triade, qui ſignifioit le Monde formé, que les Pythagoriciens repréſentoient par le triangle rectangle, & par ſa propriété (1).

Si cette analogie des nombres avec la

(1) Cette propriété eſt que le quarré du grand côté eſt égal au quarré des deux petits. Ainſi le Monde actuel, compoſé comme il l'eſt, eſt égal à la Cauſe formatrice, & à la Matiere revêtue de forme.

Nature ſe trouvoit quelque part en défaut, ils aidoient à la lettre (1) : la Nature ſe prêtoit pour rendre les rapports exacts & complets, entre le *fini* & l'*infini*, l'*impair* & le *pair*, l'*un* & *plusieurs*, le *droit* & le *gauche*, le *mâle* & le *féminin*, l'*être en repos* & l'*être en mouvement*, le *direct* & le *courbe*, la *lumiere* & les *ténebres*, le *bon* & le *mauvais*, le *quarré* & l'*oblong*; c'eſt-à-dire, entre Dieu & la Matiere. C'étoit ainſi, dit Ariſtote, que parloient les Pythagoriciens, d'après Alcméon de Crétone, ou Alcméon d'après les Pythagoriciens (2).

Des deux Écoles de Thalès & de Pythagore, ſont ſorties toutes les opinions qui ont regné chez les Philoſophes Grecs.

De celle de Thalès ſont venues les idées de matiere premiere, de formes ſubſtantielles, de qualités contraires, engendrées & détruites, & de leurs dépendances.

Des expreſſions de Pythagore, priſes dans les différens ſens qu'elles peuvent recevoir, ſortirent les idées ſophiſtiques des

(1) Ariſt. *Metaph.* 1. 5. E. (2) *Metaph.* 1. 5.

Éléatiques, ſur l'unité de ſubſtance, & le néant des êtres engendrés; les idées d'Ames univerſelles ou particulieres, reglées par certaines proportions ſymboliques, ou par une force de nature irréſiſtible; enfin les atômes ou monades de Démocrite, de Leucippe & d'Épicure, avec leurs qualités inaltérables, & leurs combinaiſons méchaniques.

Pour les préſenter ſous des points de vue précis, nous ſuivrons l'ordre des développemens de chaque opinion, mettant à la tête de chacun des articles le Philoſophe qui y a eu la plus grande part, ou à qui l'honneur principal en eſt reſté, & rangeant ſous lui ou à côté, ceux qui ont droit d'être cités. En prenant les auteurs à part & chacun dans leur temps, il eût été impoſſible d'éviter les longueurs & les redites. Nous les réduirons ſous trois chefs généraux, qui ſont les Métaphyſiciens, les Phyſiciens & les Méchaniciens (1). Mais

(1) C'eſt la diviſion d'Ariſtote, à cela près qu'il dit Mathématiciens, au lieu de Méchaniciens.

avant que d'entrer dans les détails, il ne ſera pas inutile de ſavoir ce que penſoit Socrate des efforts de nos Philoſophes ſur cette matiere.

Après avoir lu, peſé & jugé tout ce qui avoit été écrit ſur cet objet, l'unique preſque qui avoit occupé les Philoſophes juſqu'à lui, Socrate déclara que l'homme devoit s'abſtenir de rechercher avec trop de curioſité l'art dont Dieu ſe ſert pour faire toutes choſes; Que cette connoiſſance ayant été refuſée à l'homme, on ne pouvoit manquer de déplaire aux Dieux quand on s'obſtinoit à vouloir leur arracher leur ſecret; Que la vraie ſcience de l'homme étoit la Morale; enfin que la connoiſſance des choſes céleſtes & de leur maniere d'agir, quand même nous pourrions y atteindre, ne nous rendroit ni meilleurs, ni plus heureux (1) : Il ajoutoit que ces recherches pouvoient jetter l'homme dans des écarts

(1) Xenoph. Mem. Soc. 4. 643. & Cic. Acad. 1. 4. *Cœleſtia procul eſſe à noſtra cognitione, vel ſi maximè cognita eſſent, nihil tamen ad benè vivendum conferre.*

& des abſurdités, qui ſont la récompenſe ordinaire de la préſomption. Il en citoit des exemples.

Socrate auroit donc voulu que, comme en Géométrie on part de la définition comme du point, de la ligne & de la ſurface; en Phyſique, de l'exiſtence des corps & du mouvement; en Morale, de la diſtinction naturelle du juſte & de l'injuſte, il y eût eu de même, dans la théorie des Cauſes, certains points d'appui, hors de conteſtation, des vérités premieres, cenſées démontrées, l'étant par le ſentiment intime, par leur utilité, & par l'aveu général des hommes qui y ont fait attention.

Alors on auroit établi pour fondement de nos connoiſſances, l'exiſtence de la Divinité, qui ſe manifeſte, diſoit Socrate, par celle de l'Univers. On auroit de même reconnu comme avoués, les attributs inſéparables de ſa nature divine, ſa puiſſance, ſa providence, ſa juſtice. Ces principes poſés, Socrate vouloit qu'on étudiât la Nature, mais ſeulement juſqu'au point où cette

cette étude eſt vraiment utile à l'homme. Quel emploi de la vie, de ſe conſumer dans des ſpéculations de curioſité qui ſont au-deſſus de nous, & qui, quand elles n'y feroient pas, tiennent toujours la place d'un travail plus utile, quelquefois même néceſſaire! *Socrates à rebus occultis & ab ipſa Natura involutis, in quibus ante eum omnes Philoſophi occupati fuerant, avocavit Philoſophiam & ad vitam communem adduxit, ut de virtutibus ac vitiis, de bonis ac malis rebus quæreret* (1). Les développemens que l'on va voir, ne feront que juſtifier le jugement de Socrate.

(1) Tuſc. 1. 6.



SECTION II.

LES MÉTAPHYSICIENS.

ARTICLE I.

L'École d'Élée,

OU L'UNITÉ DE L'ÊTRE.

IL n'eſt peut-être point de ſituation plus cruelle pour le vrai Philoſophe, que de tenir une partie de la vérité, ſans pouvoir atteindre à l'autre. Quand on ſuit de l'œil ces grands perſonnages de l'antiquité philoſophique, & qu'on voit leurs efforts pour pénétrer dans l'intérieur des Cauſes, il ſemble qu'on les entend gémir. Les yeux ſerrés ſous un bandeau de fer, ils font mille courſes, mille circuits; ils s'avancent, ſe croiſent, reviennent ſur eux-mêmes, juſqu'à ce qu'enfin ils tombent de laſſitude & d'inanition, ſouvent à l'endroit même

d'où ils étoient partis : on le verra ſur-tout dans l'École d'Élée, où nous allons entrer.

L'École d'Élée, ou de Velie, ville d'Italie, ſur la côte de la mer Toſcane, aſſez près du détroit de Meſſine, fut ainſi nommée à cauſe de Parménide & de Zénon, ſes deux chefs les plus célebres, qui étoient nés dans cette ville. Xenophane de Colophon, qui vécut cent ans, paſſe pour en être le fondateur. Meliſſus de Samos y eſt auſſi compris ; parceque ces philoſophes ayant eu à peu près le même langage que ceux d'Élée, ont auſſi paru dans cette partie de l'Italie, à peu près dans le même temps. Ce ſont, de tous les Anciens, ceux qui paroiſſent avoir fait le plus d'efforts pour reconnoître l'origine des êtres & la nature des premiers principes.

Diſciples de Pythagore, ils avoient vû chez leur maître commun, la monade, ou l'unité établie comme un principe. La voix de la tradition univerſelle, celle de la nature, du ſens commun, jointes à l'autorité du maître qui l'*avoit dit*, leur fit aiſément

adopter cette idée comme un dogme fondamental. Mais ils confondirent l'unité d'un Être avec l'unité de l'Être; c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſe contenterent pas de croire qu'il n'y avoit qu'un ſeul Être eſſentiel, qu'une ſeule Eſſence immuable ; ils voulurent que tout ce qui n'étoit point cet Être ne fût point, ne fût rien. Ils avoient vu aiſément que cet Être eſſentiel & unique devoit auſſi être infini, immuable, toujours le même, & le même par-tout. Mais embarraſſés du ſpectacle de la Nature, qui, au lieu de l'unité & de l'immutabilité, ne leur préſentoit que multitude & différence, productions & deſtructions, ils prirent un parti violent ; ce fut de dire que ces êtres, naiſſans & mourans, n'étoient point, & de ſupprimer dans la Nature entiere toute eſpece de génération, de corruption, d'augmentation, d'altération, même de tranſport local (1). Il falloit être

(1) Mais quelques-uns de ceux qui ont établi l'unité rigoureuſe de l'Etre, vaincus par la difficulté même de la queſtion, ont dit, que l'Etre unique

bien brave & bien armé, pour ſe maintenir dans un poſte ſi difficile : tout l'Univers ſembloit dépoſer contre eux. Lorſqu'ils ſe virent forcés dans leurs premiers retranchemens, ils ſe retirerent dans les ſouterrains de la Métaphyſique. Leurs adverſaires les y ſuivirent. Mais s'y trouvant comme eux, dans les ténebres les plus épaiſſes, ils n'eurent rien de ſolide à leur oppoſer, fautes d'idées.

C'eſt pourtant dans ces ténebres, comparées par un Savant moderne (1) à celles des tombeaux, que nous allons tâcher de reconnoître la penſée des Éléatiques, à la faveur de quelque jour qui s'eſt réfléchi des ſiecles poſtérieurs ſur cet endroit de l'Hiſtoire philoſophique.

Le ſiecle où brilla l'École d'Élée (l'obſervation eſt néceſſaire) étoit préciſément

étoit immobile auſſi-bien que la Nature entiere ; voulant dire non-ſeulement que rien ne s'engendre ni ne ſe produit, (car tous l'avoient dit anciennement) mais qu'il n'y a nulle eſpece de mutation ni de mouvement. C'eſt-là le point qui leur eſt propre. *Ariſt. Mét.* 1, 3.

(1) Jo. Godefr. Waller.

celui des Sophiſtes, dont le nom eſt reſté à cette fauſſe Philoſophie, qui croit qu'argumenter, c'eſt raiſonner. On les connoît aſſez par l'humeur qu'ils donnerent à Socrate, par qui ils furent couverts du mépris qu'ils méritoient. Diſputans à outrance ſur les matieres qu'ils entendoient le moins; plus glorieux de prendre les eſprits dans les filets d'une dialectique captieuſe, que de s'inſtruire eux-mêmes, ou de chercher à inſtruire les autres, ils triomphoient, quand leurs adverſaires ſurpris, ſe trouvoient ſans réplique, quoiqu'ils ne les euſſent ni perſuadés ni convaincus. Ce fut par-là que Gorgias de Leontium, homme d'ailleurs d'un mérite éminent, ſe rendit ſi fameux à Athènes. Il ſoutenoit theſe ſur le champ, & ſur tout; le pour ou le contre, comme on vouloit. Il alla juſqu'à prétendre que l'être étoit la même choſe que le néant, & le néant la même choſe que l'être. Nous avons encore ſa preuve (1), qui eſt pitoyable, mais qui apparemment étoit de

(1) Ariſt. *de Xenoph. Zen. & Gorgia.* c. 6.

mise dans un temps où les autres Philosophes le payoient de semblable monnoie. Ceux d'Élée en particulier étoient forts en ce genre d'escrime ; & ce ne fut pas sans raison que Platon prit pour acteur principal un Éléatique, dans celui de ses Dialogues qui porte le nom de *Sophiste*.

Voici une partie de leurs raisonnemens sur la matiere présente. Ils sont tirés d'Ocellus Lucanus (1), de Platon (2), d'Aristote (3), de Cicéron, de Stobée (4), de Plutarque, de Sextus Empiricus, de Clément d'Alexandrie, d'Eusebe de Césarée, qui sont les auteurs graves en cette matiere, & dont plusieurs ont cité les propres paroles de Xenophane, de Parmenide & de Zénon.

« L'Univers est tout ce qui est : donc » tout ce qui est est la même chose que » l'Univers. L'Univers est un : donc tout » ce qui est est un. Si l'Univers est un, il est

(1) *De Universo.* 1.
(2) *Parmenid.*
(3) *Loc. cit.* & de Gen. & Cor. 1. 7 & 8.
(4) Adv. Math. 7. 2.

» unique ; s'il eſt unique, il eſt infini : donc
» tout ce qui eſt eſt infini.

» Car ce qui eſt *tout* & *unique*, com-
» prend tout, & ne laiſſe rien hors de lui.
» Or ce qui ne laiſſe rien hors de ſoi, n'a
» rien qui le termine ; & ce qui n'eſt ter-
» miné par rien eſt infini : donc tout eſt
» infini.

» Si tout eſt infini, il n'a ni commence-
» ment ni fin : il eſt donc éternel ; il a donc
» toujours été ; il n'a donc jamais été fait.

» Si tout ce qui eſt n'a jamais été fait, &
» s'il a toujours été, rien ne ſe fait donc
» aujourd'hui ; rien donc ne naît ni ne
» meurt.

» En effet, ſi quelque choſe ſe faiſoit,
» ce ſeroit de ce qui étoit auparavant, ou
» de ce qui n'étoit pas. De ce qui n'étoit
» pas ? cela ne ſe peut ; parceque rien ne
» ſe fait de rien. De ce qui étoit ? il n'a
» donc pas été fait, puiſqu'il étoit. Donc
» rien n'a été fait ; donc ſi quelque choſe
» ſe fait, ce n'eſt pas un être ; donc ce n'eſt
» rien. Avançons.

» L'unité eſt ſemblable en tout à elle-» même : donc ſi tout eſt un, il eſt ſem-» blable à lui-même en tout; car autrement » il ſeroit tel ici & tel là; ce qui ſeroit di-» verſité, & par conſéquent pluralité, & » dès-lors plus d'unité.

» Si tout eſt un, il ne peut ſe mouvoir; » car ſe mouvoir, c'eſt paſſer de l'un dans » l'autre. Or, où il n'y a qu'un, il n'y a » point d'autre ». Il n'eſt pas néceſſaire d'a-vertir que ce ſont-là des ſophiſmes.

On peut juger, par cet échantillon, du goût & du ſtyle de l'École d'Élée, en fait de Dialectique & de Métaphyſique. On y voit tout l'appareil de l'ergotiſme : des mots pris à double ſens, des énumérations incomplettes, des définitions louches qui s'alterent dans le raiſonnement, & ſurtout des *ſorites*, eſpece d'argument la plus trompeuſe de toutes; parceque dans chacune des propoſitions qu'on y éleve, comme par étage, il ſe gliſſe aiſément de petites inexactitudes, qu'on n'apperçoit pas ſéparément, mais dont la ſomme donne

dans la concluſion finale, une erreur groſſiere à laquelle on eſt forcé de ſouſcrire, quand on n'a pas arrêté l'argument dans ſon progrès. Le malheur des Éléatiques, eſt d'avoir pris quelquefois le change, en voulant le donner aux autres, & de n'avoir pu ſe dépêtrer eux-mêmes de leurs propres filets. Paſſons au ſyſtême qu'on prétendoit prouver par ces beaux raiſonnemens. On verra que c'eſt le même que celui de Pythagore, préſenté avec les épines de la Dialectique ſophiſtique.

» Xenophane (le plus ancien, & comme » le chef des Éléatiques) diſoit que Tout » eſt un; qu'il n'eſt point muable, qu'il eſt » Dieu, que rien ne naît nulle part, qu'il » eſt éternel & de figure ronde ». C'eſt Cicéron qui nous donne ce précis. Et ailleurs: « Xenophane, qui a penſé que l'U» nivers, auquel il donnoit l'intelligence, » étoit Dieu, parcequ'il étoit infini (1) ».

(1) *Xenophanes ait Unum eſſe* Omnia, *neque id eſſe mutabile, & id eſſe verum Deum, neque natum uſquam quicquam, & ſempiternum, conglobata.*

Ces paſſages s'expliquent par les raiſonnemens qu'on vient de voir. Le *Tout*, ou l'Univers, eſt un, c'eſt-à-dire, unique; parceque qui dit tout n'excepte rien. Si quelque choſe étoit excepté, tout ne ſeroit pas tout, ne ſeroit pas l'Univers.

Ce Tout eſt infini, parcequ'il n'eſt rien au-delà de lui qui le termine. Cette infinité n'empêche pas qu'il ne ſoit rond, *conglobatâ figurâ*, parceque cette infinité n'eſt qu'une négation de limites. Si le globe terreſtre étoit ſuſpendu ſeul au milieu de l'eſ-

figura. Acad. 2. 37. *Et* de Nat. Deor. I. 11. *Xenophanes qui mente adjunctâ Omne, propterea quod eſſet infinitum, Deum eſſe voluit.* Nous avons traduit *Omnia* & *Omne*, qui ont ici un même ſens, par *Tout*, ou l'*Univers*. C'eſt le Τὸ Πᾶν, ou le Τὰ Παντα des Grecs. Xenophane, dit Ariſtote, enviſageant tout le Ciel, (tout l'Univers) a dit que le Un étoit Dieu. Toutes les éditions du ſecond paſſage de Cicéron portent *præter ea*. Nous avons prouvé dans les *Mém. de l'Académ. des Inſcript.* qu'il faut lire, *propterea*; ce qui fait tomber toutes les objections de Bayle contre Cicéron, & par conſéquent toutes les réponſes qu'on a faites pour juſtifier ce dernier. Voyez la *Diſſert.* de M. l'Abbé d'Olivet ſur ce paſſage, tom. 2 de ſa Traduct. de Cic. *de Nat. Deor.*

pace & du vuide, il ſeroit infini dans le même ſens.

Ce Tout ne peut changer, il eſt immuable; parcequ'on ne peut y rien ajouter, ni en rien ôter : il a toujours la même quantité d'être, parcequ'aucune partie de l'être ne peut commencer à être, ni ceſſer d'être; parceque rien ne peut naître de rien; *neque natum uſquam quicquam.* D'où il ſuit que *Tout*, ou *le Tout*, eſt éternel : *OMNE eſſe ſempiternum.*

Ce Tout, ou Univers, unique, infini, rond, immuable, éternel, *eſt Dieu, & vrai Dieu*, doué d'intelligence, *mente adjunctâ.* Ainſi Dieu, ſelon Xenophane, étoit une ſubſtance intelligente, ſphérique, ſuſpendue au milieu de l'eſpace : c'étoit le ſeul Être; c'étoit le Monde, dit Ariſtote (1).

Au reſte le ſyſtême de Xenophane n'étoit rien moins que clair & raiſonné; ce n'étoit, ſelon le même Ariſtote, qu'un eſſai, une ébauche groſſiere, des aſſertions ſans preuves, plutôt que des explications

(1) Métaph. I. 5.

raiſonnées & réduites à un juſte ſyſtême.

Il en étoit de même de Meliſſus de Samos, qu'Ariſtote comprend dans la même qualification. Il voyoit l'unité dans la Matiere, ou le *ſubſtratum* des formes, pâte commune, continue, & par cette raiſon *une* & unique dans toute la Nature. Ce n'étoit que le même mot, avec une autre idée.

Parménide renferma ſa doctrine dans deux mots, *un* & *pluſieurs*. Les développemens ſophiſtiques de ces deux mots rempliſſent preſque tout le Parménide de Platon. C'eſt-là qu'on peut voir, ſi quelqu'un au monde en a le temps & la patience, toutes les futilités des Métaphyſiciens ſophiſtes. On ſe gardera bien d'en citer ni les raiſonnemens, qui ſont miſérables, ni les réſultats, qui ſont dignes des raiſonnemens (1); mais je rapporterai les paroles

(1) *Totus dialogus anfractuoſâ diſputatione obſcurus, legendus ei eſt qui nugas Platonicas accuratè intelligere cupit.* Bruker. *T.* 1. *pag.* 1165. Jugement trop dur, en ce qu'il met ſur le compte de Platon ce qui doit être ſur celui de Parménide, &

de Plutarque, qui ſont claires & intelligibles, & qui nous donnent la ſolution de l'énigme. « Parménide, dit-il, admettoit » l'*unum* & le *multa*, c'eſt-à-dire, l'*Être* & » le *Non-être*; mais il leur conſerve à l'un » l'autre ce qui leur appartient. Il veut que » l'eſſence de l'*Un* par excellence, ſoit l'ob» jet de la raiſon & de la ſcience, parceque » cet un eſt immuable, éternel, incorrup» tible; & que l'eſſence de *l'autre*, qui eſt » *multa*, ſoit l'objet des ſens... Mais ce » qui eſt toujours le même, ayant droit » d'avoir un autre nom que ce qui change » ſans ceſſe, il a donné le nom d'*Être* au » premier, & au ſecond celui de *Non-être*, » ou *Néant* (1). » Ariſtote avoit parlé de même que Plutarque. « Parménide, dit-il,

plus encore ſur celui de ſon Ecole, dont, ſelon toute apparence, Platon ſe moque en feignant de l'admirer : *Ego ironiam illam, quam, in Socrate, dicunt fuiſſe, qua ille in Platonis libris utitur, facetam & elegantem puto... Apud Platonem Socrates in cœlum effert Hippiam, Prodicum, Gorgiam, cæteros; ſe autem omnium rerum inſcium fingit & rudem.* Cic. de Clar. Or. 85.

(1) *Adv. Colot. pag.* 1114. B.

» ayant posé pour principe que le *Non-être* » n'étoit rien, auroit dû en conclure que » l'*Être* étoit le seul être ; mais forcé par » le spectacle de la Nature, & pensant » qu'il n'y avoit qu'*un* seul être selon l'es- » prit, & qu'il y en avoit *plusieurs* selon » les sens, il admet deux causes ou deux » principes, le chaud & le froid, comme » le feu & la terre, unissant le chaud à l'*Ê-* » *tre*, & le froid au *Non-être* (1). Aussi dé- » finissoit-il Dieu dans Cicéron : Une sphe- » re de feu & de lumiere, qui embrasse & » contient l'Univers (2). »

Zénon d'Élée essaya d'approfondir encore & d'affermir par ses raisonnemens subtils le dogme de l'Unité, qu'il ne fit que rendre plus incompréhensible. Parménide avoit soutenu qu'il n'y avoit qu'*Un*. Zénon, pour changer la phrase, dit qu'il n'y avoit pas *Plusieurs*, & que tout ce que nous voyons n'existoit pas. Il alla même jusqu'à

(1) *Metaph.* 1. 5. C'étoit la pensée de Platon. *Tim.*

(2) *Stephanen appellat, continentem ardore lucis orbem qui cingit cœlum, quem apellat Deum.* De Nat. Deor. 1. 11.

dire, ſi l'on en croit Séneque, que l'Un n'exiſtoit pas, *Ne unum quidem eſſe;* que rien n'exiſtoit, *nihil eſſe:* aſſertion ridicule, qu'il eſt impoſſible que Zénon, perſonnage grave dans ſon temps, ait pu défendre ſérieuſement. On aime mieux croire qu'étant dans un état de guerre avec les autres Sophiſtes, il ne ſoutenoit ces paradoxes que par ſuppoſition, & pour réduire ſes adverſaires à l'abſurde, ἐρεστικῶς (1): car

Grande éloquence & grande force d'art,
Pour diſputer en l'une & l'autre part,
Avoit Zénon, reprenant tout le monde,
Quand il vouloit déployer ſa faconde (2).

Ce fut lui qui, trop preſſé par l'argument tiré du mouvement, oſa en nier l'exiſtence. Il prouvoit ſa theſe par les argumens que Bayle a développés au long dans ſon Dictionnaire (3), & auxquels Diogene le Cynique répondoit aſſez mal, en ſe levant & ſe promenant devant lui, ſans rien dire.

(1) Bayle, Dict. *Zenon. E.*

(2) Plut. *Vie de Péricles* par Amiot.

(3) Ariſtote les rapporte *Phyſ.* 6. 14. & y répond.

Quant

Quant à ſon opinion ſur l'unité, on n'a rien ſur quoi on puiſſe ſe fonder. On ne ſait pas même ſi dans le livre d'Ariſtote, où il eſt traité *Des opinions de Xenophane, de Zénon, de Gorgias*, les noms n'ont pas été tranſpoſés. Xenophane diſoit que l'Être unique étoit le Monde; Meliſſus, que c'étoit la Matiere; Parménide, que c'étoit Dieu ſeul, parceque tout le reſte étoit périſſable. Il n'étoit guères poſſible que Zénon, dans le fait, ne ſe rapprochât de quelqu'un des trois. Ils cherchoient tous la vérité quand ils méditoient; mais quand ils diſputoient, ils ne cherchoient qu'à vaincre ou à tromper leurs adverſaires. Le vrai dénouement de leurs difficultés eût été le dogme de la création, dont les Philoſophes mêmes ont ſenti la néceſſité, quand ils en ont connu le fait. Ils auroient vu alors un ſeul Être eſſentiel, dominant ſur d'autres êtres produits par une force ineffable; & la dualité ſe ſeroit aiſément conciliée avec l'unité.

Cependant quand les Philoſophes d'Élée ſeroient parvenus à cette grande vérité,

qui eſt la clé de tant d'autres, ils auroient pu encore ne rien changer à leur langage, parcequ'ils pouvoient prendre l'unité dans un ſens ou métaphyſique ou phyſique, qui n'excluoit pas la multiplicité dans un autre genre : remarque qui ſuffiroit ſeule pour empêcher de dire trop affirmativement que les Éléatiques étoient Spinoſiſtes.

Qu'ils l'aient été ou non, cela eſt aujourd'hui aſſez peu important. Les Philoſophes anciens ſont tombés dans un aſſez grand nombre d'abſurdités, pour qu'on puiſſe leur paſſer encore celle-ci. Mais il ſemble qu'à regarder les choſes de près, & ſans prévention, il n'y avoit guères que la reſſemblance des mots : les explications, les raiſonnemens, les points de vue ſur-tout étoient différens.

L'Être de Spinoſa, eſt la vraie & réelle ſubſtance des êtres, la ſubſtance dont ils ſont compoſés; qui ſe meut, qui ſe change, qui ſe modifie de toutes les manieres, qui eſt corps & eſprit, cauſe & effet.

L'Être des Éléatiques étoit, ou la ſomme

entiere des ſubſtances qui compoſent le Monde, ou une ſorte d'être de raiſon, en qui ils ne concevoient d'autre attribut que d'*être*, & dont ils écartoient par abſtraction toute idée de cauſe ou d'effet, de mouvement, de modification, de forme : c'étoit quelque choſe qui étoit; ils s'arrêtoient là : ou s'ils alloient plus loin, c'étoit pour ſe jetter dans des diſtinctions ſophiſtiques dont ils cachoient ſoigneuſement le ſecret à ceux des autres Écoles, avec qui ils diſputoient. Il eſt vrai que les expreſſions qu'ils employoient peuvent ſe rapporter au Spinoſiſme. Mais où ne peut-on pas trouver de ces rapports? Spinoſa lui-même ne s'étaye-t-il pas de S. Paul, parceque l'Apôtre a dit, *que nous vivons dans Dieu, que nous marchons, que nous ſommes dans lui?* (1) Il y a au moins une différence très-eſſentielle entre les Éléatiques & les modernes Unitaires : c'eſt que les Anciens ne faiſoient nullement dépendre leur morale de leur métaphyſique, & qu'ils regardoient

(1) *In ipſo vivimus, movemur & ſumus.*

leurs ſyſtêmes abſtraits comme de ſimples conjectures, comme des ſpéculations ingénieuſes, qui pouvoient aiguiſer l'eſprit dans leurs entretiens philoſophiques, mais ſur leſquels il ne falloit point appuyer la conduite de l'état, ni celle du citoyen. Ils convenoient tous que la nature intérieure des êtres étoit impénétrable, que la ſcience avoit ſes bornes très près de nous, & qu'ainſi les diſputes ſur les Cauſes ne pouvoient être regardées que comme des amuſemens ou des jeux philoſophiques, dans leſquels les eſprits pouvoient s'exercer à l'ombre de la vérité, ſans tirer à conſéquence pour la conduite.



ARTICLE II.

AME UNIVERSELLE DU MONDE.

§. I.

Raisons spécieuses de cette opinion.

AVANT que de parler de la maniere dont quelques Pythagoriciens ont prétendu expliquer l'action d'une Ame du Monde, répandue dans toutes ses parties, nous ne pouvons guères nous dispenser de dire un mot de l'origine & des progrès de cette opinion. Nous la regardons aujourd'hui comme une des plus bisarres & des plus risibles qui aient pu tomber dans les têtes humaines : effet de l'habitude ! les peuples & les Sages la regardoient autrefois comme la seule sensée. La progression leur paroissoit descendre, comme d'elle-même, des hommes aux bêtes, qui ont le sentiment comme nous; des bêtes aux plantes,

qui croissent & qui végetent comme les bêtes, qui ont des sexes, des œufs ou graines comme elles; des plantes aux métaux, aux sels, aux fossiles, qui ont leur organisation comme les plantes; enfin aux élémens, comme le feu, l'eau, l'air, la terre, &c. qui agissent & qui pâtissent, qui se décomposent & se recomposent, qui se meuvent, & varient par leurs mouvemens les formes dont la terre est couverte ou environnée. Si la chevre a une ame, parce-que le rameau vert l'attire, pourquoi le fer, attiré par l'aimant, n'en auroit-il point une aussi à sa maniere? pourquoi la pierre qui tombe n'en auroit-elle pas de même, au moins pour la mouvoir? Car il n'est pas nécessaire que toutes les ames soient de la même espece, ni du même rang, ni qu'elles aient les mêmes facultés & en même nombre. Qui sommes-nous, pour marquer les limites, & dire, C'est ici que la chaîne commence, ou qu'elle finit (1)?

(1) Principio cœlum ac terras camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra

L'homme quitte sa demeure, s'éloigne de ses foyers, & après un certain temps il y revient. Pourquoi ? Parcequ'il a une ame qui pense & qui se souvient. Un vaisseau fait de même, parcequ'il a un pilote qui lui tient lieu d'intelligence & de mémoire. Les astres, qui font des routes immenses, & qui ne s'égarent jamais dans l'espace, ne sont-ils pas nécessairement, ou comme l'homme, ou comme le vaisseau ? S'ils ne se conduisent point eux-mêmes, il faut donc qu'ils soient conduits par d'autres. Lequel est le plus simple, d'attacher au corps du soleil, pere du jour & des saisons, une ame, que la Nature n'a point refusée au plus vil des insectes, ou de lui donner un char & un cocher ?

On peut se passer, dira-t-on, & de l'un & de l'autre, & dire que le soleil, ainsi que tous les astres, n'est dans son espece

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus,
Mens agitat molem & magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.
Æn. 6.

qu'une machine à ressort, sortie de la main d'un ouvrier infiniment habile & puissant.

L'idée de ces ressorts est-elle plus philosophique, ou moins incompréhensible que celle des ames ? Le calcul auquel on les soumet n'en démontre point l'existence ; parcequ'on n'en calcule que les effets, & qu'il est telle ame possible, dont les actes toujours uniformes, pourroient être calculés comme ceux d'une machine. D'ailleurs pour concevoir, par exemple, que la terre tourne par ressort autour du soleil, il faudroit concevoir dans ce ressort une force pour la tenir suspendue toujours à la même distance du centre ; une autre pour la tenir en équilibre sur ses deux poles, une autre pour son mouvement diurne, une autre pour son mouvement annuel, &c. Point du tout : il n'en faut que deux, & même qu'une : le mouvement de projection une fois imprimé, la force attractive suffit. Soit. Mais si on ne peut concevoir la durée du mouvement de projection sans le vuide, ni l'attraction sans le plein, ou l'interven-

tion de quelque corps; ſi on ne peut concevoir la continuation d'aucun mouvement ſans la continuation de l'impreſſion qui le cauſe, ni la continuation de cette impreſſion ſans quelque force qui reſſemble à celle d'une ame, les prétendus reſſorts & leur maniere d'agir ne ſont pas plus intelligibles que les ames. Ils le ſont moins: parceque nous avons par le ſentiment intime, l'idée d'une ame qui meut un corps, & que nous n'avons pas celle d'une pure machine qui s'entretienne & ſe remonte elle-même.

Il y a eu de tout temps une croyance établie généralement, dans tous les eſprits, qu'il regne dans l'Univers une Puiſſance inviſible qui voit tout, qui fait tout dans le Monde, ſelon ſa volonté. A quoi pouvoient-ils mieux comparer cette Puiſſance qu'à l'ame humaine, qui voit, qui veut, qui meut? Or il falloit de deux choſes l'une; que cette Puiſſance fît tout par elle-même, ou qu'elle employât des agens ſubalternes. Dans le premier cas, quelle

différence ſenſible y avoit-il entre la Divinité & une Ame univerſelle ? Cette idée d'ailleurs étoit incompréhenſible pour le vulgaire, qui voyoit le grand Dieu comme le grand Roi, & peut-être pour le Philoſophe, qui croit voir autrement que par l'imagination. L'homme, dans ſon domaine, bâtit, ſeme, moiſſonne, pourvoit aux beſoins de ſes enfans, de ſa famille : que de ſoins, que de peines ! Et qu'eſt-ce qu'une maiſon, qu'un royaume, en comparaiſon de l'Univers ? Qu'eſt-ce auſſi que l'homme en comparaiſon de Dieu ? La réponſe eſt juſte ; mais elle ne calme point l'imagination révoltée des détails de toute eſpece, dont on charge la Majeſté divine. On trouva plus décentes & plus aiſées à comprendre, les ames particulieres.

Étoit-il d'ailleurs poſſible que l'Ame univerſelle ne ſe diviſât point par les différens corps qu'elle anime ? Parmi les hommes, l'unité de corps prouve l'unité d'ame ; & la multiplicité des corps, la multiplicité des ames : c'eſt la preuve des yeux. La di-

verſité, & quelquefois l'oppoſition des actions, des mouvemens, des vues dans les différens individus, en eſt une autre pour la raiſon : la même ame ne peut pas vouloir & ne pas vouloir, pour & contre.

D'après un préjugé ſi fort, que rien de ſenſible ne contredit, ni ne peut détruire, comment les peuples qui adoroient le Soleil & la Lune comme un Dieu & une Déeſſe, l'un époux, l'autre femme, auroient-ils pu croire que ces deux Divinités, ayant deux corps très-différens, deux empires très-ſéparés, deux marches ſouvent oppoſées, n'euſſent que la même ame, & que cette ame ſe trouvât en eux & avec eux, en même temps, dans les points oppoſés du ciel ?

Dès qu'il fut décidé que le ſoleil & la lune avoient chacun leur ame, chacun des autres aſtres eut auſſi bientôt la ſienne. Les élémens, l'air, le feu, la terre, la mer, toutes les parties de notre globe eurent le même privilége.

Les Poëtes ſaiſirent avidement cette idée

ſi favorable à leur art. Les forêts ſombres & ſilencieuſes, qui avoient été les premiers temples des humains diſperſés, furent cenſées habitées par des Dieux. Les hautes montagnes, où l'on avoit ſacrifié aux Dieux céleſtes, comme ſur les autels de la Nature, devinrent des lieux ſacrés, peuplés d'êtres plus qu'humains. Les fleuves, les ruiſſeaux, les plus petites fontaines, dont le courant perpétuel préſentoit l'image d'une durée ſans fin, eurent des Naïades qui dormoient à leur ſource, dans les grottes profondes, & qui préſidoient au cours de leurs eaux. La mer fut pleine de Néréïdes & de Tritons ſoumis à Neptune; l'air d'eſprits, de Démons qui regnoient ſur les météores. Du phyſique on paſſa au moral. Chaque partie habitée du globe, chaque nation, chaque ville, chaque hameau, chaque foyer, chaque homme, ſelon ſon âge, ſon ſexe, ſes goûts, ſon état, eut ſes génies, ſes Dieux tutélaires, ſes patrons. Tout ce qui put être repréſenté par une image eut un corps, &

ce corps eut une ame. Ce n'étoit pas encore la matiere, c'étoit la Divinité, divisible à l'infini.

Le genre humain en étoit-là, quand les Philosophes parurent. Ceux-ci prirent, les uns une face de l'opinion commune, les autres une autre, selon leur goût & leur façon de voir.

Les plus anciens & les plus sensés s'en tinrent à regarder Dieu comme auteur, maître & roi de l'Univers, formant, mouvant, gouvernant tous les êtres; sans rechercher trop curieusement quelle pouvoit être la maniere dont il intimoit ses ordres aux différentes parties.

Après ceux-ci il en vint d'autres qui se crurent plus habiles, & qui voulurent savoir le comment. Ils inventerent une Ame universelle, comme un ressort général, & en même-temps comme un fonds commun de substance active, d'où se tiroient les ames particulieres.

De ces ames, dont l'invention paroissoit peu philosophique, & qui d'ailleurs abré-

geoient trop le plaiſir de diſputer, on deſcendit aux natures ou formes ſubſtantielles, motrices, productrices, nourrices, altératrices, &c. ſur leſquelles on pouvoit raiſonner ſans fin, parceque les mots étoient ſuſceptibles de pluſieurs ſens, & les effets de pluſieurs cauſes.

De-là on paſſa aux qualités, ſimples & contraires les unes aux autres dans les élémens; compoſées & d'accord, dans les mixtes; manifeſtes, à ce qu'on croyoit, dans quelques genres; magiques & occultes dans pluſieurs autres. Tout ce qu'on ne pouvoit pas expliquer plauſiblement, c'eſt-à-dire, de maniere à contenter une imagination qui ſe prêtoit, étoit attribué à des ſympathies ou à des antipathies réſidentes dans les êtres; à des amours, à des haines, à des appétits, à des répugnances, à des lois intimées aux corps, enfin à des forces attractives ou impulſives, centrifuges ou centripetes, à l'horreur du vuide, &c. Mais par toutes ces modifications, on ne ſortoit qu'en apparence du ſyſtême des

ames, qui n'étoient guères que déguisées par ces nouveaux noms. C'étoient toujours des forces qu'on ne pouvoit expliquer par les qualités méchaniques des corps.

Enfin il arriva un moment où on osa dire assez haut, que dans l'Univers, tout se faisoit sans cause & sans Dieu. Ce fut le dogme d'Épicure, qui seul coupa net le fil des idées anciennes, en ne faisant du Monde entier qu'une grande machine, montée telle qu'elle est, & entretenue par le hasard. Dans tous les autres systêmes, il y avoit des causes finales, plus ou moins développées; dans celui-ci, ce fut le méchanisme pur, sans fins, ni moyens prévus. (1) Tel a été le progrès des opinions sur l'Ame du Monde. Passons aux différentes manieres d'expliquer l'action de cette Ame.

(1) *Voyez* le Dict. de Bayle, *Caïnites*, *D*.



§. II.

Syſtême de Timée,

ou DIEU ET LA MATIERE CONCILIÉS PAR L'HARMONIE.

TIMÉE ayant embraſſé l'opinion de ſon temps, qui étoit celle d'une Ame univerſelle, diſtribuée dans toutes les parties du Monde, eſſaya d'en expliquer l'action & les effets par une voie toute nouvelle.

Pythagore venoit enfin de découvrir, par un heureux haſard, (mais de ces haſards toutefois qui ne s'adreſſent qu'aux grands hommes) les rapports proportionnels des ſons harmoniques, qu'il cherchoit depuis long-temps. Paſſant, dit-on, près d'une forge, il avoit entendu des marteaux qui rendoient avec préciſion pluſieurs concordances de l'échelle muſicale. Il y entre ; & d'abord il ordonne aux forgerons de doubler l'effort de leurs coups : nulle différence de tons. Il eſſaie d'autres manches

chès plus longs ou plus courts : mêmes tons encore. Enfin il s'avise de peser les marteaux, & il trouve que ceux qui pesoient le double des autres rendoient l'octave; c'est-à-dire, que l'octave étoit dans la proportion de 2 à 1; que la proportion de 3 à 2, donnoit la quinte; celle de 4 à 3, la quarte; celle de 9 à 8, le ton; enfin celle de 256 à 243, le demi-ton.

Cette découverte parut si belle, elle fit tant de bruit, qu'on voulut l'étendre à tout, & en faire un principe universel. On l'appliqua aux arts, à toutes les sciences, au systême de l'homme, enfin au systême de l'Univers, dont on prétendit expliquer l'ordre & la composition par les proportions harmoniques.

Les anciens Sages voyant dans l'Univers toutes les parties ordonnées, & parfaitement d'accord dans leurs mouvemens, quoique ces mouvemens fussent différens, il n'est pas possible qu'ils n'aient pensé qu'il y avoit une force mêlée de raison pour produire cet ordre & le maintenir. Ils

voyoient d'abord dans le ciel trois effets ſenſibles, la poſition des aſtres à une certaine diſtance du centre, leur mouvement diurne & commun d'orient en occident, & le mouvement propre de quelques-uns d'occident en orient ; & dans le Monde ſublunaire, ils voyoient une alternative continuelle de naiſſances & de deſtructions, par les combats du chaud, du froid, du ſec & de l'humide, &c. En conſéquence ils ſe propoſerent ce problême : *Trouver la nature & les proportions de la puiſſance ou force qui agit dans les différentes parties du Monde, par la nature & les différences des phénomenes que cette force produit.*

Pour réſoudre ce problême, Timée prévenu, comme toute ſon École, de l'idée d'harmonie, qui convient ſi bien à l'Univers, & ſachant d'ailleurs que toute harmonie eſt l'accord de pluſieurs choſes différentes, ou même contraires, quoique dans le même genre, poſa pour baſe de ſon explication des Cauſes, deux êtres éternels, actifs par eux-mêmes, l'un doué d'intelligence

& de sagesse, c'étoit *Dieu;* l'autre brut & aveugle dans ses mouvemens, c'étoit la *Matiere:* deux substances & deux forces.

Pour former l'Univers, il avoit fallu que ces deux substances & ces deux forces concourussent, & par conséquent qu'elles fussent mêlées ensemble & conciliées. Ce mêlange & cette conciliation n'avoient pu s'opérer que par les lois de l'harmonie. Les lois de l'harmonie étoient connues par la découverte de Pythagore. Ainsi s'avançoit Timée, pied à pied, toujours sur le ferme, à ce qu'il croyoit. Il ne s'agissoit donc plus que de faire l'application des proportions harmoniques aux deux forces & aux deux substances; c'est-à-dire, de distribuer ces forces & ces substances selon les gradations de l'échelle musicale. Alors l'harmonie, qui est si évidente dans les phénomenes produits, se trouvoit également distribuée & démontrée dans leurs causes, & l'Univers n'étoit plus une énigme.

Pour bien saisir cette démonstration, il faut concevoir l'espace universel partagé

en trois portions, dont l'une au milieu comme un globe central, l'autre à la circonférence comme une enveloppe d'une épaiſſeur indéfinie, & la troiſieme intermédiaire, entre la ſphere centrale & la ſphere enveloppante.

La Matiere, placée par ſa nature même, groſſiere & informe, occupoit le milieu de cet eſpace juſqu'à une certaine hauteur ou diſtance du centre. Vrai cahos, où les élémens confondus exerçant ſur eux-mêmes leur activité brute, n'avoient produit pendant toute l'éternité que des formes ſans forme; c'eſt-à-dire, ſans deſſein & ſans ſuite.

Dieu, principe d'ordre & de bonté, regnoit de toute éternité, dans la région ſupérieure du Monde, où il ſe faiſoit à lui-même ſon bonheur indépendamment de tout autre être. Il vint un temps où il voulut bien abaiſſer une portion de ſa ſubſtance & de ſa force intelligente, & la mêler avec la ſubſtance & la force brute de la Matiere. De ce mêlange réſulta une ſub-

ſtance mixte, douée d'une force compoſée de deux forces d'eſpeces différentes. Cette ſubſtance fut l'Ame du Monde, appelée ainſi, parceque, comme l'ame humaine, elle anime, elle vivifie, elle regle tout ce qui exiſte dans l'eſpace intermédiaire, entre la Divinité pure à la circonférence, & la Matiere pure au centre.

La portion de la ſubſtance divine mêlée dans la ſubſtance matérielle, étant ſuſceptible de doſes plus ou moins fortes, ſon mêlange put ſe faire, & s'étoit fait réellement, comme le croyoit Timée, ſelon les gradations marquées dans l'échelle muſicale. Par conſéquent ſes différentes parties formoient entre elles des rapports ſemblables à ceux qui produiſent les concordances des ſons.

Ainſi en ſuppoſant que la plus petite portion de la ſubſtance divine, attachée au centre du Monde, ou de la Matiere, juſqu'où elle a daigné deſcendre, fut repréſenté par 1, ou plutôt, pour éviter les fractions, par 384, la quantité de la

ſubſtance & de la force divine, fut dans ce point central 384 (1). Cette force, croiſſant par degré, à meſure qu'elle ſe rapprochoit de l'eſpace ſupérieur, produiſit, quand elle fut augmentée d'un huitieme, le premier ton de l'Ame du Monde, repréſenté par 384 plus $\frac{1}{8}$, c'eſt-à-dire, par 432. Croiſſant toujours ainſi, par tons & par demi-tons, lorſqu'elle fut arrivée juſqu'à la proportion double du premier nombre ou 768, ce fut la premiere octave, & ſelon toute apparence, le cercle de la lune. La même gradation conduite par 36 nombres juſqu'à la 27e & derniere octave, repréſentée par 10368, produit de 384 par 27, donna la derniere ſphere, celle de Saturne apparemment. La ſomme totale des 36 nombres harmoniques de l'Ame du Monde, procédans, comme nous l'avons dit, par tons, par demi-tons, par octaves, fut de 114695 : ce fut l'échelle des gradations de l'Ame du Monde, au-delà deſquelles gradations eſt la ſubſtance divine pure,

(1) Plut. *de proc. An.* 1020. C.

l'enveloppe univerſelle de tous les êtres (1).

A ces gradations de la partie divine de l'Ame du Monde, on auroit pu joindre celles de la partie matérielle, dans les mêmes proportions en ſens contraire; c'eût été une complication, & peut-être un mérite de plus; mais le ſyſtême ne l'exigeoit pas abſolument. Il ſuffiſoit que la partie matérielle étant à peu près la même par-tout, depuis la ſphere de Saturne juſqu'au centre de la Terre, la partie divine fût graduée dans ce même eſpace ſelon les nombres marqués. La partie matérielle n'en avoit pas moins ſes degrés relatifs, quoique plus forts qu'ils ne l'euſſent été, ſi elle eût été ſoumiſe à la dégradation proportionnelle.

Il ne s'agit plus maintenant que de ſavoir à quels degrés de l'échelle étoient placés les aſtres.

A en juger par le peu qu'en dit Timée & par le Commentaire très-obſcur qu'en fait Platon, il ſemble qu'ils s'étoient placés

(1) *Voyez* notre Edit. de Timée de Locres, *p.* 93, & *ſuiv.*

dans des diſtances du centre, marquées ſelon les proportions des nombres 1, 2, 3, 4, 8, 9, 27 : nombres qui ſont de la plus grande vertu ; 1 étant le point, ou le germe de tous les nombres ; 2 & 3 étant les nombres linéaires, pairs & impairs ; 4 & 9 étant les premiers quarrés ; & 8 & 27 les premiers cubes ; en tout ſept, dont le dernier eſt la ſomme des ſix autres : nombre ſaint, nombre parfait, par onze raiſons que rapporte Macrobe dans ſon *Commenmentaire ſur le Songe de Scipion.* Enfin ces nombres repréſentoient dans l'échelle muſicale les cinq conſonnances connues : l'octave étant comme 2 à 1 ; la quinte comme 4 à 3 ; la quarte comme 3 à 2 ; l'octave ſurmontée de la quinte, comme 3 à 1, ou 9 à 3 ; enfin la double octave, comme 4 à 1, ſans compter le ton de 9 à 8. Ainſi en ſuivant les propoſitions miſes dans l'Ame du Monde, ſelon les poſitions des aſtres, & les poſitions des aſtres ſelon les proportions de l'Ame du Monde, Saturne devoit être placé au nombre 27, Jupiter & Mars

aux nombres 9 & 8; le Soleil & ses deux compagnons, Mercure & Vénus, aux nombres 4, 3 & 2; & la Lune sans doute à 1, c'est-à-dire, au premier son de l'échelle musicale. Le reste de l'espace jusqu'au centre de la Terre, considéré comme zero, ne rendant aucun son, à cause de son mouvement lent & irrégulier, étoit hors de l'échelle, comme le point d'attache qui fixe les cordes musicales. Tel étoit l'ordre des astres. Par conséquent l'ordre de la distribution de l'Ame du Monde, reglé sur les phénomenes qu'elle produit, étoit nécessairement à la Lune, comme 1 ou 384, & à Saturne comme 27 ou 10368.

Ces principes ainsi posés, & à ce qu'on croyoit, invinciblement démontrés, *inexpugnabili ratiocinatione* (1), tous les phénomenes s'expliquoient.

On y voyoit 1.° la raison pourquoi le Monde sublunaire n'étoit qu'une alternative perpétuelle de générations & de corruptions, le théâtre de la vie & de la mort,

(1) Macrob. *loc. cit.*

C'étoit parceque la force de la Matiere étoit dominante dans cette région ſur la force de la Divinité. Par la raiſon contraire, le Monde ſupérieur à la lune n'étoit ni altérable ni corruptible ; la Divinité y tenoit le ſceptre.

On y voyoit 2.° la raiſon du mouvement circulaire du ciel autour de la terre. L'ame, qui eſt *un nombre eſſentiellement mouvant, & ſe mouvant par lui-même*, étoit liée au centre du Monde, comme à un point fixe, & elle étoit libre à la circonférence. Donc ſon mouvement devoit être circulaire : nul au centre, & plus grand à la circonférence que par-tout ailleurs, comme celui de la fronde : *Quomodo quæ fundis impoſita, in orbem rotata* (1).

3.° On concluoit de cette derniere raiſon, les vîteſſes différentes des aſtres, ſelon

(1) Plut. *de Fac in orb. Lun.* Plutarque en concluoit de ſon chef, qu'il y avoit deux forces dans les aſtres ; l'une qui les attachoit à un centre, l'autre qui les faiſoit mouvoir, & que de ces deux forces il réſultoit un mouvement circulaire. Cette idée approchoit bien de ce qu'on prend aujourd'hui pour la vérité.

leurs diſtances du centre, & leurs doſes d'ame divine. Quelle devoit être la vîteſſe de Saturne, qui avoit 27 fois plus d'ame, étant à la 27ᵉ octave, en comparaiſon de celle de la Lune, qui étoit à la premiere?

4.° Enfin on voyoit dans les doſes reſpectives des deux ſubſtances actives mêlées enſemble, la raiſon des mouvemens propres des planetes: c'étoit la réſiſtance de la partie matérielle de l'ame qui les produiſoit (1). Si l'ame de chacun des aſtres eût été ſimple & toute divine, ils ſe ſeroient tous portés enſemble & uniformément d'occident en orient; mais la partie contrariante de la Matiere faiſant rebrouſſer chacune des planetes à proportion de ce que cette partie avoit de force en elle, la Lune, comme plus forte en matiere, rebrouſſoit en 28 jours, le Soleil en 12 mois, Mars en 2 ans, Saturne en 30.

Mercure & Vénus cauſoient, il eſt vrai, quelque embarras dans cet arrangement harmonique; mais les autres côtés du ſyſ-

(1) Plut. *de Proc. An.* 1015.

tême étoient ſi lumineux, qu'ils emportoient aiſément ce côté obſcur.

A ces raiſons aſtronomiques ſe joignoient l'accord du ſyſtême avec les idées des Théologiens antiques. On y retrouvoit la Lyre du Monde organiſée dans toutes ſes parties; la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne en étoient les ſept cordes: le Soleil, ou Apollon, pere, chef, maître des autres aſtres, en régloit les accords. On y retrouvoit Pan, dont le nom ſignifie *Univers*, avec les ſept pipeaux de ſon chalumeau, depuis le ton le plus grave juſqu'au plus aigu. On y retrouvoit les Muſes au nombre de neuf, en y joignant le Ciel des étoiles, ou Uranie, & peut-être la Terre. Chaque Muſe alors, comme autant de Sirène (1), aſſiſe ſur ſon aſtre, rempliſſoit de ſon chant mélodieux l'eſpace céleſte qu'elle parcouroit: alluſions heureuſes qui embelliſſoient le ſyſtême, & le concilioient avec les opinions des temps héroïques, où on avoit repréſenté les grands

(1) Platon & Plut. *de Proc. An.* 1029. C.

Dieux avec des inſtrumens de muſique dans leurs mains, pour figurer les lois & l'accord des parties du Monde, qu'ils animoient, qu'ils avoient produit, qu'ils conſervoient par leur ſageſſe. « Quel eſt ce » concert mélodieux (1) qui frappe & rem» plit mes oreilles, s'écrie Scipion enlevé » dans les cieux? C'eſt, lui répond ſon gui» de céleſte, le concert des aſtres, qui, » emportés dans leurs ſpheres ſelon les in» tervalles & les proportions marquées, » produiſent la variété des ſons graves & » aigus qui font l'harmonie de l'Univers ».

Il eſt dit, dans une hymne d'Orphée à Apollon, que quand ce Dieu touchoit la chanterelle de ſa lyre, c'étoit l'été qui regnoit, & que quand il touchoit le bourdon, c'étoit l'hyver. Les Chaldéens, ſelon Plutarque (2), diſoient que le rapport du printemps à l'automne étoit la quarte, à l'hiver la quinte, à l'été l'octave. Tant les idées d'harmonie, de rapports propor-

(1) Cic. *Song. de Scipion.*

(2) *De Proc. An.* 1028, E.

tionnels, ſe préſentoient naturellement aux eſprits attentifs à l'ordre de la Nature!

Ce ne fut pas tout : à la muſique ſe joignit la danſe, qui n'eſt qu'un mouvement meſuré & cadencé, d'accord avec le chant. Du haut du ciel, le coryphée de la Nature donna le ſignal ; & tous les Dieux inférieurs s'avançant en meſure, chacun dans leur orbite, acheverent leurs tours & retours périodiques, obſervant religieuſement les diſtances & les rencontres deſſinées dans la chorégraphie de l'Univers. Cette danſe étoit figurée dans les ſtrophes & les antiſtrophes des poëtes ſur le théâtre.

L'ordre des grandes parties étant ainſi expliqué, Timée deſcend dans la région ſublunaire, qu'il partage en quatre élémens, la terre, l'eau, l'air & le feu : nombre mathématiquement néceſſaire, parce-que dans les nombres ſolides, il y a deux moyens proportionnels. Leurs natures & leurs poſitions reſpectives, leurs tranſmutations réciproques furent auſſi déterminées par la forme géométrique de leurs

principes (1). Enfin après quelques détails ſur ces élémens, Timée vient à la compoſition des animaux mortels, ou éphémeres, c'eſt-à-dire, dont les jours ſont bornés par la conformation même de leurs individus, & par la nature des ſubſtances dont ils ſont compoſés. Ce fut une Nature que Timée appelle *altératrice*, qui, prenant la place de Dieu, organiſa ces eſpeces mortelles : car ſi celles-ci euſſent été l'ouvrage de Dieu même, elles euſſent été immortelles comme lui.

Quelle eſt cette Nature dans l'opinion de Timée ? Ce ne pouvoit être Dieu, puiſque ſelon Timée, l'opération de cette *Nature* commence où celle de Dieu finit. Ce ne pouvoit être la Matiere, qui eſt totalement brute & déſordonnée. Il ne reſte donc que l'Ame du Monde, ou quelqu'une de ſes parties. Ce ne pouvoit être celles de ſes parties qui correſpondoient au Monde ſupérieur à la lune, puiſque l'altération n'a pas lieu dans ces régions : il falloit donc

(1) *Voyez* le Texte.

que ce fût la partie qui eſt répandue dans le Monde ſublunaire depuis le centre de la terre juſqu'à la ſphere de la lune. Car cette Nature ne doit être que dans la ſphere où ſont les êtres qui s'alterent ; or ces êtres ne ſont que dans le Monde ſublunaire.

Ainſi, ſelon l'idée de Timée, la Subſtance divine, pure, inaltérable, intelligente, embraſſoit le corps du Monde ; & l'Ame, diſtribuée dans ce corps par une extenſion continue & proportionnelle de ſa ſubſtance, y exécutoit les ordres généraux de la ſuprême Intelligence, qui ſe varioient par-tout, ſelon les rapports de compoſition, de mouvement, de diſtance, qui caractériſent les parties à gouverner. C'eſt ainſi qu'on voit l'ame de l'homme exercer ſous les directions générales de la Providence, ſes différentes fonctions, ſelon les organes du corps qu'elle anime : elle voit où il y a des yeux, elle entend où il y a des oreilles, elle marche, elle porte, elle reçoit, elle meut ſelon les facultés qu'elle anime, ou

les

les objets qu'elle rencontre. Dans les ſpheres de Saturne, de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Mercure & de Vénus, l'Ame univerſelle n'a d'autre fonction que de rouler ces globes dans les temps, & avec la cadence marquée, pour entretenir l'harmonie du tout. Dans la ſphere ſublunaire, où le feu, l'air, l'eau & la terre ſe détruiſent & ſe rétabliſſent continuellement; où les individus de chaque eſpece ſe compoſent & ſe décompoſent ſans ceſſe, la fonction de l'Ame étoit de bâtir & de réparer, de réunir & d'ordonner les matériaux diſperſés; en un mot, d'entretenir & de reproduire.

Donc, ſelon Timée, dans la Nature, deux principes; l'un, ſe portant au bien avec connoiſſance & par choix, nommé à juſte titre *Intelligence* & *Amour*; l'autre ne s'y prêtant que par force, nommé *Haine*, ou *Néceſſité*: l'un, principe d'union & d'ordre, appelant les parties à la compoſition réguliere d'un tout; l'autre, principe de déſunion & de déſordre, minant ſans ceſſe

les individus pour les rompre & les diſſoudre ; formant tous deux enſemble cette loi ſuprême & inexplicable, appelée *Deſtin*, Douce violence mêlée *de contrainte & de perſuaſion*. Dieu ne peut pas tout, parceque la Matiere n'eſt pas ſuſceptible de tout ; la Matiere ne peut pas tout, parceque Dieu eſt plus fort qu'elle ; c'étoit *la dure contrainte*. Dieu ſouffre la réſiſtance de la Matiere, & veut bien, malgré l'aigreur qu'elle a, lui communiquer l'ordre & la régularité. La Matiere conſent de même à recevoir l'ordre & à ſe ſoumettre aux formes juſqu'à un certain point : *c'étoit la douce perſuaſion*.

Ces idées ainſi arrangées dans les têtes, expliquant, à ce qu'on croyoit, le moral auſſi-bien que le phyſique, éblouirent les yeux pendant quelque temps. Timée crut ſincerement avoir ſaiſi le vrai, & qu'après lui la plus longue poſtérité auroit tout au plus des développemens à faire. Mais bientôt ſes inventions furent miſes au rang des chimeres. Platon même, qui en fit le ſujet

du plus fameux de ſes Dialogues, y croyoit médiocrement, & ne les traita que comme des probabilités & des diſcuſſions académiques, propres à donner l'eſſor à l'éloquence & à l'eſprit. Nous allons l'entendre.

---

§. III.

Expreſſions de Platon, *ou le Même et l'Autre.*

COMME le Timée de Platon n'eſt que le développement des idées de Timée de Locres, & que, ſuivant pas à pas ſon auteur, il ne préſente par-tout que les mêmes objets, nous nous ſerions diſpenſés d'en parler, ſi ce n'eût été un crime de ne pas donner au divin Platon un article à part dans un ſujet tel que celui ci.

De même que Timée, il préſente d'abord deux cauſes. Timée avoit appelé l'une *Intelligence*, & l'autre *Contrainte* ou *Néceſſité*. Platon nomme la premiere l'*Être toujours le même*, & la ſeconde, l'*Être toujours au-*

tre (1). C'eſt le nom des ſubſtances. Il nomma la faculté active du Même, *Eſſence individue*, c'eſt-à-dire, qui ne diviſe point, qui ne décompoſe point, qui ramene tout à l'unité, à la compoſition, à la production (2). Celle de l'Autre fut nommée *Eſſence dividue*, par la raiſon contraire apparemment : ce qui fit quatre êtres métaphyſiques dans la penſée de Platon. Faut-il nous arrêter pour déterminer la notion préciſe de chacun de ces êtres ou principes ?

L'Être toujours le même eſt celui en qui réſide eſſentiellement & immuablement la ſageſſe, l'ordre, la puiſſance, la raiſon ſuprême ; c'eſt le principe de toute perfection & de toute beauté ; c'eſt Dieu.

L'Être toujours autre eſt la Matiere. On ſait la définition qu'en donnoient les An-

(1) Il l'appelle auſſi lui-même quelquefois *Néceſſité*, comme dans *ſes Loix*. Plut. *de Proc. an.* 1014.

(2) C'eſt cette eſſence individue que Platon appelle ailleurs *Idée*, & dont il faiſoit un troiſieme principe, rentrant toutefois dans le premier; l'*idée* n'étant que le modele ou la cauſe exemplaire renfermée dans la Cauſe efficiente qui produit.

ciens : Un être ſans qualité, ſans forme, indifférent à toutes les manieres d'être.

L'Eſſence individue eſt l'idée active & ſubſtantielle de Dieu-même, qui tend par ſon activité intelligente, à ſoumettre à l'ordre & à l'unité de deſſein, à réunir ſous une forme réguliere, les parties déſordonnées de l'autre principe (1). Cette idée, ſelon Alcinoüs, étoit par rapport à Dieu, ſa penſée éternelle & toujours ſubſiſtante; par rapport à l'homme, le plus haut intelligible, ou l'objet de la vraie ſcience; par rapport à la matiere, c'étoit le modele dont elle reçoit l'impreſſion; par rapport à elle-même, c'étoient les eſſences des êtres; peut-être l'idée univerſelle exiſtante *à parte rei* (2).

On peut juger d'avance par l'oppoſition, des qualités de l'*Eſſence dividue*. Étant faite poür contraſter ſymmétriquement avec l'eſſence *individue*, elle ne peut-être qu'un principe de trouble, de diſcorde &

(1) Plut. *de Proc. An.* 1022. E.

(2) *Voyez* Bruk. *tom.* 1. *pag.* 701.

de corruption, qui tende ſans ceſſe à la deſtruction & à la mort, comme l'eſſence *individue* tend à la génération & à la vie (1).

Voilà donc, comme nous l'avons dit, Dieu, la Matiere, l'activité intelligente de Dieu, & l'activité non intelligente de la Matiere. Ces principes, ſelon toute apparence, ſe réduiſoient à deux, conſidérés chacun ſous deux faces (2) : Dieu, immuable & intelligent ; la Matiere, mouvante ſans intelligence. Mais Platon ayant jugé à propos de mêler les idées abſtraites avec les idées réelles, & même de changer de langage ſelon les circonſtances, ſes lecteurs s'embrouillent dans ſes variations & dans ſes diviſions. Tantôt la Cauſe intelligente n'eſt qu'un ſeul principe, c'eſt l'*Être par lui-même ;* tantôt elle en renferme deux, l'*Être* & l'*Idée ;* tantôt trois,

(1) *Vid.* Plut. *de Proc. An.* 1015. E. F. & 1017. A. B. C'eſt à cette qualité de la Matiere que la plupart des Anciens rapportoient l'origine du mal : *A magno artifice formantur prava multa, non quia ceſſat ars, ſed quia id in quo exercetur, materia inobſequens arti eſt.* Sen. Præf. Quæſt. Nat.

(2) Plut. *de Proc. An.* 1013. A.

l'Être, l'Idée & l'Ame du Monde. Le principe matériel eſt quelquefois ſimple & unique ; c'eſt l'*Être changeant :* quelquefois il eſt double ; c'eſt l'*Eſpace,* ou l'étendue, ou la matiere, & l'*Activité brute* qui agite la matiere. Enfin l'Ame du Monde elle-même eſt tantôt une, tantôt double, quelquefois triple (1) : *une,* parcequ'elle eſt dans un ſeul corps, qui eſt le corps du Monde ; *double,* parcequ'elle eſt composée du bon & du mauvais principe ; *triple,* parcequ'elle eſt pure raiſon à la circonférence, pure déraiſon, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, au centre, & mixte dans l'eſpace intermédiaire.

Plutôt que de nous égarer dans ce labyrinthe, d'où perſonne ne peut ſortir quand une fois il y eſt entré, rapportons-nous-en à quelque Platonicien, qui rende intelligible la penſée de ſon maître. « Suivons » Platon, dit Plutarque, & diſons poéti» quement avec lui, *que le Monde eſt né de* » *Dieu ; car le Monde eſt le plus parfait de* » *tous les ouvrages, & Dieu le plus excellent*

(1) Plut. *de Iſ. & Oſ.* 370. E.

» *de tous les ouvriers* : (voilà LE MÊME.)
» L'eſſence & la matiere dont le Monde a
» été engendré, n'a pas été engendrée elle-
» même (voilà l'éternité de la Matiere;)
» mais elle a été ſoumiſe à l'artiſte, pour
» être diſpoſée & ordonnée par lui, &
» prendre ſa reſſemblance autant qu'il ſe-
» roit poſſible : (voilà les idées divines.)

» Ainſi le Monde n'a pas été fait de ce qui
» n'étoit pas ; mais de ce qui n'étoit pas
» bien, & auſſi-bien qu'il pouvoit être ; de
» même qu'on fait une maiſon, un habit,
» une ſtatue.

» Avant la naiſſance du Monde, c'étoit
» le cahos & la confuſion. Ce cahos n'é-
» toit pas ſans quelque eſpece de corps (1),
» ni ſans mouvement, ni ſans ame ; mais
» ce corps étoit ſans forme & ſans conſiſ-
» tance ; ce mouvement étoit ſans regle
» & ſans raiſon (2) ; c'étoit le déſordre d'u-
» ne ame emportée par une force aveugle :

(1) Les Anciens entendoient par le mot *corps*, non la matiere ; mais la matiere formée, terminée, & réduite à telle ou telle eſpece.

(2) Tim. 30. A.

» (voilà l'essence dividue de l'AUTRE.) » Dieu n'a pas fait corps ce qui n'étoit pas » corporel, ni ame ce qui n'étoit pas ani- » mé : comme le musicien qui compose les » mesures & le chant, ne fait ni les sons, » ni les mouvemens, & qu'il se contente » de mettre l'harmonie dans les sons, & » les intervalles symmétriques dans le mou- » vement. De même Dieu n'a pas donné » au corps la tangibilité, ni l'impénétra- » bilité, ni à l'ame l'imaginative & l'acti- » vité (voilà les deux qualités actives de la Matiere, le mouvement & les imaginations confuses.) » Mais ayant pris ces » deux principes, l'un opaque & non fi- » guré, l'autre aveugle & emporté, tous » deux imparfaits & interminés, il les a » soumis à l'ordre, à l'harmonie ; il les a » rendus beaux, réguliers, uniformes, » comme ses idées, & en a formé un ani- » mal parfait, qui est le Monde (1). »

Après avoir posé ainsi ces deux principes, Platon, pour les raisons qu'on verra

(1) Diog. Laër. donne le même exposé, 3. 5, 69.

à la fin de cet article, passe à la composition de l'Ame du Monde, que Dieu fait chez lui précisément, comme dans Timée, en mêlant une partie de lui-même, ou de sa raison éternelle, toujours pure, toujours sainte, *c'est-à-dire, de ses idées*, dans une portion de l'ame brute du second principe (1). « Les effets de ce mêlange, dit » Plutarque, sont sensibles dans toute la » Nature, & sur-tout dans l'homme. On » voit dans sa partie brute les mouvemens » désordonnés ; & dans sa partie raisonna- » ble, les mouvemens réguliers ; dans sa » partie sensitive, la nécessité ; dans sa par- » tie intelligente, la liberté... On y voit

(1) Voici les paroles de Platon : « De cette substance, qui est *individue*, toujours la même & semblable, & de celle qui est *dividue* (ou divisible) par les corps, *Dieu* fit un mêlange d'où il résulta une troisieme Nature, composée de la nature du *même* & de celle de l'*autre*, qui fut mitoyenne, entre la substance indivisible & la substance divisible par les corps : & de ces trois choses il n'en fit qu'une Essence, & força la nature de l'*autre*, ou du *divers*, qui repugnoit au mêlange, de rester mêlée avec ce qu'on appelle *le même*. 35. A. *Hoc est quod tristes docemus & pallidi.* Sen. Ep. 48. »

» les combats du vice contre l'honnêteté,
» du plaisir contre la douleur, les transports
» des amans, leurs frémissemens; enfin les
» contrariétés du penchant & de la raison:
» toutes preuves que notre ame est un mê-
» lange d'un principe divin, supérieur aux
» passions, & d'un principe mortel, qui en
» est l'esclave... La Nature, qui remplit
» le ciel, n'est pas même exempte de ces
» contrariétés. Elle est aujourd'hui empor-
» tée d'un seul côté, par la supériorité ac-
» tuelle du principe d'ordre qui gouverne
» les êtres célestes; mais il viendra un mo-
» ment (qui est déja arrivé plusieurs fois)
» où le principe intelligent, s'oubliant lui-
» même, par une sorte d'engourdissement
» & de léthargie, le principe lié d'origine
» & d'habitude avec le corps, reprendra
» l'empire & fera tourner le Monde d'une
» autre sorte, jusqu'à ce que le principe
» d'ordre, reprenant encore la supério-
» rité, & se ranimant par la vue du mo-
» dele divin, le rétablisse dans sa premiere
» régularité.»

Ainſi toutes les qualités qui font la beauté & la variété de l'Univers, au ciel, dans l'air, ſur la terre & dans les eaux, viennent des idées ſubſtantielles que la Divinité a verſées dans l'Ame du Monde, lorſqu'elle la compoſa. La collection de ces idées forma le tableau univerſel des formes de l'Univers, & par ce moyen l'Ame du Monde eut en ſoi l'expreſſion intelligible des idées qui furent le modele du Monde & des êtres qui le rempliſſent.

Ce fut d'après ce modele que l'Ame, lorſqu'elle fut chargée de former les eſpeces mortelles, travailla tous les individus primitifs qui devoient commencer la férie de chacune de ces eſpeces. Elle en imprima en eux les prototypes, comme un ſceau qui feroit appliqué à la cire. La Matiere, toujours déſunie, toujours fugitive & agitée, préſenta ſes portions au ſceau caractériſtique de l'eſpece. Ce ſceau les lia entr'elles, les fixa, les forma, comme un moule interieur & extérieur ; & par ce moyen l'ordre fut mis dans le dé-

ſordre, le même dans le divers, le un dans l'autre, en un mot l'idée de Dieu dans la Matiere brute. Tel eſt l'ouvrage de la Divinité dans l'Ame du Monde, & celui de l'Ame du Monde dans l'Univers; ou plutôt, l'ouvrage de la Divinité ſur la Matiere : car c'eſt à quoi tout ſe réduit ; le reſte n'eſt qu'un échafaudage d'appareil.

Mais Platon n'eſt pas content de ce langage abſtrait de Timée. L'enthouſiaſme poétique le ſaiſit : il entend la voix du pere des Dieux, donnant ſes ordres à ſes enfans, pour exécuter les détails de l'Univers : « Dieux des Dieux, dont je ſuis l'au» teur & le pere, écoutez-moi. Vous ſavez » que les ouvrages de mes mains ſont im» mortels & indeſtructibles, ſi ce n'eſt pas » ma volonté; c'eſt pour cela qu'aucun art, » aucune force ne pourra jamais vous dé» truire. Il nous reſte encore trois genres » à achever pour rendre l'Univers entier » & complet : (ces trois genres ſont les animaux aëriens, les animaux aquatiques & les animaux terreſtres ; les Dieux aux-

quels il parle, ſont les animaux céleſtes & immortels) » Si ma main ſeule les organiſe » & les produit, ils ſeront égaux aux Dieux: (voilà pourquoi il a fallu qu'il y eût une Ame univerſelle, pour former les êtres éphémeres, c'eſt-à-dire, mortels.) Je vous » en remets le ſoin. Allez, travaillez tous » ſelon la nature dont vous êtes doués, & » imitez le modele que vous préſente ce » que j'ai fait en vous. Comme il convient » qu'il y ait un animal, entre les autres, » qui ait quelque choſe de plus divin, & » qui ſoit le roi des autres animaux, qui » honore la juſtice & les Dieux de ſon pro» pre mouvement, je vous en donnerai les » premiers germes & les premiers linéa» mens: *divinæ particulam auræ.* Encore une » fois, allez, attachez le mortel avec l'im» mortel; que les animaux naiſſent, qu'ils » croiſſent, qu'ils ſe nourriſſent; quand ils » ſe décompoſeront, vous recueillerez » leurs élémens. Il dit: & auſſi-tôt il prit » la coupe dans laquelle il avoit fait le mê» lange de l'Ame du Monde; il y ajouta

» quelques parties du premier principe qui » reſtoient encore, & il fit une compoſition » particuliere pour en former les ames » *humaines*, qu'il diſtribua enſuite, par por- » tions égales, dans chacun des aſtres, » comme ſur autant de chars de feu, pour » les promener dans l'Univers, & leur » montrer les loix & les deſtins des êtres. » Telle eſt la doctrine de Platon, dans ſon Timée, ſur les premieres Cauſes.

S'il y avoit, ſous ces expreſſions figurées, un fonds de connoiſſances & de philoſophie, on auroit beaucoup de peine à la pardonner à un Philoſophe, qui doit, par état, ſacrifier l'éloquence à la clarté. Mais comme ce ſtyle oriental ne contient que ce qu'on a vu dans Timée de Locres, ce ſeroit perdre le temps & la peine que de creuſer des idées dont il eſt évident qu'on ne peut tirer aucun profit, par rapport à la connoiſſance des Cauſes. Il nous ſuffit, pour notre objet, de remarquer que Platon n'eſt point ſorti du cercle de ſes prédéceſſeurs, & qu'il s'eſt fixé comme eux à

deux principes; avec cette ſeule différence, qu'il a marqué aſſez diſtinctement la part que ces principes ont eu reſpectivement dans la production du Monde. Trois choſes, ordonner, mouvoir, créer. Selon Platon, Dieu n'a ni créé, ni mu, il n'a fait qu'ordonner.



ARTICLE III.

Héraclite & Zénon le Stoïcien:

OU L'AME UNIVERSELLE CONFONDUE AVEC LE DESTIN.

On se souvient d'avoir vu chez les Hébreux & les Chaldéens, la Lumiere créée; Mithras, Dieu du feu, chez les Perses; l'Amour, armé d'un flambeau, chez les Grecs des temps fabuleux. L'École de Pythagore recueillit ces idées; & tandis que Thalès, chef de l'École Ionienne, faisoit tout naître de l'eau, celui de l'École Italique vouloit que tout vînt du feu. Hippasus, Parménide, Philolaüs, Empédocle, croyoient que le feu étoit un premier principe; mais Héraclite d'Éphèse crut qu'il étoit le seul: *Ex igni summam consistere solo* (1). Nous prendrons pour texte, dans cet article, le précis de la doctrine d'Héraclite, qui sera renfermée en deux mots;

(1) Lucret. 1. 637. *Voyez* Stanlei, *pag.* 839.

celle de Zénon en sera le commentaire.

Héraclite partageoit la substance universelle en corpuscules de feu, auxquels il donnoit non-seulement le mouvement local, mais encore celui d'essence & d'altération de nature (1), par lesquels ils devenoient air, eau, terre, en se condensant; & de terre, eau, air, feu élémentaire, feu éthéré, en se raréfiant : allant & revenant d'un état à l'autre par ces deux routes, qu'il appeloit, l'une *la route d'en haut*, & l'autre *la route d'en bas.* Toute la Nature n'étoit qu'un grand fleuve qui couloit sans cesse dans l'espace (2).

Pour opérer ces transmutations, le Philosophe ne pouvoit se dispenser d'assigner une cause : « Il y a, disoit-il, dans l'Univers » un Être doué de connoissance, une Rai» son qui parcourt & pénetre l'essence » des êtres ». Or cette raison il l'appeloit *Destin.* Qu'entendoit Héraclite par ce mot? Les Savans n'ont point de texte ni d'auto-

(1) *Voyez* ci-dessus, pag. 194.

(2) *Res more fluminis continenter labi & fluere.*

rité décisive pour répondre nettement. Et plutôt que de nous perdre avec eux dans des conjectures incertaines sur les pensées d'un homme qui a voulu être obscur (1), rapportons-nous-en aux Stoïciens, qui semblent avoir suivi pas à pas le philosophe d'Êphese.

ZÉNON, né à Cittium, ville de Chypre, & surnommé, par cette raison, le Cittien, pour le distinguer de Zénon d'Élée & de plusieurs autres Zénons connus dans l'histoire, commença à paroître dans le Portique vers la CXX[e] Olymp. environ 300 ans avant Jesus-Christ.

Pendant les trente premieres années de sa vie, il ne se douta nullement qu'il fût destiné à fonder une secte de Philosophes. Phénicien d'origine, commerçant par éducation & par état, il ne songeoit qu'à faire valoir ses fonds & à les augmenter, lorsqu'un coup de vent engloutit ses vaisseaux,

(1) *Heraclitum quoniam quid diceret intelligi noluit, omittamus.* Cic. *de Nat. Deor.* 3. 14. Socrate disoit que par-tout, pour l'entendre, il faudroit avoir un plongeur de Délos.

& lui enleva jusqu'à son crédit. La Philosophie, qu'il connoissoit déja, lui offrit dans ce moment un port : il eut le bon esprit de l'accepter.

Il y avoit alors à Athènes de quoi choisir. Toutes les routes étoient non-seulement ouvertes, mais frayées. Aristote, mort depuis vingt ans, avoit laissé à Théophraste la gloire du Lycée; Polémon occupoit la chaire de Platon; Cratès avoit hérité de la diploïde ou double manteau de Diogène; Épicure, assis dans ses jardins, prêchoit l'inaction d'après Aristippe & Hiéronymus de Rhodes; enfin Arcésilas & Carnéade soutenant le pour & le contre, réduisoient tout à de simples probabilités.

Zénon entendit tous ces maîtres, & sut profiter de leurs leçons. Mais la fâcheuse expérience qu'il avoit faite des caprices de la fortune, & sur-tout une certaine tristesse de caractere le tournant vers l'austérité, il se livra entierement à Cratès, & il embrassa la secte cynique (1), dont pour-

(1) Antisthène, disciple de Socrate, en étoit le chef.

tant il ôta l'indécence & adoucit les prétentions. Il donna ses leçons dans le Pécile, ou le Portique peint par Polygnote, en Grec *Stoa*, d'où est venu à sa secte le nom de Stoïcien.

On ne dira point de Zénon, comme de certains Philosophes, que semblable aux instrumens de musique, il rendoit des sons harmonieux, & ne les entendoit point. La haute idée qu'il donna du sage ne fut pas tout à fait un paradoxe, tant qu'elle fut soutenue de son exemple. Il eut des disciples dignes de sa réputation, parmi lesquels on compte Cléante, qui n'eut pas le caractere moins élevé que son maître; Panétius, qui fut l'ami de Scipion; Possidonius, devant qui le grand Pompée abaissa les faisceaux de l'empire. On y ajoute Caton d'Utique, Seneque, Thraseas, Petus, l'empereur Marc-Antonin & quelques autres, dont les maximes austeres, jointes à la hauteur du cœur Romain, ont mis le comble à la gloire du Portique.

Le champ de la Philosophie étoit si

cultivé quand Zénon se présenta, que ce fut pour lui une nécessité de s'établir dans les pensées de ceux qui l'avoient précédé. Il trouva le moyen, en changeant les termes, en rafinant sur les définitions, de rajeunir des idées anciennes, & de présenter un édifice brillant capable d'attirer les yeux & de rendre l'auditoire nombreux (1).

Zénon se représentoit le Monde comme un grand animal sphérique, composé par

(1) *Plato*, dit Cicéron,, *reliquit perfectissimam disciplinam Peripateticos & Academicos nominibus differentes recongruentes, à quibus Stoïci verbis magis quam sententiis differunt*. Et dans un autre endroit, en parlant de Zénon, *Nihil novi reperiens, emendans superiora immutatione verborum*. Juste Lipse est bien éloigné d'adopter ce jugement du philosophe Romain, il en parle même avec assez peu de ménagement. Toutefois il devoit penser que Cicéron, faisant l'extrait des philosophes Grecs, travailloit pour sa gloire & pour celle du nom Romain. Il auroit dû se souvenir que lui-même accorde à Cicéron, dans cette matiere, la plus grande autorité, & que Cicéron n'est pas le seul qui ait fait ce reproche à Zénon. « Je le vois, disoit Polémon, qui, suivant la mode de son pays, se glisse dans les jardins pour en dérober les fruits ». Enfin il ne seroit pas difficile de justifier le jugement de Cicéron par les preuves de détail.

conféquent d'un corps & d'une ame qui agiffoient réciproquement l'un fur l'autre, felon certaines loix naturelles & immuables, en vertu defquelles toutes leurs parties alloient à leurs fins propres, pour la plus grande perfection du tout.

Dans ce fyftême l'ame du chef des Stoïciens étoit comme celle de tout autre homme, une parcelle de Dieu (1), attachée à une parcelle de matiere organifée, & foumife aux loix immuables de la Nature univerfelle, ne s'en croyoit pas moins obligé de faire des efforts de vertu pour tendre vers fa fource, & pour honorer le Dieu qui animoit fon corps mortel.

Il eût été plus conféquent & plus conforme à fon principe fondamental de l'immutabilité des caufes & des effets, qui fera développé dans un moment, d'y tendre par le feul penchant, en fe laiffant aller fans réfiftance aux impreffions toujours victorieufes du principe univerfel, qui, de

(1) Cette doctrine eft développée dans le Songe de Scipion.

gré ou de force, emportoit tout ſans exception, corps & ame, vers le but de la Nature. Réſiſter à la loi de force qui regle l'Univers, c'étoit imiter le chien traîné par l'eſſieu d'un chariot qu'il ne veut pas ſuivre : les Stoïciens uſoient de cette image (1): *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt* (2). Toute la vertu, toute la raiſon, toute la ſageſſe devoit donc conſiſter à ne point lutter en cette vie contre une néceſſité invincible, *Suis Dieu :* c'étoit la grande maxime, le mot de ralliement de l'École.

Mais il eſt néceſſaire d'entrer dans quelques détails des principes : on épargnera les citations qu'on trouve par-tout (3).

Les Stoïciens mettoient de la différence entre l'Univers & le Monde. L'Univers comprenoit tout l'eſpace, plein ou vuide. Le Monde étoit l'eſpace plein, autour duquel étoit l'eſpace vuide (4).

(1) Pſeudo-Orig. c. 21.

(2) Cléanthe, cité dans Epictete, *Enchir.* 52. traduit par Senecq. Ep. 107.

(3) *Voyez* le 2e liv. de Cic. *de Nat. Deor.* où Balbus expoſe en grand le ſyſtême des Stoïciens ; & le 3e, où Cotta le refute.

(4) Plut. de Plac. 2. 1. & Stob. Ecl. Phyſ. 25.

Ils admettoient plusieurs Mondes successifs, périssant l'un après l'autre par le feu, & renaissant de leurs cendres, comme le phénix, & comme lui, toujours unique dans son espece.

D'une substance primitive à peu près la même dans ses parties, n'ayant d'autres différences que le plus ou le moins de finesse ou de grossiereté, étoient nés tous les êtres, Dieux, esprits, animaux, matiere brute, sans distinction.

Par le premier débrouillement de cette substance, les parties grossieres destinées à composer le corps du Monde, s'étoient séparées des parties subtiles, qui devoient en composer l'ame; ce qui constituoit deux sortes de principes.

Ceux qui devoient composer le Corps, se formerent d'abord en élémens, au nombre de quatre, tous altérables & destructibles; & en cela différens des principes, qui, étant simples, étoient inaltérables & indestructibles. Les élémens, après s'être changés réciproquement les uns aux au-

tres une infinité de fois pendant tout le temps que ſubſiſtoit un Monde, & après avoir circulé dans une infinité d'individus de toutes eſpeces, rentroient à la fin dans leur état primitif de principes, ou de feu primordial, par la réduction univerſelle.

L'Ame étoit auſſi compoſée de principes, mais de ceux qui ne prenoient point l'organiſation des élémens : c'étoit, comme nous venons de le dire, la partie la plus fine & la plus déliée de la Matiere univerſelle, qui avoit été ſéparée de la partie groſſiere. Quelle étoit l'organiſation propre de cette ame? Les Stoïciens n'en ſavoient rien ſans doute; mais ils lui donnoient en vertu, ſoit de cette organiſation, ſoit de ſa pureté, la puiſſance de mouvoir, le ſentiment, l'intelligence, la raiſon, qu'elle diſtribuoit en ſe diſtribuant elle-même dans les différentes parties du Monde, ſelon leurs fonds de compoſition & leurs formes ſpécifiques, y prenant auſſi elle-même, par ſon union & ſon action, un caractère, des formes, des modifications

nouvelles : à peu près comme l'air qui, chaſſé dans un inſtrument de muſique, fait connoître, par les différens ſons qu'il produit, les différences de ſes maſſes & des modifications qu'il y reçoit; ou comme la ſeve qui, étant toute de la même nature dans la tige d'une plante par où elle s'éleve, ſe diſtribue méthodiquement dans les différentes parties, & devient bois, écorce, feuille, fleur, fruit, n'ayant auparavant aucune de ces formes par elle-même. Il doit être permis d'uſer quelquefois d'images en traitant cette matiere, parceque la plupart des raiſonnemens de nos philoſophes ſe réduiſent en dernier terme à des comparaiſons.

L'Ame du Monde, répandue par-tout ſous différentes formes, & enviſagée dans ſes différentes fonctions, avoit auſſi différens noms. C'étoit Dieu, le grand Jupiter, la Nature univerſelle, le Deſtin, Junon, Vénus, Minerve, la Providence. « On » peut lui donner, dit Séneque, tels noms » qu'on veut, pourvu qu'ils ſignifient quel-

» que influence des choses céleſtes ſur » nous : il peut en avoir autant qu'il a de » fonctions (1). Voulez-vous l'appeler *Deſ-* » *tin ?* Vous ne vous tromperez pas : c'eſt » le point à quoi tout eſt ſuſpendu, la Cau- » ſe des cauſes. Voulez-vous l'appeler *Pro-* » *vidence ?* Vous direz bien ; parce que c'eſt » ſon conſeil qui pourvoit à tout dans le » Monde, qui regle la marche irrévocable » des êtres & les développemens de toutes » choſes. L'appelez-vous *Nature ?* Il n'y a » point de crime : c'eſt de lui que naiſſent » tous les êtres ; c'eſt par ſon ſouffle que » nous avons la vie. L'appelez-vous *Monde ?* » Il l'eſt : il eſt tout ce que vous voyez ; tout » dans toutes ſes parties, ſe ſoutenant par » ſa propre force ». On ſait juſqu'aux An-

(1) *Quæcumque voles nomina propria Deo aptabis, vim aliquam affectumque cœleſtium continentia, tot appellationes ejus eſſe poſſunt quot munera.* De Ben. 4. cap. 7. *Vis illum fatum vocare ? Non errabis : hic eſt ex quo ſuſpenſa ſunt omnia, Cauſa cauſarum. Vis illum Providentiam ? Rectè dices,* &c. Quæſt. Met. lib. 2. c. 45. *Voyez* auſſi Laër. Zen. ſeg. 135. & Poſſid. cité par Stobée, *Eclog. Phyſ.*

tipodes, dit Plutarque (1), que cette Nature universelle, *Natura communis*, eſt, ſelon les Stoïciens, la même choſe que ce qu'ils appellent Providence, Deſtin, Raiſon univerſelle.

La définition qu'ils donnoient de Dieu répandra ſur ces différentes dénominations le jour dont elles ont beſoin, & fixera le ſens qu'elles avoient dans le Portique. Voici celle qui a été recueillie par Plutarque & par Stobée : « Dieu eſt un feu artiſte, procédant avec méthode à la formation du Monde, lequel contient en lui toutes les raiſons séminales ſelon leſquelles naiſſent les êtres, conformément à la loi du Deſtin (2) ». On ſent qu'on a

(1) Chryſip. dans Plut. *de Plac.*

(2) *Stoici Deum pronunciant eſſe Ignem artificem via procedentem ad Mundi generationem, qui* Mundus, *ſeminales rationes omnes complectitur juxta quas ſingula ſecundum fatum fiunt.* De Plac. 1. 7. Dans la définition rapportée par Stobée, *les raiſons ſéminales* ſemblent appartenir au Feu artiſte, plutôt qu'à la Matiere ; ce qui ſera diſcuté dans un moment. Cicéron donne la même définition en moins de mots : *Ignem artificioſum ad gignendum progredientem via.* De Nat. Deor. 2. 22.

dû préférer, dans cette traduction, l'exactitude à l'élégance. A cette définition, Plutarque en ajoute une seconde par forme d'explication. « Dieu, dit-il encore, eſt un » ſouffle, un eſprit qui, pénétrant de ſon » action le Monde entier, prend différens » noms, ſelon les formes dont il eſt revêtu » dans les différentes parties ». *Ibid.*

Pour bien développer cette définition, il faudroit expliquer 1.° ce que les Stoïciens entendoient par ce Feu, qui conſtitue la nature de Dieu. 2°. Comment ils concevoient ces Raiſons ſéminales qui dirigeoient l'action de Dieu. 3.° Quelle idée ils avoient du Deſtin & de ſon influence ſur la production des êtres. On va l'eſſayer, ſans toutefois ſe flatter d'y réuſſir pleinement.

Les Stoïciens concevoient Dieu ſous l'idée de feu. Le feu, comme perſonne ne l'ignore, étoit le ſymbole de la Divinité le plus généralement adopté par les nations polies; j'ajouterai, & par les Philoſophes du premier rang. Mais les Stoïciens

ne s'en tinrent pas-là : ils attribuerent à Dieu l'eſſence même du feu. Ce n'étoit point, il eſt vrai, ce feu qui ſert à nos uſages dans ce monde terreſtre, & qui toutefois y étoit regardé par les Anciens comme le premier des quatre élémens. C'étoit, comme on l'a déja fait entendre, une ſubſtance infiniment ſubtile & active, que d'autres nommoient Éther, Quinteſſence, par oppoſition aux quatre élémens ſublunaires.

Si ce mot eût été métaphorique chez Zénon, comme le ſont chez nous ceux d'*ame*, d'*eſprit*, de *ſouffle*, il auroit peut-être été auſſi juſte qu'aucun autre ; mais il ſignifioit un corps, & un corps proprement dit, qui ſe définiſſoit par les trois dimenſions, & qui donnoit à Dieu même une étendue corporelle, & une ſurface ſphérique : *Rotundam Deo formam* (1).

Tout étoit corps, ſelon les Stoïciens. Les affections de l'ame, les vices, les vertus, étoient corps, parcequ'elles n'étoient

(1) Dans Sen. 94.

qu'un corps modifié : *Corporis bona corpora sunt : corpora ergo sunt & quæ animi*; *nam hic quoque corpus est* (1). Zénon ne connoissoit d'incorporel que le vuide, l'espace, le temps, & quelques autres êtres aussi métaphysiques.

Cela n'empêchoit pas que Dieu, selon les Stoïciens, ne fût une substance intelligente, douée de tous les attributs que nous donnons à la substance spirituelle.

Ce feu, qui étoit Dieu, étoit un feu artiste, travaillant avec méthode, *progrediens viâ*, mot à mot, *marchant selon la voie tracée* (2) dans les matériaux mêmes, par des caracteres à peu près semblables à ce qu'on voit dans les semences des plantes. Art, voie, méthode, raison séminale, ces quatre mots étant à peu près synonymes dans le style des Stoïciens, il suffira d'en

(1) Sen. Ep. 106. Ils définissoient le corps, *ce qui agit ou reçoit l'action*. Or rien ne pouvoit agir sans toucher, & rien ne pouvoit toucher sans être corps, *selon l'axiome* même d'Epicure, cité par Seneque : *Tangere nec tangi sine corpore nulla potest res*. Ibid.

(2) Cic. *de Nat. Deor.* 3.

définir

définir un pour entendre les autres.

Un art en général, eſt une collection de regles propres à diriger l'artiſte dans les opérations de ſon art. Ces regles peuvent être de deux ſortes ; les unes placées ſeulement dans l'eſprit, comme modele idéal de la choſe qui s'exécute au-dehors ; c'eſt ainſi que l'écrivain, la main levée, n'ayant d'autre regle que ſon idée, trace avec la plume une ligne circulaire ſur le papier. Les autres ſont placées hors de l'eſprit, dans les inſtrumens méchaniques que l'artiſte emploie, & qui donnent à ſon opération une direction certaine, qu'elle n'auroit pas ſans cela ; comme quand le compas dirige la ligne tracée, & la rend exactement circulaire.

Pour ſavoir de quelle nature étoient les regles ou raiſons ſéminales que les Stoïciens mettoient dans l'action du Dieu formateur du Monde, il ne faut qu'examiner ſi elles étoient dans l'intelligence de Dieu, comme des idées, ou dans la Matiere même, comme des qualités ; c'eſt-à-dire, ſi

elles ſe rapportoient au ſyſtême de Platon, ou à celui d'Épicure. Selon les Stoïciens, tout étoit feu dans la maſſe primitive, avant qu'elle eût pris la forme du Monde; par conſéquent tout y étoit matiere. Le Monde, qui eſt compoſé de corps & d'ame, n'étoit point; par conſéquent l'Ame du Monde, qui n'étoit pas encore formée, ne pouvoit contenir en elle les raiſons ſéminales de la naiſſance du Monde. Elles n'étoient pas non plus, me dira-t-on, comme qualités méchaniques, dans le corps, puiſque le corps n'étoit pas plus que l'ame. Elles n'y étoient point ſans doute. Où étoient-elles donc? Dans chacune des parcelles de la maſſe univerſelle, comme des diſpoſitions préparatoires plus ou moins prochaines, pour entrer dans la compoſition, ſoit de l'ame, ſoit du corps, ſelon leurs dégrés de ſubtilité ou de groſſiereté. Or ces diſpoſitions préparatoires ne reſſemblent à rien mieux qu'aux qualités méchaniques des atômes. Les raiſons ſéminales des êtres, l'art, la méthode, les

voies destinées de la Nature n'étoient donc que des dispositions attachées à la Matiere, & non des modeles intelligibles tracés dans l'esprit de Dieu.

Il y a plus; *les raisons séminales* n'ont jamais produit leur effet que par une force méchanique, & en suivant les loix du mouvement des corps. Dans la formation du Monde, selon les Stoïciens, la terre ne s'est placée au centre que par *la raison séminale* de sa gravité relative; l'eau s'est placée de même; l'air ensuite; ensuite le feu élémentaire; enfin cet éther, qui est la substance de Dieu, ne s'est répandu autour du globe des élémens qu'en vertu de sa subtilité & de sa finesse relative. Toute cette ordonnance, tant sublunaire que céleste, s'est donc faite par les qualités purement matérielles qui résidoient dans les principes de la masse informe. *Les raisons séminales* de la composition du Monde n'étoient donc point dans les idées de Dieu. Or il est évident que le Monde se conserve & se gouverne par les mêmes causes par

lesquelles il a été formé : donc les raisons séminales qui gouvernent aujourd'hui le Monde, ne peuvent être des idées.

Et pourquoi les appeloient-ils *raisons séminales*, & non pas *idées*, si ce n'étoit à cause de quelque analogie avec les semences, c'est-à-dire, à cause de certaines formes ou qualités en vertu desquelles les principes originaux occupoient tel ou tel lieu, produisoient telle ou telle essence dans la Nature ? Dieu formant le Monde, dit un Ancien (1), en suivant cette idée, a imité le laboureur qui seme dans son champ les especes que la Nature lui a données, froment, orge & autres graines. Il a semé l'immortalité dans les cieux, parceque la matiere des cieux étoit en soi incorruptible. Il a semé les vicissitudes & les alternatives des formes sur la terre ; parceque la matiere plus grossiere dont elle est composée renfermoit les germes de la mort avec ceux de la vie. Cette explication prendra de nouvelles forces dans le

(1) Merc. Trismegiste *Pœm.* 14.

troiſieme point de la définition ſur la nature & l'influence du Deſtin.

Il y a deux mille ans qu'on demande ce que c'eſt que le Deſtin. Si on perſiſte à faire toujours la même queſtion, c'eſt une preuve qu'on n'y a jamais bien répondu. Et comment l'auroit-on fait dans une matiere auſſi obſcure & auſſi profonde que celle-ci, où il ne s'agit de rien moins que de comprendre l'eſſence de Dieu & la raiſon de ſes décrets éternels; de remonter aux ſources premieres des loix phyſiques & morales; enfin d'attacher ſolidement le premier anneau de la chaîne qui embraſſe tous les êtres actuels & poſſibles?

Quelquefois il ſemble que le Deſtin eſt une ſorte de Néceſſité qui ſe tient du côté de la Matiere, laquelle, plus ou moins docile ſous la main de Dieu, s'eſt oppoſée plus ou moins à la perfection de ſon ouvrage. C'eſt l'opinion la plus généralement répandue chez ceux des Anciens qui ont eu des idées à peu près juſtes de la Divinité.

Quelquefois cette Néceſſité paroît ſe tenir du côté de Dieu même, à qui ſa propre nature ſemble impoſer telles ou telles lois de cauſalité & d'opérations, dans leſquelles l'intelligence même & la volonté n'ont point d'influence eſſentielle. C'eſt la doctrine commune des Fataliſtes proprement dits.

D'autres fois c'eſt la perfection même des idées de Dieu, qui ne lui permet d'adopter que le plus parfait poſſible, ou qui lui défend, après avoir choiſi dans le commencement, de faire dans la ſuite des temps un autre choix ; parceque les temps ne peuvent lui découvrir aucune vue nouvelle. Séneque voudroit faire croire que dans ſa ſecte il ne s'agiſſoit que de cette derniere néceſſité : *Neceſſe eſt ei eadem placere cui niſi optima placere non poſſunt : nec ob hoc minùs liber & potens eſt, ipſe enim eſt neceſſitas ſua* (1). Mais quand on y regarde de près, on voit que ce bel extérieur n'eſt pas d'accord avec le fond du ſyſtême.

(1) Sen. *Quæſt. nat. Præf.*

Chryſippe, un des principaux chefs de l'École Stoïcienne, nous dépeint l'action du Deſtin comme une chaîne immenſe & infinie, dont tous les anneaux s'entraînent & ſe ſuivent néceſſairement, & qui, embraſſant dans ſon circuit les temps & l'éternité, comprend tous les renouvellemens conſécutifs des mondes, dont elle eſt elle-même tiſſue & compoſée : *Sempiterna & indeclinabilis ſeries rerum, & catena volvens ſemet & implicans per æternos conſequentiæ ordines ex quibus apta & connexa eſt.* Cette brillante définition, qu'Aulu-Gelle nous a conſervée & traduite (1), préſente le Deſtin en grand, non-ſeulement dans les événemens ſucceſſifs ou ſimultanées de chaque monde en particulier, mais encore dans la ſucceſſion des mondes à l'infini.

Or cette *chaîne ſacrée*, comme l'appelle Marc-Antonin (2), lie les Dieux auſſi-bien que les hommes, & les lie invinciblement.

(1) Lib. 6. & 2. & Séneque : *Fata nos ducunt, cauſa pendet ex cauſa : privata ac publica longus ordo rerum trahit : non incidunt cuncta, ſed veniunt.* De Prov. c. 5.

(2) Liv. 4. S. 9.

Eadem neceſſitas, dit Séneque, *& Deos alligat, ac irrevocabilis divina atque humana curſus vehit.* C'eſt un torrent qui ſe précipite, & qui dans ſon cours rapide emporte irrévocablement tout ce qui exiſte, ſans exception.

Et afin qu'on ne penſe pas qu'il s'agit ſeulement du ſoleil, de la lune & de quelques autres parties du Monde, regardées par les Stoïciens comme des divinités qui devoient ſe fondre dans l'embraſement de l'Univers, & nullement de Jupiter, auteur & ſouverain de la Nature. Voici ce que dit Seneque : « Que deviendra le Sage, » s'il arrive qu'il ſoit abandonné de ſes » amis, retenu dans les priſons, ou relegué chez des peuples barbares, ou arrêté au-delà des mers, ou enfin jetté ſur » quelque rivage déſert ? Il deviendra ce » que devient Jupiter, quand le Monde » étant décompoſé, tous les Dieux étant » confondus dans la maſſe, la Nature reſte » quelque temps immobile & ſans action : » Jupiter alors ſe repoſe en lui-même, &

» se livre à ses pensées ». *Qualis est Jovis cum, resoluto Mundo & Diis in unum confusis, paulisper cessante Naturâ, acquiescit sibi, cogitationibus suis traditus* (1). C'est, comme on le voit, l'apathie de Jupiter proposée pour modele de l'apathie du Sage : mais qu'est-ce que cette apathie du plus grand des Dieux?

Il est essentiel de faire attention à ces trois mots : *paulisper cessante Naturâ*. On a dit ailleurs que dans la Philosophie ancienne, le mot *Nature*, pris activement comme il l'est ici, désignoit le principe qui forme les êtres, qui les conduit à leur perfection & à leurs fins. On a dit aussi, il y a un moment, que les mots *Nature*, *Dieu*, *Jupiter*, étoient synonymes chez les Stoïciens.

Or, dans l'état dont parle Séneque, la Nature reste sans action ; Jupiter y reste donc lui-même. C'est le sens d'*acquiescit sibi*. Ce repos est-il le repos d'un être qui veille & qui pense sans agir, ou la léthar-

(1) Ep. 9.

gie d'un malade, dont toutes les facultés ſont arrêtées & ſuſpendues; ou enfin une mort réelle, conſiſtant dans la décompoſition même de Jupiter regnant; de maniere que ce Jupiter lui-même ne ſoit plus qu'un état chaotique de la ſubſtance univerſelle réduite dans ſes principes (1)?

Pour en juger, il faut conſidérer l'état des choſes dans ce moment. Tous les Dieux ſont rentrés dans l'océan de ſubſtance d'où ils avoient été tirés; *confuſis Diis in unum*: le Monde entier eſt détruit; *reſoluto Mundo*. Il n'a plus ni ſon corps, ni ſon ame; tout eſt mêlé, brouillé, confondu. Jupiter, qui étoit ame du Monde, parcequ'il en animoit le corps, a donc ceſſé d'être ce qu'il étoit: il a donc été ſoumis lui-même à la loi du Deſtin univerſel, & enſeveli, comme les autres Dieux, dans les ruines du Monde: *Irrevocabilis divina pariter & humana curſus vehit: ille ipſe omnium condi-*

(1) *Uno igne ardebit?* Senec. *ad Marciam*. c. ult. *In quem reliquos omnes conſumi putent*. Plut. adv. Stoic. 459.

tor & rector, scripsit quidem fata, sed sequitur. Oui, pour avoir écrit les destinées, le grand Jupiter n'en est pas moins obligé de les suivre; parcequ'il ne les a écrites que sous la dictée du Destin, c'est-à-dire, d'une cause dont il n'est pas le maître, & qui l'entraîne lui-même dans ses révolutions périodiques. Son repos, dans la confusion des élémens, seroit éternel, son sommeil seroit la mort, si la chaîne fatale ne le retiroit pas du fond de l'abîme où il est plongé avec tous les autres êtres.

Ce moment de délivrance arrive : apparemment en vertu de quelque raison séminale déterminant le Destin, ou déterminée par lui. Il se fait un trémoussement universel dans la masse informe; c'est la Nature qui fait ses apprêts pour commencer un Monde nouveau : *ex integro generabitur.* C'est le reveil de Jupiter. Le mouvement continue : les principes les plus déliés s'élevent d'un côté, les parties grossieres se précipitent de l'autre; toutes par la même action, qui a des effets différens, selon les

raiſons ſéminales qui ſe trouvent dans les ſujets où elle eſt reçue. Les parties ſubtiles acquierent par leur réunion & leur diſpoſition reſpective, la raiſon & l'intelligence, & avec elles le ſceptre & l'empire de ce Monde nouveau : c'eſt Jupiter formé & revêtu de ſa gloire, Dieu ſuprême, Dieu unique, qui s'étend par-tout, qui pénetre le corps du Monde, comme l'ame pénetre celui des animaux terreſtres, ſe formant lui-même en formant le Monde, agiſſant ſur le vaſe qui le contient, comme le vaſe agit ſur lui : *Mundum habere mentem quæ & ſe, & ipſum fabricata ſit* (1).

Pour mettre une certaine liaiſon dans cette partie du ſyſtême Stoïcien, il faudroit regarder le Deſtin ſous deux faces, & dans deux temps : d'abord comme une force aveugle, lorſque la maſſe univerſelle s'agite, & ſemble chercher un commencement d'organiſation ; enſuite comme une force intelligente, lorſque cette maſſe eſt en partie ou tout à fait organiſée, & qu'elle

(1) Cic. *Luc.* 37.

ſe maintient dans toute ſa perfection & toute ſa force. Par-là Jupiter eſt tour à tour Deſtin aveugle & Deſtin intelligent ; mais toujours automate, dans un état comme dans l'autre, n'ayant d'idées, de volonté, même d'action, que par un reſſort de ſpontanéité.

Si cela eſt ainſi, me dira-t-on, à quoi pouvoit ſervir l'intelligence que les Stoïciens donnoient à Dieu ? à quoi ſervoit la volonté, qui ſuit l'intelligence, & ſa liberté, qui eſt le réſultat des deux ?

Il eût été plus ſimple ſans doute, & plus conſéquent pour eux, comme pour tous les Fataliſtes en général, de dire que la Cauſe univerſelle étoit deſtituée d'une intelligence & d'une volonté qui n'ont point d'effet réel, ou même de dire qu'il n'y avoit point de Cauſe univerſelle, comme l'ont dit Straton & Épicure. Mais il eût paru dur à tous ceux qui n'étoient pas auſſi hardis que les deux Philoſophes qu'on vient de nommer, de dire au genre humain, qui voit dans le Monde tant de choſes ordon-

nées, qu'il n'y a nulle Caufe qui les ordonne; ou que cette Caufe eſt privée d'intelligence, tandis qu'on ne peut nier que l'homme, qui n'eſt rien en comparaiſon, connoît des fins & emploie des moyens. Par la même raiſon, il a fallu accorder à cette même Cauſe univerſelle une volonté, parceque la premiere choſe qui fait bégayer un enfant, c'eſt *je veux*, par la conſcience vive qu'il a de ſa propre activité. En ſuivant la même analogie, il falloit admettre une troiſieme faculté, je veux dire, la liberté du choix: car à quoi ſert de connoître & de vouloir pour agir, ſi on eſt déterminé néceſſairement à agir comme ſi on n'avoit ni connu, ni voulu? Il falloit opter; laiſſer la liberté à Dieu, ou l'ôter à l'homme.

Dans cet embarras, les Stoïciens voulurent prendre un milieu, qui étoit de laiſſer l'homme libre, & de ſoumettre Dieu à la néceſſité. Ils ſe donnerent la torture pour conſerver cette faculté dans l'ame humaine, & la concilier avec cette loi de fer, qui conduiſoit les plus petites choſes avec

une roideur inflexible. Ils eurent recours à cette fineſſe de quelques Théologiens modernes, qui confondent le volontaire avec la liberté du choix (1). Mais c'étoit un de ces endroits foibles par où Carnéade (2), purgé d'ellebore, attaquoit avec le plus de ſuccès les Stoïciens : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.* Ce ſeul aveu lui donnoit la victoire.

Pour récapituler en peu de mots toute la doctrine des Stoïciens, le Monde, ſous la direction de la Divinité, ou plutôt Dieu lui-même, animant le Monde, n'étoit dans le fait, & à proprement parler, qu'une horloge animée, qui ſe plaiſoit à compter elle-même les heures qu'elle marquoit néceſſairement. Il pouvoit ſe rappeler le paſſé, prévoir l'avenir, ſe faire des idées ; mais ces idées n'influoient en rien ſur l'état des êtres ; cette Providence, dont on faiſoit tant de bruit dans le Portique, étoit tout au plus un reſſort machinal, c'eſt-à-

(1) *Non externa Deos cogere, ſed ſuam illis in legem, voluntatem eſſe.*

(2) Aulu-Gelle.

dire, gouverné plutôt que gouvernant. Ce n'étoit, comme Varron le reproche aux Stoïciens, qu'une vieille Fée, qui n'avoit d'idées que ce qu'elle en recevoit du Destin, & qui ne répétoit que ce qu'elle avoit appris de lui : *Anus fatidica* (1). Ce qui n'empêchoit pas que Dieu, selon les Stoïciens, ne fût très bon, très-sage, très-juste, très-puissant, même très-libre. Le peuple, qui ne savoit pas le fond des pensées, croyoit qu'on louoit ses Dieux, tandis qu'il s'en falloit peu qu'on ne se moquât d'eux, comme on se moquoit réellement de lui (2).

Cependant on doit dire, pour leur justification, que les Stoïciens n'ont guères dit, dans leur systême de physiologie, que ce qui avoit été dit dès les temps fabuleux, & ensuite répété dans toutes les Écoles Grecques, où on a admis la Divinité. Mais au lieu de laisser, sur une matiere si pro-

(1) Cic. *de Nat. Deor.* 1. 8.

(2) Voyez l'article 7 de la *Morale d'Épicure*, où on fait voir qu'en derniere analyse, les principes des Stoïciens rentroient dans ceux d'Epicure.

fonde,

fonde, un certain voile refpectueux, qui auroit couvert auffi la foibleffe des penfées humaines, ils voulurent analyfer jufqu'au bout un fyftême qui n'étoit appuyé que fur des notions imparfaites : ce fut la fource de leurs erreurs. Quand les Géometres s'élevent dans leurs fpéculations, ils ont pour bafe des quantités données, dont ils ont des idées précifes : c'eft pour cela que leurs réfultats font juftes. Mais quand, fans connoître ce que c'eft que fubftance, mouvement, caufalité proprement dite, fans avoir d'autres idées des chofes divines & éternelles, que celles que nous avons des chofes terreftres & paffageres, nous voulons rendre compte de la Divinité ; plus nous allons loin, plus nos erreurs deviennent abfurdes.

Les Stoïciens, accoutumés à définir, à divifer, & fur-tout à ne jamais douter, furent pouffés par leurs adverfaires dans des conféquences qu'ils n'avoient pas prévues, & qu'il leur fallut admettre, pour ne point abandonner l'honneur de

l'École, qui auroit été compromis.

Pour couvrir en partie ces défauts, ils employerent les ſubterfuges. Ils ſe firent un rempart épineux de dialectique : *ſpinoſum diſſerendi genus* (1). Ils y joignirent l'appareil éclatant d'une Morale toute en paradoxe, qui impoſa au peuple, à ce peuple auquel les Philoſophes ne manquent guères d'en appeler, quand ils ſe ſentent trop preſſés : & malgré l'abſurdité des principes & l'énormité des conſéquences, l'École ſe ſoutint par l'éclat éblouiſſant des paradoxes & par la gravité des mœurs. Nous n'oſons encore aujourd'hui la juger en rigueur, à cauſe de ſon enthouſiaſme & de ſes grands exemples de vertu.

(1) Cic. *de Finib.* 3. 4.



SECTION III.

LES PHYSICIENS.

LE Destin, cause aveugle du Monde, pere & maître des Dieux, des hommes, de tous les êtres, sans être Dieu lui-même, ni avoir aucune essence déterminée, étoit une énigme absurde, bonne tout au plus pour le peuple, qui, n'osant s'en prendre aux Dieux dans ses malheurs, aime mieux, comme les enfans, frapper sur une cause vague & imaginaire, que de rester sans vengeance (1).

D'un autre côté, cette distribution musicale d'une Ame universelle depuis le centre du Monde jusqu'à sa circonférence & au-delà, n'étoit qu'un vain assortiment d'idées agréables, un jeu d'esprit, bon pour amuser des lecteurs frivoles (2). Les subti-

(1) *Quanti hæc Philosophia æstimanda est, cui tanquam aniculis, & iis quidem indoctis, fato fieri videntur omnia?* Cic. *de Nat. Deor.* 1.

(2) Arist. *de Cœlo*, 2. 9. B.

lités des Sophiſtes étoient tombées, depuis Socrate, dans le mépris qui leur étoit dû; & le langage myſtique de Platon & de Pythagore ayant perdu tout ſon mérite, qui n'avoit guères été que celui de la nouveauté, il ne reſtoit d'autre parti que de revenir aux explications phyſiques, déja tentées dans les ſiecles précédens, & dont on croyoit pouvoir mieux eſpérer, à cauſe de quelques lumieres acquiſes depuis, & de quelques erreurs reconnues.

Le nom de Phyſicien, pris dans ſa plus grande étendue, peut ſe donner à tous ceux qui étudient la Nature, ſoit en général, ſoit dans quelqu'une de ſes parties. On lui donne un ſens plus reſtraint, quand on l'applique à ceux qui font des recherches ſur les cauſes phyſiques & leurs effets, quelque opinion qu'ils aient d'ailleurs ſur l'influence de la Divinité. Ici on le prend dans un ſens encore plus étroit, pour déſigner les Philoſophes qui ont prétendu rendre raiſon de toutes les opérations de la Nature par les ſeules qualités

de la Matiere, en faiſant abſtraction de toute Cauſe premiere, quelquefois même lui donnant l'excluſion.

Les Théologiens s'étoient contentés d'enſeigner aux nations l'influence de la Divinité ſur tout ce qui ſe fait dans l'Univers, ſans ſonger à aucune ſorte d'explication. Les Poëtes, perſonifiant tout juſqu'aux élémens, en avoient décrit les actions & les facultés à leur maniere, raiſonnant moins encore que les Théologiens. Les Métaphyſiciens avoient raiſonné, mais ſans fin & ſans fruit, comme ſans principe ſolide. Les Phyſiciens donc, laiſſant également & les traditions, & les fictions, & les ſpéculations, tant des uns que des autres, s'attacherent à donner la raiſon naturelle des effets de la Nature, c'eſt-à-dire, la raiſon de l'effet, tirée de la nature même de la cauſe, de ſes principes compoſans, & de la maniere dont ils ſont employés en elle pour la rendre capable de produire ſes effets.

Les Phyſiciens prirent pour guide les ſens

& l'expérience, quand les objets le permettoient, & l'analogie & le raisonnement quand l'observation n'avoit point de prise sur les ressorts intérieurs.

Par les sens, ils connurent la Matiere & ses qualités premieres, qui sont l'étendue, la figure, l'impénétrabilité, la pesanteur, la mobilité; ensuite ses qualités secondes, le froid, le chaud, le sec, l'humide, & les autres, tant simples que composées.

Par l'analogie, ils imaginèrent, les uns une matiere mere, indifférente à toute espece de formes, variable & variant sans cesse, selon certaines lois physiques; d'autres, des particules élémentaires de différentes especes, de différentes figures, en mouvement, ou en repos, douées de qualités apparentes ou occultes, plus ou moins, selon le besoin ou le progrès des hypothèses. On verra ci-après, par les détails, que ces prétendus Physiciens n'étoient que des Métaphysiciens sous un autre nom, & qu'ils n'expliquoient rien ni comme Physiciens, ni comme Métaphysiciens.

Les principaux chefs de cette claſſe de Philoſophes, ſont Ariſtote & Straton de Lampſaque, qui tous deux ont tiré tous les êtres des qualités eſſentielles & éternelles de la Matiere, avec cette différence toutefois que le premier ſemble donner plus au méchaniſme, & Straton à la ſpontanéité.

Nous avons dit plus haut que l'idée du mot *Nature* avoit été employé même avant qu'il y eût des Phyſiciens ou Philoſophes; qu'Iſis chez les Egyptiens, Vénus en Orient, Rhéa, Ilythie, Lucine, Prothyrée, &c. n'étoient que des noms différens pour déſigner cette force qui amene au jour tout ce qui ſe produit. Nous avons parlé des cent noms qu'on lui donne dans un hymne d'Orphée, & qui tous peuvent être ramenés à la même ſignification. L'uſage des premiers temps étoit de donner des corps aux idées intelligibles; ce qui fut une ſource d'erreurs pour eux: dans les temps poſtérieurs, l'abſtraction a converti les corps mêmes en idées intelligibles: ce qui a été

une autre ſource de mépriſes pour nous.

Lorſque la Philoſophie fut réduite en ſyſtême régulier, ayant ſes procédés par définitions, diviſions, par preuves & objections, l'idée attachée au mot *nature* fut analyſée, mais elle n'en eut pas moins le ſort des idées obſcures, qui ne peuvent être terminées, même par le ſecours de l'analyſe. Ariſtote l'ayant conſidérée ſous divers aſpects, la définit, comme cauſe, un principe de mouvement & de repos eſſentiellement inhérent à l'être dans lequel il réſide. On a expliqué ailleurs cette définition. Il s'agit ici de voir comment le Philoſophe l'appliquoit à l'organiſation du Monde & de ſes parties.



ARTICLE I.

Ariſtote,

OU LES NATURES ACTIVES.

ARISTOTE entrant dans la carriere philoſophique, commença par abattre tout ce qui avoit été fait avant lui. Il fit main-baſſe ſur l'unité d'Élée, ſur les nombres de Pythagore, ſur les atômes de Démocrite, ſur les idées de Platon ſon maître, ſur le deſtin d'Héraclite; (car les Stoïciens n'avoient pas encore paru (1), pour mettre à la place quels principes? Nous voici déja arrêtés.

Comment peut-on les démêler dans ſes écrits, qu'il a rendus d'un accès ſi difficile, que même de ſon temps, & de ſon aveu, on ne pouvoit y rien comprendre, ſi on n'avoit pas entendu ſes leçons? Car c'eſt lui-même qui en parle ainſi dans une lettre à Alexandre. Ce prince paroiſſoit mécontent

(1) Phyſ. 1. 3. 4.

de ce que le Philoſophe avoit donné au public ſes leçons ſecrettes. « Elles ſont données, lui répond Ariſtote, & ne le ſont » point; car ceux qui ne m'auront point en- » tendu, ne pourront y rien comprendre(1).

Platon ſe cachoit dans les replis d'un long dialogue; Socrate, dans le ton équivoque d'une ironie ſérieuſe; les Pythagoriciens, dans leurs expreſſions ſymboliques; ceux d'Élée, dans les ſubterfuges de la ſophiſtique; Héraclite, dans ſes ténebres chéries: Ariſtote trouva le moyen nouveau de paroître dire ſa penſée ſimplement, ſans détour, & d'avoir toutefois, comme les autres, une doctrine publique & des ſecrets d'école. Il uſe d'expreſſions propres; mais elles ſont quelquefois ſi courtes ou ſi vagues, qu'il faut la plus grande attention pour en ſaiſir le ſens, & pour ne pas l'échapper quand on l'a ſaiſi. Il définit ſouvent; mais ſes définitions les plus fondamentales ſont ſi abſtraites, ſi générales, d'un ſens ſi vague, qu'il en eſt peu qui

(1) Aulu-Gel. 20. 5.

n'aient produit des volumes de commentaires, n'y eût-il que celles de la Nature & du Mouvement. Il donne des exemples; mais l'application n'en eſt pas toujours aiſée. Il a des conſtructions hardies, des ellipſes fréquentes, des mots factices qui comprennent un grand nombre d'idées abſtraites, difficiles à embraſſer, plus difficiles à déterminer ; enfin on trouve chez lui des contradictions réelles ou apparentes, ſoit par oubli, ou à deſſein, ou par changement d'opinion.

Qu'on joigne à ces cauſes d'obſcurité, celles qui tiennent à la matiere, qui ſera toujours obſcure par elle-même, ſous la diction la plus claire : celles qui viennent du travail des vers, qui ſe ſont exercés pendant cent trente ans ſur ſes écrits, enterrés dans un caveau : celles du travail des copiſtes & des éditeurs, qui ont voulu corriger par conjecture ce qu'ils n'entendoient pas, ou ſuppléer de génie ce qui leur paroiſſoit manquer : celles qui viennent des commentateurs, qui ont accablé le texte

de leurs propres penſées : enfin qu'on y joigne les ſuppoſitions de pluſieurs livres, qui ne ſont peut-être pas d'Ariſtote, la ſuppreſſion de pluſieurs autres, qui peut-être ſont de lui, les interpolations, les tranſpoſitions ... toutes ces cauſes réunies prouvent bien qu'on peut dire avec Thémiſtius, qu'il y auroit de la folie à eſpérer de déchiffrer entierement un texte ſi énigmatique, & de trouver une clé que l'auteur avoit d'abord cachée lui-même avec tant de ſoin, & que la rouille des temps & les accidens de toutes eſpeces ont fait entierement diſparoître.

Le ſiecle d'Ariſtote n'étoit plus celui où il avoit été permis aux Philoſophes d'avouer leur ignorance, & de dire que la vérité étoit au fond du puits: La Philoſophie étoit devenue un état, qu'il falloit ſoutenir dans l'opinion publique. Il falloit de toute néceſſité, que quiconque entreprenoit de devenir chef de ſecte, parût ſavoir ce que les autres avoient ignoré.

Pour cela, on renverſoit d'abord tous

les ſyſtêmes des Philoſophes antérieurs. Cela étoit aiſé quand ils avoient tort; & ils l'avoient ſouvent, ſinon en tout, du moins en partie. Quand ils avoient raiſon, on préſentoit leur doctrine dans un jour peu favorable. On ajoutoit, on retranchoit, en un mot on plaçoit ces adverſaires trop peu commodes dans des poſitions où ils ne pouvoient pas tenir; & quand ils étoient terraſſés au pied du nouveau maître, celui ci, glorieux de ſa victoire, s'approprioit les dépouilles des vaincus, & regnoit ſeul, ſans concurrens; à peu près, dit Bacon, comme les empereurs Ottomans, qui égorgent leurs freres, pour regner avec plus de ſécurité : *Ariſtotelem more Ottomanorum putaviſſe regnare ſe tutò haud poſſe, niſi fratres ſuos omnes contrucidaſſet* (1).

Ariſtote n'eſt pas le ſeul qui ait employé cette ruſe peu philoſophique. Qui le croiroit? Zénon, le ſage Zénon, chef des Stoïciens; Épicure, qui ſe piquoit ſur toutes

(1) *De Augm. ſcient.* 3. 4.

chofes d'être philofophe par lui-même, n'ont guères eu d'autre mérite en fait de fyftêmes, que de fonder des dénominations nouvelles.

Je laiffe à d'autres de qualifier cette conduite : je me contente de redire ici ce qui a été dit mille fois par ceux qui avoient de l'autorité en cette partie, que la plupart de ces grands Philofophes ayant été la dupe de ceux qui leur avoient promis la vérité, ont cru qu'il leur feroit permis de traiter leurs difciples comme ils avoient été traités par leurs maîtres.

Et après tout, pouvoient-ils, dans leur pofition, avouer que leur Philofophie, qui faifoit profeffion d'avoir réponfe à tout, qui s'élevoit jufqu'aux limites du Monde, & au-delà, pour en rapporter aux mortels étonnés & reconnoiffans la fageffe & le bonheur ; pouvoient-ils avouer que cette fcience ne produifoit que des doutes, ou tout au plus des conjectures, la plupart arbitraires ? C'eût été commettre toutes les Écoles, & ranger les maîtres les plus ac-

crédités au niveau des Sophiſtes, dont le nom étoit devenu une injure, pour avoir mis des mots à la place des idées, & pour avoir uſurpé un empire tyrannique ſur les eſprits par de vains preſtiges & de fauſſes ſubtilités.

On peut juger, par ce préliminaire, du dégré de confiance que nous avons nous-mêmes dans l'expoſé qu'on va lire. Nous ne parlerons point des trois principes métaphyſiques du Philoſophe, la matiere, la privation & la forme, qui ne ſont que des êtres de raiſon, des abſtractions creuſes, qui n'ont ni réalités en elles-mêmes, ni action ſur les êtres.

Conſidérons d'abord le globe de l'Univers, comme ſuſpendu au milieu de l'eſpace. Dans ce globe, il y a, ſelon Ariſtote, trois ſortes d'eſſences ou êtres (1); l'*eſſence immobile & incorruptible*, qui remplit la premiere ſphere, & enveloppe l'Univers; l'*eſ-*

(1) Ariſtote entend par *Eſſence*, une ſubſtance qui a ſa forme propre & naturelle, par laquelle elle eſt conſtituée ce qu'elle eſt. *De Anim.* 2. 1. A.

ſence incorruptible & mobile, qui s'étend depuis la premiere ſphere juſqu'à l'orbite de la lune; & l'*eſſence mobile & corruptible*, qui deſcend depuis l'orbite de la lune juſqu'au centre de la terre (1). De ces trois eſſences, les deux premieres compoſent la ſphere céleſte, & la troiſieme la ſphere ſublunaire.

Toutes ces eſſences ou ſubſtances ont en elles, & par elles-mêmes, leurs qualités eſſentielles, qui ont été de tout temps & feront toujours les cauſes déterminantes de leurs poſitions, de leurs formes, de leur état.

Comme des trois eſſences, il n'y en a que deux qui ſoient mobiles, il n'y a auſſi que deux ſortes de mouvement; l'un rectiligne du centre à la circonférence, ou de la circonférence au centre, produit par la peſanteur, ou la légereté abſolue ou relative des ſubſtances: l'autre circulaire, pour la ſubſtance qui n'eſt ni peſante ni légere (2).

(1) *De Cœlo*, 1. 2. 3.

(2) *De Cœlo*, 1. 2. Ocellus avoit pris pour principes actifs dans le Monde

La

La portion de la matiere ſublunaire, qui étoit douée d'une légereté abſolue, forma par ſon mouvement rectiligne du centre à la circonférence, la ſphere du feu élémentaire. Celle qui avoit la peſanteur abſolue eut le mouvement rectiligne de la circonférence au centre ; c'eſt la ſphere de la terre : deux maſſes, entre leſquelles ſe trouverent néceſſairement l'air & l'eau, qui ont à la fois la peſanteur & la légereté relative ; l'air étant plus peſant que le feu, & plus léger que l'eau, l'eau étant plus légere que la terre & plus peſante que l'eau. (1) Ainſi il y eut d'abord autour du centre quatre eſpeces de corps principes ou élémentaires, renfermés ſous l'orbite de la lune, la terre, l'eau, l'air & le feu ; où ils éprouvent différens changemens ſucceſſifs, tant par les contrariétés réciproques de leurs qualités, que par l'action des aſtres,

ſublunaire, les quatre qualités contraires inhérentes aux élémens ; le chaud, le froid, le ſec l'humide. Ariſtote trouva que les mêmes effets pouvoient être produits par la gravité, & par la légereté.

(1) *De Cœlo*, 4. 4. 5.

dont les allées & les retours périodiques ramenent aussi des différences périodiques dans ces élémens.

Quittons la sphere sublunaire, & élevons-nous dans l'espace céleste, où regnent les Dieux. Là, nous trouverons une cinquieme nature, ou *Quintessence*, qui se meut circulairement, parcequ'elle n'est ni grave ni légere; qui n'est sujette à aucune altération, parcequ'elle ne rencontre rien qui lui soit contraire (1); qui est la pâture des astres, ou le nectar des Dieux, parcequ'elle est simple & pure comme eux. On la connoît encore sous le nom d'Éther, substance toujours la même, & toujours courante, ἀεὶ θέον.

Enfin au-dessus de cette Substance éthérée est l'essence du premier Moteur, qui meut sans se mouvoir, ni être mu : Éther de l'éther, Substance indivisible, infinie, Dieu en un mot, Être vivant, éternel, dont la pensée fait la vie (2). Voilà donc Dieu remplissant la sphere extérieure du Monde,

(1) *De Cœlo*, 1. 3. (2) Arist. *Métaph.* 14. 7. A.

embraſſant, comme dans ſon ſein, les cinq eſſences ou ſubſtances, l'éther, le feu élémentaire, l'air, l'eau, la terre, comme des ſpheres concentriques, dont la terre eſt le noyau central.

Quel eſt le principe d'activité, ou de cauſalité qui agit dans ces ſphères?

Dès qu'Ariſtote ſuppoſe que les cinq eſſences ont par elles-mêmes, de toute éternité, leurs qualités actives & en action, en vertu deſquelles elles ont pris leurs poſitions, il s'enſuit non-ſeulement que le Monde eſt unique, mais qu'il s'eſt formé de lui-même, néceſſairement & de toute éternité, c'étoit le dogme favori d'Ariſtote (1); & par conſéquent que Dieu

(1) *De Cœlo*, 1. 8. 9. 10. & 2. 1. Et *Phyſ.* 8. 1. & 2. Ariſtote, faiſant le Monde éternel, raiſonnoit plus juſte que les autres Philoſophes. Ils ſuppoſoient tous que la Matiere étoit éternelle, & qu'elle avoit le mouvement par elle-même. En partant de-là, Ariſtote diſoit, Ou le mouvement actuel du Monde eſt naturel, ou il eſt contre nature. S'il eſt contre-nature, c'eſt un déſordre, un état violent : aucun Philoſophe ne le dit. S'il eſt naturel, c'eſt donc celui que la Matiere a par ſa nature de toute éternité. Le mouvement ac-

n'a rien fait dans aucun temps, ni d'aucune maniere pour arranger les ſpheres, ni pour les former : tout s'eſt fait, tout ſe conſerve par les ſeules forces de la Nature : *Naturæ viribus, non Deorum.* De Nat. Deor. 3. 11. (1).

A la bonne heure que les grandes parties aient été formées & placées ainſi ; mais le mouvement qu'elles ont chacune à leur maniere, & quelquefois dans des ſens contraires ; mais les organiſations de toutes eſpeces qui rempliſſent le Monde ſublunaire ; tout cela vient-il des ſeules qua-

tuel, qui fait l'ordre du Monde, eſt donc éternel ; le Monde l'eſt donc lui-même. Ce raiſonnement, qui remplit les livres d'Ariſtote, tombe de lui-même, ſi on dit, comme les Modernes, que la Matiere n'a par elle-même ni le mouvement ni le repos ; que ces deux états lui ſont indifférens, & qu'elle perſévere également, ſoit dans l'un, ſoit dans l'autre, s'il ne ſurvient point de cauſe qui la faſſe paſſer d'un état à l'autre.

(1) Tout ce qui eſt fait par nature, a en ſoi le principe de ſon mouvement & de ſon repos. *Phyſyq.* 1. 1. *text.* 3. Et tout être qui a un pareil principe, a ce qu'on appelle Nature. *Ibid. text.* 8.

lités naturelles des élémens? Revenons ſur nos pas.

Au-deſſus de la ſphere des étoiles, qui eſt la derniere de toutes, eſt aſſis le Moteur ſuprême, qui meut ſans ſe mouvoir, parcequ'il eſt *acte pur*, & qu'en lui il n'y a rien *en puiſſance*; ce qui ne feroit pas, s'il pouvoit ſe mouvoir ou être mu : car ſe mouvoir ou être mu, c'eſt paſſer de la puiſſance à l'acte.

Comment donc peut-il mouvoir? Ariſtote nous l'explique par une comparaiſon (1). Dieu meut comme l'objet meut l'appétit. Mais ſi cela eſt, Dieu ne meut point, puiſque l'objet ne meut que comme cauſe occaſionnelle, & non comme cauſe phyſique. Les ſpheres qui ſe meuvent, & les aſtres qui ſe meuvent avec elles, ne ſont donc point mues phyſiquement par le premier Moteur. Par qui le ſont-elles? Par elles-mêmes? Il le faut bien, puiſqu'il n'y a point hors d'elles d'autre cauſe de leur mouvement. Ainſi la ſphere des étoiles ſe

(1) Métaph. 14. 8.

meut par elle-même d'orient en occident, emportant avec elle celles de Saturne, de Jupiter, de Mars, &c. qui se conforment à son mouvement plus ou moins, selon qu'elles sont plus proches ou plus éloignées d'elle (1). Mais outre ce mouvement commun, les spheres des planetes en ont chacune un autre qui leur est propre, d'occident en orient : d'où peut-il venir? D'un principe particulier résidant en chacune d'elles, & résultant de leur substance. Il ne peut venir ni de Dieu, qui n'est point cause physique; ni du mouvement des étoiles, auquel il est contraire : il faut donc qu'il y ait des principes moteurs, des ames ou natures particulieres pour chacune des spheres planétaires, & des planetes.

Il en sera de même du Monde sublunaire. Il y a d'abord l'influence sympathique de toutes les spheres, qui agissent sur lui à proportion de leurs forces & de leur distance. Il y a ensuite des principes particuliers, des entelechies, c'est-à-dire, des especes d'a-

(1) *De Cœlo*, 2. 10.

mes, de natures attachées à chaque individu, pour le former, l'organiser, le conduire aux fins de son espece. On ne dira point que ces ames sont des parcelles de la Divinité, quand on sait que la Divinité ne fait rien, même où elle est. Il faut donc dire que les êtres sublunaires sont mus & gouvernés par je ne sais quel principe de mouvement & de repos, résidant en eux, & résultant de leur composition & de leur organisation propre. C'est la doctrine du Philosophe (1). On entend alors en quel sens il compare l'Univers à la maison d'un pere de famille, où il y a des enfans sages, qui ne font jamais que le bien ; (ce sont apparemment les moteurs des étoiles) des esclaves d'un caractere quelquefois rebelle ; (ce sont les moteurs des planetes) & des animaux domestiques, qui n'ont que l'instinct aveugle, & qui font tantôt bien, tantôt mal, au hasard (2), parceque telle est leur nature : on en voit l'effet dans le Monde sublunaire, où tout semble se gou-

(1) Phys. 2. 8. (2) Métaph. 14. 10. *p.* 1005. A.

verner au gré de la fortune. C'eſt donc le caractere de chaque moteur qui décide de tout ce qui ſe fait, ou qui peut ſe faire dans chacun & par chacun des êtres : c'eſt ce qui les conduit à leurs fins propres. Ce caractere eſt le réſultat (1) néceſſaire de la ſubſtance & de l'organiſation de chacun des êtres. Leur maniere d'agir n'eſt donc que leur nature, leur maniere d'être ; & leur maniere d'être n'eſt qu'un réſultat méchanique de leurs principes compoſans.

(1) *Naturæ iſta ſunt, non artificiosè ambulantis, ſed omnia cientis & agitantis motibus & mutationibus ſuis.* De Nat. Deor. 3. 11. Un être eſt par nature, dit Ariſtote, quand le principe interne qui réſide en lui le meut & le conduit à quelque fin. *Phyſ.* 2. 8. *t.* 13. Il avoit dit un peu plus haut, qu'en ſuivant cette progreſſion, on voit juſqu'aux plantes agir pour une fin. Si l'hirondelle fait ſon nid pour une fin, l'araignée ſa toile ; ſi les plantes produiſent des feuilles pour couvrir leur fruit, & des racines en bas & non en haut, pour ſe nourrir, il eſt évident qu'il y a une Cauſe finale dans les êtres qui ſont & ſe font par nature. *Text.* 7. Car c'eſt une abſurdité de dire que pour agir pour une fin, il faut *connoître* & avoir délibéré. Si le bois faiſoit lui-même un vaiſſeau, il le feroit comme ſi la Nature le faiſoit. Ainſi comme dans l'art il y a des fins, il y en a auſſi dans la Nature. *Ibid. text.* 15.

L'Univers n'eſt donc qu'une grande machine compoſée de roues qui ſe meuvent par elles-mêmes, & qui, s'engrenant entre elles, produiſent leurs effets ſelon la nature des principes dont elles ſont compoſées, ou celle des ſujets qui reçoivent leur impreſſion. La Divinité intelligente n'eſt cauſe que comme le feroit un miroir vivant qui préſenteroit le modele, comme une loi écrite qui indiqueroit l'ordre : tout ſe fait en ſa préſence, & rien par elle : toutes les forces ſont dans la nature des ſubſtances : *naturæ viribus* (1).

(1) Cic. *de Nat. Deor.* 3. 11. Ariſtote, dans ſes livres de Phyſique (*L.* 8.) donne au premier Moteur tous les attributs qui conviennent à Dieu, ſans dire que ce premier Moteur eſt Dieu. Dans ſon 14e livre des Métaph. il applique à Dieu tous ces mêmes attributs, & il dit que *Dieu eſt immuable & immobile, éternel, unique, immatériel, ſans parties, ni grandeur, premier moteur, chef du Ciel & de la Nature, intelligent, infiniment heureux, & par lui-même.* Que manque-t-il à cette brillante définition, recueillie par Duval, pour être digne de nos plus exacts Théologiens ?

Il ne s'agit point d'ôter ici à Ariſtote la gloire d'avoir porté juſques-là ſes méditations, ni à la vérité un appui tel que celui d'Ariſtote ; mais

Il eſt aiſé de voir par cet expoſé, en quoi Ariſtote differe des autres Philoſophes, & d'un autre côté, il ne faut pas chercher à nous tromper nous-mêmes. Nous ne dirons point qu'il y a des Savans qui prétendent que le livre 13 des Métaph. d'Ariſtote a été tellement interpolé, qu'on y a gliſſé quatre ou cinq chapitres qui ne ſont point du Philoſophe. N'eſt-il pas poſſible qu'on ait gliſſé, ſinon des chapitres, au moins des mots & des phraſes dans le quatorzieme? D'ailleurs ces deux derniers livres ne ſe trouvent point dans l'édition d'Argyropile, qui eſt la premiere. Enfin ils étoient de ceux que, ſelon le témoignage d'Ariſtote lui-même, perſonne ne pouvoit entendre ſans une clé, qu'il ne confioit pas à tout le monde. Mais voyons de près les parties de cette définition.

Dieu eſt; mais il eſt au-deſſus de la circonférence du Monde, non ailleurs, parceque c'eſt-là qu'il meut. *Phyſ.* 8. 15. *t.* 24.

Il eſt immuable & immobile, parcequ'il ne peut paſſer de la puiſſance à l'acte; parcequ'il ne peut recevoir aucune forme nouvelle: c'eſt par la même raiſon qu'il n'eſt ni matiere ni rien de matériel; parceque qui dit *Matiere*, en Métaphyſique, dit *être* qui peut paſſer de l'état de privation à l'état de forme, ou réciproquement. Ainſi, quand Dieu ſeroit *éther*, il n'en ſeroit pas moins immatériel, & comme tel, immuable.

Il eſt premier Moteur; mais il meut comme l'objet meut la faculté; ce n'eſt pas lui qui produit le mouvement, (*Metaph.* 14. 6. & *de An.* 3. 10.) mais il meut par nature, & non par choix; il ne peut pas ne pas mouvoir, parcequ'il eſt acte pur, & qu'il ne peut pas être autre

en quoi il leur reſſemble. Timée, pour délivrer Dieu du pénible emploi de gouver-

choſe. *Métaph.* 14. 6.

Il eſt éternel; mais parceque le mouvement l'eſt; & le mouvement l'eſt, parceque le Monde l'eſt; & le Monde l'eſt, parceque les principes élémentaires & leurs qualités le ſont: ainſi Dieu eſt éternel comme tout être l'eſt. *Phyſ.* 8. 1. & 7.

Il eſt unique; parceque le mouvement étant éternel, il eſt continu: s'il eſt continu, il eſt un: s'il eſt un, il faut que le moteur ſoit un, ainſi que la choſe mue eſt une. *Phyſ.* 8. 7. *text.* 7.

Il eſt intelligent; mais l'objet de ſon intelligence eſt lui-ſeul; elle ne deſcend pas aux objets vils, qui ſont indignes de lui. *Metaph.* 14. 9.

Il meut les intelligences inférieures, mais comme nous l'avons dit; & celles-ci meuvent les cinquante-cinq ſpheres dont Ariſtote uſe pour expliquer les mouvemens céleſtes, comme le premier moteur les meut elles-mêmes, par nature; parceque telle eſt leur maniere d'être. *Ibid.* 8.

Il n'a point de parties, parcequ'il eſt un; il eſt un, parcequ'il eſt continu. Il n'a point de grandeur; parceque s'il avoit une grandeur, elle ſeroit finie ou infinie: elle ne peut être finie, parcequ'elle meut d'un mouvement infini. Elle ne peut être infinie; parcequ'il n'y a point de grandeur infinie. Donc Dieu n'a point de grandeur ni de parties. *Phyſ.* 8. 15.

Qu'on joigne toutes ces notions avec celle qu'il donne de la Nature, on voit combien il y a dans ces idées de complications, de contradictions, d'obſcurités, d'embarras. *Quid multis? Si ex noſtris notionibus antiquos auctores, Ariſtotelem in*

ner le Monde, avoit imaginé une Ame comme un reſſort univerſel, composé de forces contraires, qui ſembloit expliquer tous les phénomenes phyſiques & moraux. Platon avoit paru applaudir à cette penſée. Tout ſe réduiſoit à concevoir, aſſez groſſierement à la vérité, Dieu pur éther, à la circonférence du Monde; & la terre, pure matiere au centre; & de la circonférence au centre, un mêlange des deux ſubſtances & de leurs qualités. Ariſtote ne pouvant ſe paſſer de ces deux principes, tacha de les déguiſer; mais c'eſt toujours à peu près la même échelle : des natures mêlées de bien & de mal, au-deſſous de la lune; des natures plus parfaites & plus ſages au-deſſus; & au-deſſus encore, la Divinité, donnant

primis., interpreteris, nihil illis interdum gravius, nihil ſapientius, nihil conſtantius. At-ſi vocabulorum poteſtates ex ipſo explanes Ariſtotele, ſi quid ille corpore ſecretum, *quid* partibus carens, *quid* efficientem cauſam, *quid* Naturam *nominaverit exquiras, ſi univerſam denique diſciplinæ compoſitionem attentius conſideres, habebis cur ſententiam mutes, & multum infra veros ſapientes hominem colloces.* Mosheim ad Cud. 39.

par nature, au moins aux êtres intelligens, les modeles & les desseins de leur conduite. Timée & Platon restant en-deçà de certains détails, pouvoient croire & laisser croire que Dieu étoit réellement Cause ; qu'il voyoit, qu'il agissoit : la Providence conservoit ses droits. Aristote au contraire, voulant pénétrer jusqu'au fond des Causes, se perd lui-même dans ses principes, & nous laisse voir le Monde fait, conservé, gouverné par un certain accord de Nature, qui rend tout indépendant de Dieu, pour être, pour se mouvoir, & pour agir.

En général, la difficulté insoluble pour tous les Philosophes, étoit de placer le principe du mouvement. Dans une Intelligence pure, comment agira-t-elle sur les corps? Dans la Matiere ? Celle-ci paroît indifférente au mouvement & au repos. Ils imaginerent un milieu, qui fut d'attacher à une matiere infiniment déliée tous les attributs de l'esprit. Mais cette idée, employée & retournée de mille manieres pendant quarante siecles, & toujours pleine

de contradictions & d'embarras, a ramené enfin la Philoſophie aux deux ſubſtances, eſprit & corps, conſtatées par leurs effets, quoiqu'incompréhenſibles en elles-mêmes & dans leur maniere d'agir l'une ſur l'autre. On s'eſt enfin ſouvenu qu'on pouvoit être encore philoſophe en s'arrêtant où le jour s'éteint, & qu'on ceſſe de l'être en voulant s'avancer au-delà.



ARTICLE II.

Straton de Lampsaque,

OU LES ÉLÉMENS ANIMÉS.

ARISTOTE ayant donné une direction fixe au mouvement des élémens qu'il employoit dans la composition du Monde, & les portant constamment ou de bas en haut, ou de haut en bas, ou circulairement autour du centre, avoit dans son hypothese une preuve de l'éternité du Monde ; mais les variations irrégulieres des êtres naissans & mourans sans cesse, étoient une preuve contre son hypothese. Pourquoi les matieres sublunaires, le feu, l'air, l'eau, la terre étant arrivés une fois à leur lieu naturel, n'y restoient-elles pas éternellement comme les matieres célestes dans les leurs ? Ce fut sans doute ce qui détermina Straton à changer les principes de son maître. Il ôta au mouvement des élémens cette direction fixe, pour leur en donner une plus vague,

par laquelle on pût expliquer les variations sur-tout du Monde sublunaire : mais alors il fallut renoncer à l'éternité du Monde.

Peut-être aussi qu'Aristote, dans des circonstances plus délicates, n'avoit pas jugé à propos de dire nettement toute sa pensée. Car après tout, ces natures actives, ou *entelechies*, qu'il attachoit à chaque individu, ne pouvoient être qu'un résultat des deux natures élémentaires dont l'individu étoit composé. Straton, vivant dans un siecle où les dogmes les plus hardis ne faisoient plus qu'autant de sensation qu'il en falloit pour produire la célébrité des auteurs, parla plus clairement que lui. Il osa dire, sans détour & sans mystere, qu'il n'avoit pas besoin d'aucune Cause intelligente, pour former, mouvoir, conduire l'Univers & chacune de ses parties : qu'un principe spontanée, inhérent à chaque parcelle élémentaire, lui suffisoit pour exécuter tout, selon certaines combinaisons, formées par la diversité des poids, par celle des mouvemens, & par le hasard des

des rencontres : & à ce principe il donnoit le nom de *Nature.* « Straton, disciple de » Théophraste, celui qu'on appelle *le Phy-* » *sicien*, pense que toute la puissance divi- » ne réside dans la Nature, qui renferme » en elle les causes de la génération, de » l'accroissement, de la nutrition des êtres, » & qui n'a aucune espece de sentiment. » (1) » Et ailleurs : « Straton de Lampsaque » déclare qu'il n'a pas besoin du secours » des Dieux pour faire le Monde. Il pré- » tend que tout ce qui est est l'ouvrage de » la Nature. Entrant dans les détails des » parties, il montre que tout ce qui est, ou » qui se fait, se fait, ou a été fait, par les » poids & par les mouvemens naturels (2) ». Deux choses à remarquer soigneusement :

(1) *Theophrasti auditor Strato, is qui Physicus appellatur, omnem vim divinam in Naturâ sitam esse censet, quæ causas gignendi, augendi, nutriendi habeat, sed careat omni sensu.* Cic. *de Nat. Deor.* 1. 13.

(2) *Strato Lampsacenus negat operâ Deorum se uti ad fabricandum Mundum; Quæcumque sint, docet omnia effecta esse Naturâ. Ipse autem singulas Mundi partes persequens, quidquid sit aut fiat, naturalibus fieri, aut factum esse docet ponderibus & motibus.* Lucul. 38.

les poids naturels de chaque particule élémentaire, ce qui conſtitue le méchaniſme; *les mouvemens naturels* de chacune de ces particules, ce qui conſtitue le naturaliſme. Il y avoit donc dans chaque élément une nature mouvante, & une peſanteur particuliere, qui ſe modifioient l'une par l'autre, & procuroient les rencontres. D'autres les rendent par deux mots, *la Nature & la Fortune :* φύσις ϗ τύχη.

Ce ſyſtême eſt aiſé à comprendre, après ce qui a été dit des Stoïciens. Otez au Dieu de Zénon l'intelligence & le ſentiment, qui dans le fait lui étoient inutiles pour la formation & la conſervation des êtres, vous avez le *naturaliſme* de Straton.

Straton croyoit, de même que Zénon, que le Monde avoit commencé, & par conſéquent, que toutes les eſpeces étoient nées avec le Monde. Comment expliquoit-il cette naiſſance? Comme Zénon, par les efforts divers des principes compoſans, qui, ſe mouvant par eux-mêmes & chacun à leur maniere, devoient avoir produit des

rencontres, & par ces rencontres des combinaiſons de toutes eſpeces. Celles de ces combinaiſons qui ſe trouverent régulieres, c'eſt-à-dire, auſſi-bien ordonnées à une fin, que ſi elles y avoient été dirigées par une intelligence, ſont reſtées dans la Nature, & y ont fondé des eſpeces. Celles au contraire qui ne ſe ſont pas trouvées complétement ordonnées, n'ont point eu de durée, & ont péri avec l'individu imparfait ou incomplet que le haſard des rencontres avoit formé ſans lui avoir donné les acceſſoires ou dépendances néceſſaires pour conſerver ſon eſpece (1). Par exemple, ſi l'eſpece humaine eſt reſtée, c'eſt parceque les combinaiſons fortuites des principes ont formé, non un, mais deux individus humains, organiſés de maniere à pouvoir en produire deux autres ſemblables à eux;

(1) Lorſque le haſard a arrangé une compoſition auſſi régulierement que s'il ſe fût propoſé une fin, la compoſition a été conſervée; ce qui s'eſt trouvé compoſé irrégulierement a péri : c'eſt ainſi, dit Empedocle, qu'a péri le *Bovigene* & l'*Andropro-re*. Ariſt. *Phyſic.* 2. 8, *text.* 3.

& que dans ces deux individus, placés heureusement à portée l'un de l'autre, il s'est trouvé un instinct & un penchant qui les ont invités à s'unir pour conserver, sans l'avoir prévu, l'espece dont ils étoient les modeles originaux & les seuls dépositaires.

C'est, je crois, le vrai sens du passage de Plutarque, que je crains de ne pas entendre, parcequ'on l'a trouvé obscur, & qu'il me semble clair. Le voici : « Straton a dit » que le Monde lui-même n'est point un » être animé; (qu'il n'y a point dans le Monde d'Ame universelle) & que les espe- » ces selon nature suivent les rencontres » du hasard; parceque c'est la spontanéité » des mouvemens qui commence, & qu'en- » suite les formes & les qualités naturelles (qui constituent ce qu'on appelle une na- » ture), s'achevent & s'établissent (1) ».

(1) Adv. Colot 1115. B. *Voy.* la note de Mosheim sur Cudvorth. *pag.* 102. où le passage de Plutarque est traduit ainsi en latin: *Mundum ipsum non esse animal dicit, naturalia verò sequi fortuita. Initium autem indere automaton, seu spontaneam*

C'eſt le ſeul texte de l'antiquité où l'on trouve exactement articulés les principes de Straton.

D'après ce texte, on peut ſe repréſenter le cahos de Straton, comme un amas immenſe de parcelles de toutes eſpeces, de toutes figures, qui, s'agitant par des ſecouſſes & des vibrations convulſives, forment toutes ſortes d'angles, à peu près comme ces points animés qu'on obſerve avec le microſcope dans les infuſions des plantes. Or ces vibrations occaſionnoient des rencontres, ces rencontres des formes; & par-tout où il y a forme, il y au moins commencement de nature.

Straton admettoit donc une eſpece de vitalité dans la matiere principe, un effort qui reſſembloit à une ſorte d'amour, de deſir vague, d'inquiétude ſourde, par laquelle un corpuſcule cherchoit à s'unir à un autre corpuſcule, ſoit ſemblable, ſoit différent, dont il pouvoit réſulter des for-

quandam naturæ vim, tum verò ita continuare affectiones rerum naturalium ſingulas.

mes différentes, & par ces formes, des natures, & ensuite des mouvemens & des effets différens. C'étoit en quoi il différoit essentiellement des Atomistes (1).

Cette qualité fondamentale accordée à la Matiere, Straton pouvoit bien faire quelques pas dans les explications des effets physiques. Mais si on la lui refusoit, comment la prouver ? En disant, comme quelques-uns de nos Modernes, qu'on voit partout les indications d'une force végétante qui tend à produire au-dehors, à organiser, à multiplier. Cette force existe, il est vrai ; mais tirer de-là une preuve de l'état primordial des Causes, & prétendre que cette activité est attachée essentiellement & de toute éternité à la Matiere, c'eût été de la question même faire sa preuve.

Il auroit eu aussi peu de chose à répondre, si on lui eût demandé pourquoi, de toutes ces particules il ne s'étoit pas for-

(1) *Nec ut ille* (Epicurus) *qui asperis & lævibus, & hamatis, uncinatisque corporibus concreta hæc esse dicat, interjecto inani*. Lucul. 38.

mé une ſeule maſſe, dans laquelle elles auroient trouvé leur repos, ou dont il auroit réſulté un ſeul mouvement général composé de toutes les forces mouvantes particulieres. Car il n'y a point de raiſon dans ſon ſyſtême pour former un nombre infini de concrétions différentes plutôt qu'une ſeule.

On auroit pu lui demander encore comment les lois qui tendent à l'organiſation ſpécifique, & à la ſymmétrie univerſelle, ſe ſont trouvées dans la Nature. Répondre, comme dans le paſſage de Plutarque, que cela s'eſt fait *par le haſard*, c'étoit rentrer dans les ſonges de Démocrite, & ſe charger de tout ce qu'on lui a oppoſé ſur ce point de ſa doctrine, *ſomnia Democriti, non docentis ſed optantis.* (Lucul. 38.) Ce n'étoit plus être philoſophe, ni raiſonner par les cauſes, puiſque le haſard n'eſt rien, & qu'il n'offre aucune idée à l'eſprit. Il falloit donc qu'on accordât gratuitement à Straton, non-ſeulement le principe qui ſervoit de baſe à ſon ſyſtême, mais encore d'autres

ſuppoſitions indépendantes de ce principe.

En ſuppoſant les élémens animés & vivans par eux-mêmes, Straton avoit encore beſoin, comme les autres Philoſophes, de diſtinguer, d'après ces phénomenes, deux ſortes de matiere; l'une plus ſubtile, l'autre plus groſſiere, qu'il partageoit en autant de dégrés qu'il lui en falloit pour établir la continuité de la Nature depuis le plus haut des cieux juſqu'au centre de la terre, dans ſes différentes eſpeces.

Avec la matiere ſubtile, il formoit les aſtres, & donnoit à peu près la premiere raiſon de leurs mouvemens, par la nature, le nombre & l'arrangement de leurs élémens compoſans, qu'il pouvoit imaginer & combiner à ſon gré. Il donnoit de même les raiſons des eſpeces terreſtres, en eſtimant les doſes & la nature des pieces compoſantes, par les fins, les propriétés, les facultés qu'il voyoit dans les eſpeces compoſées. Par exemple, la plante étoit plus parfaite que la pierre, parcequ'il entroit dans ſa compoſition, artiſtement or-

ganifée, une plus forte dofe de matiere active. L'animal étoit plus parfait que la plante, par une dofe plus grande & par une organifation plus favante. L'homme à fon tour étoit plus ingénieux que l'âne ou le cheval, par un triage de parties plus excellentes, & parcequ'il a outre les yeux & les oreilles, la main fendue en cinq doigts, qui lui rendent le tact plus fin, & les perceptions plus diftinctes. Au-deffus de l'homme, il mettoit, felon toute apparence, d'autres efpeces encore plus parfaites. Qui pouvoit lui fixer des limites? Ceux qui font placés au plus haut dégré, étoient apparemment ce qu'il appeloit les Dieux. Mais circonfcrits comme les autres êtres, dans leurs effences & leurs facultés naturelles, ils n'étoient, comme tout le refte, que des parties, & non les maîtres du Monde.

On voit les conféquences d'un pareil fyftême, qui ramene tout au hafard des rencontres & à la fpontanéité des mouvemens, fans Caufe intelligente univerfelle.

Tout va où il peut aller, & y va nécessairement. Il n'y a dans le Monde, ni centre, ni principe d'union. Que tout soit ensemble ou dispersé, par gradation, ou par saut, bien ou mal, cela ne fait rien à la Nature, qui se plaît également dans l'ordre ou dans le désordre : se conservant, s'il le faut ; se détruisant, s'il le faut encore ; toujours entiere, toujours également bien, soit dans ses organisations, soit dans ses ruines.

Mais nous devons dire ici que ce systême, comme tous les autres faits par les anciens Philosophes, pourroit être corrigé, & devenir moins choquant. On pourroit dire qu'il a plu à Dieu d'attacher aux différentes parcelles de la Matiere cette vitalité vague qui cherche à s'unir à d'autres parties, & à s'organiser, selon des plans tracés dans la nature même des élémens. Cette idée reviendroit à peu près aux natures plastiques que quelques Modernes ont cru pouvoir admettre, & concilier avec le dogme de la Providence (1).

(1) *Voyez troisieme Époque*, art. *Cudworth*.

SECTION IV.

LES MÉCHANICIENS.

ARTICLE I.

Leucippe & Épicure.

OU LES ATOMES SE MOUVANT DANS LE VUIDE.

LEUCIPPE d'Élée, ou, ſelon quelques-autres, d'Abdere, diſciple des Éléatiques, & en particulier du ſophiſte Zénon, excédé des ſubtilités de ſes maîtres, dont on a vu un échantillon ci-deſſus (1), ne ſe contenta pas de les abandonner ; il prit par-tout le contre-pied de leurs idées. Ils avoient paru anéantir la Matiere, pour ne laiſſer l'exiſtence qu'aux choſes intelligibles ; il anéantit les choſes intelligibles, pour ne laiſſer ſubſiſter que la Matiere. Ils ne reconnoiſſoient qu'un Être ; il en voulut

(1) *Pag.* 231.

une infinité. Ils n'admettoient qu'un seul Monde; il en admit un nombre infini. L'Univers étoit rond; il perdit toute espece de figure ou forme. Il étoit plein; il fut semé de vuides. La substance étoit continue; elle fut coupée en une infinité de parcelles: elle sembloit être Dieu, & Dieu par-tout; elle fut Matiere en tout & Dieu nulle part: elle avoit, dans plusieurs Écoles, quatre sortes de mouvemens & toutes sortes de qualités inhérentes; elle n'eut aucune qualité, & ne conserva que la figure & le transport local: enfin l'action de la Divinité avoit une influence très-spéciale sur les êtres; tout se fit par le hasard des rencontres & le pur méchanisme des parties. Ce passage si brusque d'une extrémité à l'autre, fut sans doute un coup de théâtre sur la scene philosophique. Ce fut Leucippe qui en donna le plaisir au public.

Le Stoïcien Posidonius prétendoit, peut-être pour en ôter la gloire à l'École d'Élée, que l'idée des atomes étoit venue de Phénicie, & qu'elle appartenoit à un cer-

tain Mochus ou Mofchus, en qui quelques Modernes ont cru voir Moyfe (1).

Quoi qu'il en foit, ce fut alors, c'eft-à-dire, plus de deux mille ans avant Defcartes, que naquirent ces tourbillons fi fameux dans le XVIIe fiecle, pour former & foutenir dans l'efpace, ces globes immenfes qui nous éclairent. Tout ce qu'il y avoit de force mouvante dans les atomes, fe partageant felon la figure & la maffe de chacun d'eux, forma des concrétions de différentes efpeces, qui fe balançant dans le vuide, fe preffant, fe pouffant mutuellement, trouverent enfin cet équilibre heureux qui fixa la forme & l'état de l'Univers.

Comme ce fyftême a été fort répandu dans fon temps, & qu'il en refte encore des parties confidérables dans la Philofophie d'aujourd'hui, on ne peut fe difpenfer d'en donner ici quelque développement.

Selon Leucippe, Démocrite, Épicure,

(1) Théodoret, parmi les Anciens; & parmi les Modernes, Dickinfon, Selden, & M. Huet.

deux principes universels de composition, le plein & le vuide, ou le corps & l'espace, ou même l'être & *le non-être :* tous deux existans également, & par essence; tous deux éternels ; tous deux immuables & indestructibles.

Le vuide, infini en étendue ; le plein, infini en nombre : le vuide, continu ; le plein, partagé en corpuscules solides & inaltérables, par cette raison appelés atomes, ou *insécables;* parcequ'il n'y a point de force dans la Nature capable de les diviser.

Ces atomes ont trois qualités essentielles : la *figure ;* il y en a de ronds, de quarrés, de longs, de courbés, de crochus, &c. la *grandeur ;* il y en a de plus gros & de plus petits : la *pesanteur,* d'où suit le mouvement dans le vuide.

Comme l'espace est infini en étendue, & que les atomes sont infinis en nombre, il seroit aussi ridicule, disoit Métrodore de Lampsaque, de prétendre qu'il n'y eût qu'un Monde, que de dire que dans un

champ immenſe ſemé de bled, il ne ſe trouveroit qu'un épi. Non-ſeulement il y a pluſieurs Mondes, mais il y en a une infinité, d'une infinité d'eſpeces, & une infinité de chaque eſpece, tous formés par le concours fortuit des atomes, & ſe détruiſant par la diſperſion de ces mêmes atomes.

Entre ces Mondes, figurés chacun à leur maniere, ſe trouvent néceſſairement des vuides dans leſquels il s'eſt échappé quelques atomes infiniment ſubtils. C'eſt-là, & de ces atomes, que ſe ſont formés les Dieux, ſemblables à des rêſeaux infiniment déliés, terminés par un ſimple trait comme les figures monogrammes. Aſſis, oiſifs, ſans aucun mouvement, dans leur retraite ſolitaire, regardant ſans intérêt les Mondes qui ſe preſſent autour d'eux, ils jouiſſent de la félicité d'Épicure ; non toutefois ſans quelque inquiétude de ſe voir froiſſés par la compreſſion des Mondes, & peut-être anéantis par la diſperſion de leurs atomes dans le vuide.

Or voici comment les Mondes ſe ſont

formés, le nôtre en particulier, (car un seul suffit pour les expliquer tous) par les simples lois du méchanisme.

« Les atomes, doués d'un mouvement » aveugle & irrégulier, se porterent par » hasard vers un même point, & y formerent un amas considérable de matiere : » ce fut le cahos particulier de notre » Monde. Dans ce cahos, il y avoit des » atomes de différentes figures, de différentes grandeurs, & par conséquent de » différens poids. Tout ce qu'il y avoit de » plus massif se porta en bas, en forme de » sédiment ; & tout ce qu'il y avoit de plus » subtil fut poussé en haut par le choc & la » répulsion des atomes grossiers. Ceux-ci, » par leur action continue, empêchant les » autres de descendre, les forcerent de » rester dans la partie environnante, à une » certaine distance, où avec le temps ils » formerent la circonférence de notre » Monde. Les autres atomes, de la même » espece & de la même finesse, se rendant » peu à peu dans les mêmes lieux par les » mêmes

» mêmes raiſons, cette enceinte lumineuſe » qu'on appelle *ciel*, s'étendit autour de » nous, & forma enſuite, dans elle-même, » tous les aſtres. Ces corpuſcules ſubtils, » donnant par leur mouvement continuel » vers la circonférence, à l'air qu'ils tra- » verſoient une forte impulſion, en firent » un courant rapide. Ce courant embraſſa » les aſtres, les emporta, ſans leur faire » quitter leur ſphere, & détermina ces » cours périodiques, qui conſervent en- » core aujourd'hui leur premiere détermi- » nation. Ainſi la Terre & l'Eau furent for- » mées des parties groſſieres; le Feu & le » Ciel, des parties ſubtiles ». Tel eſt le pré- cis que Plutarque nous a donné de la Coſ- mogonie des anciens Atomiſtes (1). On peut voir les paroles d'Épicure même, dans ſa Lettre à Hérodote, que nous avons traduite en partie dans la *Morale d'Épicure* (2).

Lorſqu'il étoit queſtion de renverſer un

(1) *De Plac.* 1.

(2) Chez Saillant, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

pareil édifice, on ſent bien qu'il n'étoit pas beſoin de grands efforts : il ſuffiſoit de faire quelques queſtions aux Épicuriens : de leur demander, par exemple, ſi la peſanteur eſt par elle-même une cauſe ſuffiſante de mouvement dans un vide infini : s'ils concevoient aucun mouvement ſans direction; & s'il pouvoit y avoir aucune direction dans un vide infini, où il n'y a ni centre naturel, ni centre ordonné; en un mot, pourquoi les atomes ſe mouvoient vers le haut, plutôt que vers le bas, ou autrement.

On pouvoit leur demander en ſecond lieu, comment s'étoit pû former aucun amas d'atomes, ſans qu'il y eût des rencontres; comment il pouvoit y avoir eu des rencontres, ſans qu'il y eût inégalité de mouvement; & quelle inégalité de mouvement il pouvoit y avoir dans un eſpace qui cédoit également à tout ce qui ſe mouvoit?

On pouvoit leur demander encore, pourquoi ces atomes s'étoient arrêtés à la cir-

conférence d'un Monde, & qu'ils n'avoient pas poursuivi leur route dans l'infini, &c.

On ne parle point de quantité d'autres absurdités palpables dans les détails. Comment pouvoient-ils faire croire au genre humain que les yeux n'ont point été faits pour voir, ni les oreilles pour entendre, ni les dents pour broyer les alimens? que deux atomes, qui ne vivent ni ne sentent, pouvoient commencer à vivre & à sentir par leur contact réciproque? Straton du moins avoit des atomes vivans, doués d'un mouvement spontanée, d'une sorte de sentiment sourd, dont on pouvoit tirer quelque parti pour les especes animées: mais Épicure a eu peur même de cette vitalité. N'ayant pour objet unique que d'assurer à ses disciples une tranquillité absolue dans tous les états possibles de l'homme, il a craint qu'ils n'entrevissent quelque sujet d'allarme dans des atomes dont la vie auroit été indestructible. Qui sait si à cette vie il n'auroit point tenu quelque dégré de sensibilité? Il étoit plus sûr & plut net

de rendre purement méchanique la composition du Monde & de ses parties, malgré l'absurdité qu'il y avoit de tirer du hasard & du méchanisme seul la raison, la sagesse, le sentiment & la vie.

ARTICLE II.

Anaxagore de Clazomene.

OU LES ATOMES REVÊTUS DE QUALITÉS, ET MUS PAR UNE INTELLIGENCE INFINIE.

NOUS plaçons ici Anaxagore, tout ancien qu'il est par rapport à presque tous les autres Philosophes dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, parceque son systême semble être une correction des leurs. On y verra beaucoup de leurs idées, mais avec un arrangement si différent, qu'il paroîtra un édifice régulier en comparaison des autres, qui ne sont que des ébauches ou des desseins informes.

Il est le premier qui ait prononcé nettement que l'Intelligence étoit séparée de

toute matiere, & qui, laissant à celle-ci une inertie complette, ait placé dans l'autre le principe non-seulement de l'ordre, mais de tout mouvement (1). Athenes frappée d'admiration, éleva deux autels en son honneur, l'un à l'*Intelligence*, l'autre à la *Vérité* (2) : mais le dogme du philosophe n'étoit pas encore mûr pour la Philosophie : celle-ci ne pouvoit y revenir qu'après de longs efforts & de longues erreurs.

Voici le premier raisonnement que fit Anaxagore, & qui servit de base à son systême. La Nature reste constamment la même dans chacune de ses especes fondamentales : donc elle est constamment la même dans ses élémens fondamentaux. Car si ses élémens étoient corruptibles, le temps, qui détruit tout, les détruiroit peu à peu, & les especes disparoîtroient. Les especes se conservent, le feu, l'eau, &c; donc le feu, l'eau, l'air, la terre, l'éther, les sels, les huiles, les métaux, &c, sont ce qu'ils sont

(1) Arist. *de An.* 1. 2. 620. D.

(2) Ælian. 1. *cap. ult.*

par leur nature, par leur essence, & de toute éternité.

« Toutes les choses étoient dans la masse » primitive ; l'Intelligence porta son action » sur cette masse, & y mit l'ordre, dont le » Monde est le résultat (1) ». C'est par ce début magnifique que commençoit l'ouvrage de ce Philosophe. Tout étoit ; mais sans ordre, sans mouvement, sans beauté : c'étoit le cahos. L'Intelligence a ordonné, mu, séparé, revêtu de graces ce qui étoit : & le cahos est devenu le Monde. L'Intelligence a donc été Cause ; mais elle ne l'a pas été pour créer, ni pour tailler les pieces qui composent l'Univers ; elle l'a été pour les employer selon leur nature & leur forme, dans les desseins réguliers qu'elle a formés & exécutés. C'est ce qui demande quelque développement.

Parmi les Philosophes anciens, les uns croyoient la Matiere *passible*, c'est-à-dire, susceptible d'acquérir ou de perdre des qualités; les autres *impassible*, c'est-à-dire,

(1) Diog. Laër. *L.* 2. *Anaxag.*

incapable de rien acquérir, ni de rien perdre.

Par ce dernier syſtême, les élémens étoient dans les composés, comme les lettres sont dans les mots, qu'elles conſtituent par leurs nombres, par leurs différences propres & par leurs combinaiſons entre elles, ſans changer jamais ni de nature, ni de forme. C'étoit le principe d'Anaxagore, qui lui étoit commun avec tous les autres méchaniciens.

Mais il y avoit entre eux & lui deux différences; l'une, qu'il n'accordoit à la Matiere aucune force mouvante, ni capable de produire le mouvement, même dans le vide; l'autre, qu'outre la figure & l'étendue, il donnoit à ſes atomes une eſſence ſpécifique, telle qu'elle paroît être dans quelques genres, comme le feu, l'eau, l'air, l'or, &c. Cette eſſence, ſelon lui, n'étoit pas moins dans les autres genres, quoiqu'elle nous échappât dans l'analyſe. Par conſéquent, au lieu des quatre élémens, ſi connus dans la Phyſique ancienne,

Anaxagore en admettoit un nombre indéfini, autant qu'il en falloit pour compofer le Monde tel qu'il eft, & l'affurer dans fon état avec fes efpeces. Dans l'état préfent des chofes, il y a de l'air, du feu, de la lumiere, des aftres, des végétaux : donc, felon le raifonnement du Philofophe, dans le cahos préexiftant, il y avoit des atomes qui étoient air, feu, lumiere, &c. S'il n'y en eût point eu, le Monde n'en auroit pas. Ce font ces efpeces, en atomes, qu'il appeloit *homéomeries*, c'eft-à-dire, des élémens d'une forme & d'une efpece fixe, femblable à celle des maffes qui en font compofées. Voilà le fujet matériel qui attendoit de toute éternité les ordres & l'action de la Caufe fuprême, infiniment intelligente & puiffante.

Nous avons dit qu'Anaxagore étoit le premier *des Phyficiens* qui ait eu recours à cette Caufe pour exécuter toutes chofes : *Primus omnium rerum defcriptionem & modum mentis infinitæ vi ac ratione defignari & confici voluit.* Tout eft renfermé dans ce texte

précieux. Un esprit infini, *mens infinita ;* la force & la sagesse, *vis ac ratio* ; le plan & l'exécution, *designari & confici* ; les détails & les formes, *descriptionem & modum* ; l'universalité des êtres, *omnium rerum.* Tout vient de Dieu, tout appartient à Dieu (1).

Ainsi, dans la Nature, deux sortes de lois : les unes appartenantes à la Matiere, en qui Dieu même ne peut rien changer, à la nature de laquelle il est obligé de se conformer dans l'emploi qu'il en fait : les autres, provenant de l'Intelligence divine, qui a combiné, assemblé, assorti selon ses idées, tel ou tel corps, de telle ou telle espece, pour en former tel composé. Dans les premieres lois, la Matiere commande à Dieu, qui est obligé de l'employer telle qu'elle est, comme l'artisan emploie le fer comme fer, le bois comme bois, sans en pouvoir changer la nature. Dans les secondes lois, c'est Dieu qui commande & qui impose à la Matiere qu'il combine, telle forme artificielle qu'il lui plaît.

(1) *Voyez* aussi Arist. *Phys.* 8. 1. *texte* 4.

Lorſqu'il fut queſtion ſimplement d'aſſembler en maſſe, ſans aucune organiſation ordonnée, les élémens, ſoit ſimilaires, ſoit diſſimilaires, le ſeul triage joint à l'impulſion, ſuffît, ſans autre opération de la part de l'Être intelligent, pour les réunir. Ainſi l'air, l'éther, le feu, les minéraux, les eaux, la terre, toutes les maſſes élémentaires, connues ou non connues, ſans alliage ou avec alliage, n'eurent beſoin que d'être portées dans un même lieu pour y faire corps, par leur contact réciproque; il ne fut beſoin ni de deſſein, ni de plan figuré.

Mais quand il fallut former les végétaux, ou les animaux, c'eſt-à-dire, des eſpeces compriſes dans des individus ſujets à des réparations & à des remplacemens, alors il fut néceſſaire que l'art de l'ouvrier ſe joignît à la force d'impulſion; il fallut deſſiner, figurer avec intelligence au-dedans & au-dehors, des machines capables d'opérer la nutrition & la reproduction, pour réparer & remplacer.

Pour opérer la nutrition, la Cause intelligente mit dans chaque individu, des organes ou instrumens propres à extraire des composés les parties qui lui seroient similaires, & à les lui approprier; la nutrition ne pouvant se faire que par l'accession de parties analogues au corps qui se nourrit.

Pour opérer la reproduction, la même Cause soumit les parties extraites & adoptées dans l'individu par les organes de la nutrition, à une seconde organisation plus parfaite, qui les fit passer par un état de germes, pour reproduire la même espece de machine dans un nouvel individu.

Pour prouver que la nutrition se faisoit par l'addition des homéomeries, Anaxagore observoit que les animaux & les végétaux de toute espece, ne pouvoient également naître & vivre dans l'air, dans l'eau, sur la terre; parceque l'air, l'eau & la terre n'avoient pas également pour chaque espece la même quantité d'homéomeries analogues; que les fruits avoient be-

ſoin d'attendre les ſaiſons, & les développemens ſucceſſifs des ſucs qui leur conviennent, parceque les homéomeries ne leur venoient que ſucceſſivement; qu'on ne cultivoit les terres, qu'on n'arroſoit les plantes, que pour dégager les homéomeries analogues à leur nutrition; enfin que les animaux ne broyoient les alimens que pour en ſéparer les parties ſimilaires; que ce n'étoit que pour cela qu'il y avoit dans les animaux tant de coctions, de digeſtions, de chauſſes, de couloirs, pour faire les extraits & la répartition des ſucs alimenteux, ſelon le genre & le beſoin des individus & de leurs parties.

Pour prouver que la reproduction ſe faiſoit par la combinaiſon des homéomeries, voici les raiſonnemens d'Anaxagore.

S'il eſt vrai que la nutrition ne ſe fait que par l'adoption des parties ſimilaires, il s'enſuit que les corps nourriſſans, & ceux qui s'en nourriſſent, ont entre eux des parties ſimilaires, & plus encore, que les corps qui ſe nourriſſent des mêmes alimens ont

les mêmes parties ſimilaires : ainſi les différentes herbes ou plantes qui ſe nourriſſent dans le même terrein, des mêmes ſucs, des mêmes arroſemens, auront à peu près les mêmes principes de compoſition (1) : ainſi les animaux qui ſe nourriſſent de végétaux, auront, à quelque degré d'affinement près, les mêmes homéomeries que les végétaux.

Si les animaux ont les mêmes homéomeries que les végétaux, il eſt évident que les différences génériques & ſpécifiques des germes par leſquels ils ſe reproduiſent, ne peuvent venir que de la combinaiſon de la quantité & de l'arrangement de ces homéomeries, & que cette combinaiſon ne peut venir que de l'art & de l'action des organes que l'Être intelligent a établis dans les individus de chaque eſpece, pour y opérer cette fabrique nouvelle. La chaîne & la trame ſont les mêmes dans les deux genres : ce ne peut donc être que de l'organiſation du métier que vient la diffé-

(1) Ariſt. *Phyſ.* 1. 5. E.

rence des étoffes : la conſéquence eſt néceſſaire. Le même ſuc nourrit la ciguë & la canne à ſucre, la laitue & l'anémone ; mais la graine, comme une filiere ſpécifique, a d'abord organiſé leur ſéve ; & de la ſéve organiſée s'eſt formée toute la plante. Il y a plus : des ſucs pompés par les racines d'un ſauvageon s'élevoient dans leur tige naturelle pour aller produire un fruit ſauvage ; ils rencontrent dans leur route une autre filiere que l'art y a entée ; la ſéve, en partant de cette nouvelle filiere, prend une autre organiſation, qu'elle communique au bois, aux fleurs, aux fruits, qui par ce moyen ont un caractere nouveau, tout différent des premieres vues de la Nature. Tout gît donc dans l'organiſation pour la formation des eſpeces ; tout ſeroit mêlé & confondu ſans elle, ἦν ὁμοῦ ; avec elle & par elle tout eſt diſtinct, ſéparé, ordonné, ἐκόσμησε.

De cette théorie, Anaxagore concluoit que *tout étoit dans tout :* conſéquence qui fut mal interprêtée, par affectation, dans

les différentes Écoles, ſur-tout depuis que Platon, ſous le nom de Socrate, eut fait la ſatyre du Philoſophe de Clazomene.

Tout eſt dans tout : c'eſt-à-dire, qu'il n'y a aucun compoſé dont quelque partie ſimilaire ne ſoit dans tout autre compoſé (1).

Tout eſt dans tout : c'eſt-à-dire, que les mêmes parties ſimilaires qui ſont dans un individu, ou dans une eſpece, auroient pu être dans une autre. La laitue eſt dans l'anémone, parceque ce qui eſt dans l'une auroit pu ſervir à compoſer l'autre. L'animal eſt dans la plante, la plante eſt dans l'animal : à plus forte raiſon un animal eſt-il dans un autre animal, & ſur-tout dans un animal de la même eſpece, puiſque non-ſeulement les parties élémentaires y ſont les mêmes, mais que par l'analogie elles y ont acquis un tel degré d'aſſimilation, qu'il n'y a que la diſtinction numérique qui faſſe leur différence.

(1) Πᾶν ἐν παντὶ μεμίχθαι. Ariſt. *Phyſ.* 1. 5. 320. A. *Voyez* le paſſ.

On tiroit encore une autre conſequence qu'on prétendoit être abſurde : c'eſt qu'un arbre auroit été compoſé de petits arbres, un homme de petits hommes, *un homme riant même* (Lucrece pouſſe la plaiſanterie juſques-là) *de petits hommes rians*, & ceux-ci encore, d'autres ſemblables à l'infini ; à moins, diſoit-on, qu'on n'arrivât à des élémens diſſimilaires, qui par leur diſſimilarité, diſoit-on encore, ruineroient le ſyſtême.

Anaxagore n'étoit plus, pour répondre & ſe plaindre qu'on prenoit ſa penſée à contre-ſens. Il avoit bien dit qu'une livre d'or étoit compoſée de parcelles d'or, mais non de petites livres d'or. On ne devoit donc pas lui imputer de croire qu'un cheval fût compoſé de petits chevaux. Mais quand même il l'auroit dit, cela n'étoit peut-être pas deſtitué de toute vraiſemblance.

Qui empêche qu'une plante ne ſoit un compoſé de petites plantes, c'eſt-à-dire, de germes organiſés dans la même eſpece? Eſt-il

Eſt-il aucune partie de la plante qui n'ait été lymphe, ſuc laiteux, ſéve modifiée par la filiere ſpécifique, & qui n'ait pu devenir bourgeon, & dès-lors tige & arbre? Si le germe contient l'arbre, ſi le ſuc ſpécifique eſt la matiere du germe, un arbre ſera donc compoſé de petits arbres. Il en ſera de même des animaux. Chez eux, comme dans les plantes, les ſucs alimenteux, triés par la digeſtion, s'organiſeront pour devenir germes; ils le deviendront peu à peu par le travail des organes; & après avoir paſſé le point précis de cet état de germe, ils deviendront, par leur condenſation & leur combinaiſon, chair, os, veines, cheveux, &c. & par ce moyen les animaux encore feroient un compoſé d'animaux ou de germes dans la même eſpece.

En un mot, ſelon Anaxagore, tous les êtres vivans ſont compoſés des mêmes corpuſcules: c'eſt le *genre phyſique*, ou la maſſe commune des germes. Les corpuſcules ſont organiſés dans les individus générateurs par une combinaiſon particuliere qui

les détermine à telle eſpece particuliere : c'eſt l'*eſpece phyſique* des germes. Enfin ces germes conſtitués en leur eſpece, ſe ſéparent de la tige mere & ſe nourriſſent par leurs propres organes : ce ſont *les individus*, le troiſieme & dernier dégré qui acheve le cercle de la compoſition ; après quoi vient celui de la décompoſition, qui s'acheve lorſque les élémens ſont rejettés & repartis dans la maſſe commune, pour en être retirés de nouveau & employés à d'autres organiſations.

C'eſt ici que nous terminons nos recherches ſur les penſées des Philoſophes anciens touchant les cauſes premieres.

Pour mettre le Lecteur en état de les comparer enſemble & de les apprécier, nous allons en faire une ſorte de tableau raccourci.



ARTICLE III.

RÉCAPITULATION des Penſées des Anciens, ſur les Cauſes premieres.

I.

IL n'y a point eu de Philoſophe dans toute l'antiquité, qui n'ait vu diſtinctement ce principe eſſentiel : *Quelque choſe eſt :* donc *quelque choſe a toujours été.* Il eſt évidemment renfermé dans cet axiome ſi célebre : *Il ne ſe fait rien de rien*, que les Philoſophes anciens ont pris dans tous les ſens qu'il a, & qu'il peut avoir.

I I.

OR cet Être, qui a toujours exiſté, eſt, ou le Monde tel qu'il exiſte aujourd'hui, ou la Cauſe même qui a produit le Monde.

Il n'y a gueres qu'Ocellus & Ariſtote qui aient enſeigné bien formellement l'éternité du Monde. Le premier la prouvoit par des raiſons métaphyſiques ; l'autre, par la

raiſon des qualités eſſentielles à la Matiere ; laquelle étant ſuppoſée éternelle, avoit dû déployer de tout temps l'activité de ces qualités.

Les Modernes qui ont ſuivi Spinoſa, ou qui l'ont précédé, ont jugé à propos de faire dépendre l'éternité du Monde des facultés néceſſairement actives de la Divinité, qui ont dû s'exercer de toute éternité. Mais les Anciens n'ont point employé cette derniere raiſon, parcequ'ils n'ont jamais eu d'idée bien formée du ſyſtême de Spinoſa.

III.

En ſuppoſant le Monde né ou formé dans le temps, il eſt évident qu'il a dû ſa naiſſance à un Être autre que lui, puiſque rien ne peut être à ſoi-même cauſe de ſa production.

Or cet Être, autre que le Monde, eſt unique, ou il ne l'eſt pas : c'eſt la célebre diviſion qui comprend ce qu'on appelle les Unitaires & les Dualiſtes.

Si cet Être eſt unique, c'eſt ou la Divi-

nité ſeule, ou la Matiere ſeule, ou la Divinité & la Matiere conçues comme un, dans un même Être.

I V.

Si c'eſt la Divinité ſeule, par excluſion de toute Matiere ; ce ne peut être que la Divinité ſous la forme d'une cauſe libre, ou ſous celle d'une cauſe néceſſaire & ſpontanée. Cette ſeconde maniere ne peut avoir lieu dans la ſuppoſition que le Monde ſeroit né : une cauſe éternelle, néceſſaire, produit ſon effet de toute éternité. Par conſéquent, ſi c'eſt la Divinité ſeule qui a produit le Monde dans le temps, elle l'a produit comme cauſe libre ; maniere de produire qui ne ſe trouve clairement prononcée que dans les principes du Chriſtianiſme.

V.

Si c'eſt la Matiere ſeule, c'eſt ou la Matiere qui ſe meut par ſa peſanteur naturelle dans le vide : c'étoit l'opinion de Leucippe & d'Épicure : ou la Matiere qui ſe meut par une force qui lui eſt inhérente : c'étoit

celle des Hylozoïtes, qui se sous-divise encore en deux; dont l'une est celle des Stoïciens qui donnoient à une certaine partie de la masse matérielle une sorte d'intelligence & une influence réelle sur le Monde en général; l'autre est celle de Straton, qui ne donne à la Matiere qu'une simple faculté de se mouvoir, pour former des individus dont aucun n'a aucune surintendance sur les autres.

VI.

ENFIN si c'est la Divinité & la Matiere conçues comme un, dans un même être, il y a plusieurs classes.

La plupart ont formé cette unité improprement dite, sur le modele de l'homme, donnant au Monde un corps & une ame tellement assortis, que la Matiere étoit comme le vase de la Divinité; mais vase flexible, qui donnoit à Dieu une partie de sa forme, & recevoit de lui une partie de la sienne: c'étoit la pensée de quelques Pythagoriciens.

D'autres, & c'étoit le très-grand nom-

bre, imaginoient cette union comme une contiguité de deux ſubſtances à peu près homogenes répandues dans tout l'eſpace; de maniere toutefois que la plus pure de ces deux ſubſtances rempliſſoit toute la partie ſupérieure du globe univerſel; c'étoit Dieu : l'autre ſubſtance occupoit tout l'eſpace depuis l'orbite de la Lune juſqu'au centre de la Terre. La plupart des Pythagoriciens, toute l'École d'Élée, Parménide, Platon, Ariſtote, Zénon, ont embraſſé cette opinion.

Il y a une troiſieme eſpece d'union, qui ſeroit celle où il y auroit dans une ſubſtance unique deux attributs généraux, l'étendue & la penſée, pour en former les deux eſpeces d'êtres que nous connoiſſons. Mais ſi quelques-uns des Anciens, je veux dire les Éléatiques, ont pu entrevoir quelque choſe de cette opinion, la tournure d'eſprit de leur ſiecle les a empêchés de s'y arrêter, & de la voir ſous le même aſpect que les Modernes l'ont vue depuis Spinoſa.

Enfin il y a l'union vague de la Divinité

& de la Matiere dans un premier principe, connu quant à ſon exiſtence, inconnu quant à ſon eſſence; qu'on ſe repréſentoit comme une ſource univerſelle d'où les êtres ſortoient, ſoit par émanation, comme des rayons; ſoit par génération, comme les élémens ou les animaux; ou par ſecrétion, ou enfin par quelque autre voie inconnue, ſans fixer ni les temps, ni la maniere, ſans aucune explication raiſonnée. C'étoit le ſyſtême de tous les anciens peuples en général, & ſur-tout des Orientaux, lorſqu'ayant perdu le ſens précis de l'inſtruction primitive recueillie par Moïſe, ils ſe furent bornés à des idées vagues & à une croyance d'héritage, ſans autre diſcuſſion.

Ils ſe figuroient la Majeſté ſuprême, à l'exemple de leurs rois, retirée dans le ciel des cieux, laiſſant à un principal miniſtre, iſſu lui-même de la divinité, le ſoin de gouverner le Monde comme un état, & de retenir dans l'ordre un certain principe de rébellion, dont ils devinoient l'exiſtence par la vue des maux qui affligeoient la Na-

ture. C'eſt de-là que vinrent la Lumiere & les Ténebres chez les Chaldéens, Oromaze & Arimane chez les Perſes, Oſiris & Typhon chez les Egyptiens, l'Amour & la Nuit chez les Théologiens Grecs, Jupiter & les Titans chez les Poëtes, jusqu'au moment où naquit la Philoſophie proprement dite, c'eſt-à-dire, environ ſix cents ans avant J. C.

Voilà les trois manieres générales d'employer l'unité de principe; la Divinité ſeule, la Matiere ſeule, la Divinité & la Matiere conçues comme un dans un ſeul être. Venons à la ſeconde branche de diviſion, qui eſt la dualité diſtinctement prononcée.

VII.

Si la Divinité & la Matiere ſont conçues comme deux êtres nettement ſéparés; l'une eſt regardée comme cauſe active, & l'autre comme cauſe paſſive, plus ou moins, ſelon les différens ſyſtêmes ſur la nature de la Matiere, c'eſt-à-dire, ſur ce qu'elle a de forme & de mouvement par elle-même.

Les uns ont dit que la Matiere n'avoit

aucune forme fixe, mais qu'elle étoit une pâte prête à recevoir les formes de toute eſpece. Ce ſont les Hylopathiens, ou l'École d'Ionie.

D'autres ont dit que la Matiere avoit une forme fixe générale ; comme d'être feu, eau, air, &c. mais qu'elle n'en avoit qu'une, & que les eſpeces étoient produites par la condenſation ou la raréfaction de ces premiers élémens. C'étoient Thalès, Anaximène, Héraclite, tous les Stoïciens, &c.

D'autres, qu'elle en avoit pluſieurs auſſi fixes, mais compriſes & renfermées toutes dans les qualités premieres, qui ſont l'étendue, la configuration, la gravité, la ſolidité, par excluſion des qualités altérables. C'étoient les Atomiſtes.

D'autres enfin, qu'elle avoit un nombre indéfini de formes fixes, auxquelles tenoient les qualités, même altérables, du chaud, du ſec, du froid, de l'humide. C'étoit les homéoméries d'Anaxagore.

VIII.

Il n'y avoit pas moins d'opinions ſur le

mouvement de cette même Matiere.

Anaxagore disoit qu'elle étoit destituée par elle-même de tout mouvement, même local, & que Dieu seul pouvoit la porter & la placer.

D'autres lui accordoient le mouvement local, non par sa nature, mais par son existence dans le vide. C'étoient les Atomistes.

D'autres pensoient qu'outre le mouvement local, elle avoit les trois autres mouvemens, de génération selon l'essence, d'altération selon la qualité, d'augmentation selon la quantité. C'étoient les partisans des qualités altérables, qu'on nomme quelquefois Anaximandrites.

D'autres, qu'elle avoit une sorte de mouvement vital qui lui donnoit des tremoussemens, des vibrations spontanées. C'étoient Straton de Lampsaque, les Stoïciens & la plupart des Physiciens.

D'autres enfin, tels qu'étoient quelques Pythagoriciens, dont Platon a exposé les pensées, lui donnoient des sen-

ſations ſourdes & un appétit aveugle.

IX.

PAR l'état & les attributs qu'on donnoit à la Matiere, on peut aiſément juger des degrés d'activité & d'efficace que les différens Philoſophes attribuoient à Dieu pour mouvoir cette Matiere, pour la former, pour la diriger & l'appliquer à l'exécution du plan actuel de la Nature. Plus ils donnoient à l'un, moins ils accordoient à l'autre. Mais aucun de ces partages ne pouvoit ſe ſoutenir, parceque tous impliquoient contradiction. Le ſeul dénouement, que l'antiquité philoſophique n'a pas même entrevu, étoit de donner tout à Dieu, & d'ôter tout à la Matiere, juſqu'à ſa propre exiſtence ; de mettre du côté de Dieu, non-ſeulement tout ce qu'il y a de cauſalité, mais encore tout ce qu'il y a de ſubſtance eſſentielle dans l'Univers, & de traiter tout le reſte comme de ſimples effets produits, quant à leur forme & quant à leur ſubſtance. Les Philoſophes étoient bien parvenus juſqu'à dire que Dieu étoit

ſeul être, & la Matiere non-être ; mais de ce non-être au néant il y avoit encore une diſtance infinie, puiſque le non-être n'étoit que l'être ſans forme.

X.

TEL eſt le plan général du labyrinthe dans lequel les Philoſophes anciens ſe ſont égarés pendant dix ſiecles, pour trouver le premier appui de la vérité & du bonheur. Ces grands hommes, ces lumieres du monde, ces confidens des ſecrets de la Nature ne nous ont rien appris. A la place de la tradition antique, qui avoit fait juſqu'à eux la regle & l'eſpérance du genre humain, ils n'ont mis, diſoit Socrate, *que des airs, des éthers,* que des mots.

Thalès, placé entre la tradition & la philoſophie, poſa des principes excellens, qu'il ne crut pas néceſſaire de prouver dans un ſiecle où perſonne ne doutoit. Les Phyſiciens ou Naturaliſtes qui vinrent après lui, formerent le Monde en faiſant abſtraction de toute divinité, quelques-uns même lui donnant l'excluſion. Anaxagore remontra

la tradition ; il étonna ſon ſiecle ; il eut des autels, & pas un diſciple. Platon vint, qui ſe moqua d'Anaxagore, & qui noya le peu d'idées qui reſtoient, dans l'enthouſiaſme de l'École Pythagoricienne. Ariſtote à ſon tour les couvrit d'une métaphyſique épineuſe, capable de repouſſer plutôt que d'inſtruire les eſprits. Zénon, quoique tout entier à l'auſtere vertu, mit toute la Nature dans un réſeau de fer, & la traîna dans l'eſpace, ſans autre objet que de voir finir le Monde par une néceſſité fatale, comme il avoit commencé. Straton ſubſtitua à cette néceſſité une force convulſive, qui tendoit aveuglément à ſéparer ce qui étoit uni, & à unir ce qui étoit ſéparé. Épicure enfin, venant après tous les autres, bleſſé avec raiſon de tout ce qu'il avoit vu & entendu, écrivit trois cents volumes ſans daigner citer un ſeul philoſophe ; il mit, ſans détour & ſans myſtere, le Monde organiſé au niveau du cahos ; l'un, ſelon lui, étant auſſi bon, & auſſi bien que l'autre. Pour remporter le prix ſur ſes rivaux, il mit le

comble à leurs abſurdités. Le Monde d'Épicure étoit une machine qui ſe remontoit par le haſard, comme elle s'étoit formée par lui ; celui de Straton étoit une plante qui végétoit ; celui de Zénon, un animal intelligent, ſans liberté ; celui de Platon, un cheval fougueux, que la main de l'écuyer ne pouvoit réduire. Falloit-il tant de veilles, tant de volumes, tant de diſputes, pendant tant de ſiecles, pour nous donner de pareilles inſtructions ?

L'Univers ſavoit, avant Thalès, qu'il y avoit une Cauſe univerſelle intelligente, attentive à la conduite des hommes, & occupée de leur ſort ; il ſavoit que l'ame humaine avoit des rapports eſſentiels de ſubordination avec cette cauſe. Les Philoſophes travaillant ſur ces deux notions, qui ſont le fondement des mœurs, n'ont rien fait que pour les affoiblir ou les rendre problématiques, ſans les remplacer par aucune idée utile ou ſatisfaiſante.

Ils rappellent tout à une ſorte de Matiere incréée. Ont-ils eu une idée de cette

Matiere, de ses attributs, de son essence? C'étoit, selon le divin Platon, un être qui n'étoit pas être, qui n'étoit ni quoi, *neque quid*, ni qu'est-ce, *neque quale*, ni grand ni petit, *neque quantum*, qui n'étoit rien, & qui toutefois étoit. Quelle base pour s'élever dans les spéculations sublimes de l'ordre éternel & de ses loix! Ils ont parlé du mouvement, je ne dis pas sans en connoître la nature, mais sans en soupçonner même la cause. Il y en a eu qui ont été jusqu'à nier qu'il existât; parcequ'ils aimoient mieux se charger d'un ridicule que de dire avec Socrate, *je ne sais pas*. Que dira-t-on des positions respectives des parties du Monde, qu'ils ont voulu être déterminées par les qualités méchaniques, harmoniques, sympathiques ou antipathiques de la Matiere fixée par l'action machinale de quelque ame subalterne, qui s'étoit logée dans tel cercle plutôt que dans tel autre? Que dira-t-on de l'organisation spécifique des individus, dont la plupart des Philosophes n'ont donné aucune raison qui soit philosophique;

philofophique ; l'abandonnant tantôt au hafard, tantôt à une nature aveugle, qui prend la route fans connoître le terme, qui arrive fans favoir qu'elle eft arrivée ? Il faifoit beau entendre Pythagore & les Platoniciens differtant férieufement fur la defcente des ames, qui partoient du ciel & fe gliffoient le long du zodiaque, depuis le cancer jufqu'au capricorne ; & qui, tombant de-là comme des étincelles, venoient fe former à elles-mêmes des établiffemens dans les corps mortels, où elles fe promenoient pendant des fiecles d'une efpece à l'autre ; & d'où elles repartoient après un certain temps périodique, que Pythagore favoit. Il favoit jufqu'au jour de leur départ des aftres, & de leur arrivée dans les corps : c'étoit le quatorzieme de la conception de l'animal.

Toutes ces opinions étoient fi fingulieres, pour ne rien dire de plus ; elles étoient fi bizarrement expofées & prouvées, que les plus fages d'entre ces Philofophes, à la tête defquels on met juftement Socrate,

prirent le parti de ne les regarder que comme nous faiſons aujourd'hui les diſputes d'École. Platon traitant également le pour & le contre, & ſous d'autres noms que le ſien, nous fait aſſez ſentir que ces opinions, bonnes pour amuſer un bel eſprit déſœuvré, ne méritoient pas qu'un homme ſenſé en épouſât aucune. Arcéſilas pouſſa plus loin ce ſyſtême d'incertitude; & Pyrrhon alla juſqu'à douter de ſa propre exiſtence, & même de ſon doute. Ainſi la Philoſophie ſyſtématique, dans quelque route qu'elle s'engageât, aboutiſſoit toujours à quelque abſurdité.

Quelles idées de vertu pouvoient naître de cette confuſion de penſées? quels principes de conduite pour les ſociétés & pour les particuliers? Auſſi tous ces beaux Traités de ſageſſe, tous ces magnifiques préceptes développés avec tant d'éloquence dans les écrits fameux de nos Philoſophes, ſont-ils moins les réſultats de leurs vues métaphyſiques, que les expreſſions recueillies de la voix de droiture & d'équité qui

ſe fait entendre dans tous les cœurs ; que l'extrait raiſonné de cette tradition univerſelle du genre humain, de cet amour inné du beau & du bon, du vrai & du juſte, que nos Philoſophes perdoient de vue dans l'analyſe, mais qu'ils retrouvoient dans le ſentiment, pour en faire la loi de conſcience de l'homme, & le code de toutes les ſociétés. Où en ſeroient les peuples, ſi la Morale qui les gouverne n'eût pu être que le réſultat des ſyſtêmes que nous avons vus ? Cette Morale eût été chancelante dans tous ſes points ; & ſi l'on eût compté les voix, loin de nous conduire à la ſociété, elle nous eût preſque toujours réduit à l'état de brute & de guerre. Notre ſageſſe, dans le plus haut point de ſa perfection, n'eût été, en derniere analyſe, qu'un ſyſtême rafiné d'intérêt perſonnel, réduit lui-même au ſeul plaiſir des ſens... Je m'arrête, parceque ce n'eſt pas ici le lieu de faire des réflexions, ni de tirer des conſéquences.

TROISIEME ÉPOQUE.

Précis des opinions de quelques Philosophes modernes sur les Causes premieres.

I.

Siécles ſtériles pour la Philoſophie.

La Philoſophie, qui depuis trois ou quatre ſiecles avoit fait de la Grece ſon chef-lieu, & comme ſa métropole, envoya des eſpeces de colonies dans les villes fameuſes, à Rome entre autres, & à Aléxandrie.

Celle-ci, qui venoit d'être fondée, & qui, par le nom de ſon fondateur, avoit droit à toutes ſortes de gloire, devint en peu de temps le point de réunion de tout ce qu'il y avoit de génies célebres dans l'Orient, & par-là l'École centrale de l'Aſie, de l'Afrique & d'une partie de l'Europe.

D'un autre côté, Rome en possession, depuis plusieurs siecles, de donner des loix à l'Occident; Rome, dont la puissance & les vertus éblouissoient l'Univers, n'offroit pas un théâtre moins brillant aux esprits qui tendoient à la gloire. Mais comme chez elle on ne s'occupoit des sciences & des Dieux, que relativement au bonheur des citoyens ou à l'agrandissement de l'empire, les questions de pure spéculation y firent d'abord peu de fortune. Ce ne fut que sous l'extérieur de la sévérité cynique & des paradoxes de Zénon, qui paroissoient aller au sublime des mœurs, que la Philosophie put s'attirer l'attention des Romains. On leur parla de resserrer les bornes de l'intérêt particulier, & d'étendre les droits de la patrie. C'en fut assez pour leur faire adopter des principes, ou plutôt des conséquences, qui sembloient propres à fortifier l'esprit du gouvernement, & à élever ce courage mâle, qui n'a de nom dans les langues modernes, que celui de la nation qui en a donné

l'exemple. Nous avons dit *adopter;* car les Romains, Varron, Lucrece, Cicéron, Séneque, Pline, n'ont parlé de la nature des Dieux & des principes de l'Univers, que d'après ce qu'en avoient dit les Grecs. Tout ce qu'on trouve chez eux n'eſt que commentaire, ou citation, ou traduction. Apparemment qu'ils étoient arrivés trop tard pour être inventeurs; ou plutôt, que la partie de ce peuple roi étoit de ſubjuguer les nations & de les gouverner.

Les premiers Philoſophes Grecs qui vinrent à Rome, furent Carnéade, Diogène le Stoïcien & Critolaüs. La ville d'Athènes les avoit choiſis pour aller plaider ſa cauſe devant le ſénat Romain, & faire adoucir un décret qui la condamnoit à payer cinq cens talens, pour avoir ruiné la ville d'Orope dans la Béotie. L'éloquence de Carnéade éblouit la jeuneſſe Romaine; mais elle fit trembler le vieux Caton: ſur-tout quand il eut entendu ce philoſophe parler un jour en faveur de la juſtice, & le lendemain détruire tout ce qu'il avoit dit la

veille. « Que faiſons-nous, s'écria-t-il, de
» ces étrangers, qui vont renverſer les
» têtes de nos jeunes citoyens, & leur don-
» ner des principes inconnus à nos peres ?
» Nous avons beſoin de ſoldats & de ma-
» giſtrats, & non de rhéteurs, qui chan-
» gent le blanc en noir & le noir en blanc.
» Il ne nous faut d'autres maîtres que nos
» loix & la vertu de nos peres. Qu'on les
» renvoie donner leurs leçons à la jeuneſſe
» de leur pays ». Les Philoſophes partirent ; mais les idées qu'ils avoient ſemées dans Rome y germerent de toutes parts. Les jeunes gens coururent apprendre à Athènes ce qu'on n'oſoit enſeigner chez eux. Le goût de la Philoſophie ſe répandit : & Rome, peuplée malgré elle de Philoſophes, ſe laiſſa aller enfin à cette eſpece de luxe, à cauſe de ſa reſſemblance avec la vertu. Les juriſconſultes crurent y trouver les principes raiſonnés des loix ; les militaires ceux de la ſolide gloire ; les ſimples citoyens, les élémens du bonheur particulier, qui, fondé ſur la modération de

desirs, pouvoit aussi influer sur la tranquillité intérieure de l'état. Tout esprit pensant crut pouvoir user de son droit naturel, & raisonner sur le bien, sur le mal, & particulierement sur le mieux ; sur le sien & sur celui de l'état. Par-tout on voulut mettre les preuves & les démonstrations à côté des regles & des mœurs. L'Empire sembloit recevoir une nouvelle vie. Mais par la fatalité attachée au cœur humain, qui abuse des meilleures choses, la sphere des vices s'étendit avec celle des idées. Ceux qui jusques-là n'avoient été vicieux que par foiblesse ou par égarement, trouverent le moyen de l'être par principe. On avoit commencé par admirer Zénon, on finit par croire Épicure ; & la corruption s'étendant de proche en proche, Rome, qui s'étoit élevée par la vertu grossiere & ignorante de ses premiers citoyens, s'affoiblit en croyant se polir, & tomba enfin faute d'hommes, lorsque tout le monde voulut raisonner & se faire des principes.

La Philosophie s'étoit glissée dans Rome

plutôt qu'elle n'y étoit entrée. Il n'en fut pas de même à Alexandrie. Accompagnant le Vainqueur de l'Asie, qui avoit été élevé par elle, qui avoit conservé pour elle une admiration mêlée d'enthousiasme, elle y entra comme en triomphe, faisant partie de ses projets de grandeur & de politique. Ce n'étoit pas assez d'avoir soumis les nations & de les tenir assujetties par la force; il falloit regner sur les esprits & gagner les cœurs. L'Egypte, pleine d'elle-même dans tous les temps, & fiere de sa haute antiquité & de ses connoissances historiques, se faisoit valoir aux yeux de ses nouveaux maîtres, dont elle regardoit les plus savans hommes comme des enfans qui bégayoient à peine, & qui n'avoient nulle idée des choses. Non, disoit le prêtre d'Héliopolis à Solon (1), il n'y a pas un seul Grec qui soit un homme.

Il falloit guérir l'Egypte de cet orgueil, & lui faire sentir que la supériorité de ses vainqueurs dans les armes tenoit à la supériorité des lumieres.

(1) Tim. de Plat.

Tout ce qu'il y avoit d'hommes célebres dans la Grece, paſſa la Méditerranée, & vint jouir des priviléges d'une ville ſuperbe, qui toute entiere ſembloit n'être qu'un trophée & un monument de gloire.

On y étala avec magnificence cet appareil d'arts & de ſciences dont la Grece s'étoit occupée depuis quatre ſiecles. On compara les traditions & les fables de l'Aſie avec les connoiſſances de l'Europe ; on évalua les degrés d'habileté des différentes nations. Les Ptolomées, ſavans par goût, fournirent de nouveaux alimens à l'émulation. Une bibliotheque immenſe, des diſtinctions, des honneurs, des fortunes conſidérables prodiguées aux gens de Lettres & aux Philoſophes, mettoient tous les eſprits en action ; c'étoit une fermentation univerſelle. Un ſi grand éclat attira, comme il le devoit, les ſavans de toutes les nations, à qui les conjonctures rendoient les accès faciles. Les Juifs, diſperſés dans tout l'Orient, s'y porterent en foule : les Mages des Perſes s'y arrêterent ; les Gymnoſo-

phiſtes d'Éthiopie y parurent ; toutes les opinions de l'Univers y aborderent, y furent diſcutées, réformées, combinées les unes avec les autres. Les Platoniciens, qu'on appelle modernes, parceque très-anciens pour nous, ils étoient modernes par rapport aux premiers diſciples de Platon, ajouterent à l'enthouſiaſme de leur maître le fanatiſme oriental & la ſuperſtition Egyptienne. Les Cabaliſtes ou Philoſophes Juifs, qui concilioient Moïſe avec Platon & Ariſtote, vouloient faire paſſer leurs rêveries pour la tradition des premiers Patriarches. Les Eclectiques, ſous Potamon & Ammonius, faiſant un choix de ce qu'il y avoit de meilleur & de plus ſenſé dans les différentes ſectes, prirent leurs préjugés pour regle, & eurent pour diſciples leurs amis. Le Meſſie parut. Les Philoſophes s'armerent de toutes parts contre la révélation du fils de Dieu, qu'ils prenoient pour un de leurs rivaux. Le célebre Apollonius de Thyane, Pythagoricien de profeſſion, porta au dernier excès l'enthouſiaſme de la rivalité. Les

Chrétiens, qui verſoient leur ſang pour la vérité, crurent ne devoir point négliger les autres moyens de la défendre. Ils donnerent l'expoſition de leur foi ; ils la prouverent, citerent en leur faveur les aveux des plus ſages Philoſophes ; & firent voir que les ſyſtêmes qu'on leur oppoſoit n'étoient rien moins qu'appuyés ſur des idées claires, ou qu'on y tiroit des conſéquences qui n'étoient pas clairement dans les principes. La Philoſophie alors commença à ſentir qu'elle s'étoit trop avancée. Elle chercha, par des interprétations bénignes de ſes propres penſées, à ſe rapprocher ſur pluſieurs points, des dogmes chrétiens, qui d'ailleurs étoient plus conformes à la raiſon. La différence eſſentielle du corps & de l'eſprit fut reconnue, & marquée avec plus de préciſion qu'elle ne l'avoit été juſqu'alors. La multiplicité des Dieux devint allégorique : Jupiter, Junon, Neptune, Vulcain, ne furent que les noms d'une même puiſſance qui s'exerce ſur différentes parties de l'Univers. L'éternité de la Ma-

tiere, de certaine qu'elle avoit paru jusques là, devint d'abord problématique; puis on sentit la nécessité de la création, dont Hieroclès, dans le V[e] siecle, voulut faire honneur à Platon. Enfin lasse, & même honteuse de tant de courses, de ses allées & de ses retours perpétuels de la vérité à l'erreur, du sentiment intime à la discussion, de la croyance raisonnable au doute raisonné, la Philosophie se remit, en ce qui concerne les Causes, à peu près au même point d'où elle étoit partie : reconnoissant l'unité de Dieu, son pouvoir absolu sur toute la Nature, sa providence paternelle sur tous les hommes, & la vie de l'ame humaine après la mort du corps : c'étoit la Foi premiere du genre humain.

Il semble que la Philosophie, instruite par quatre siecles d'efforts inutiles, auroit dû s'en tenir pour toujours à ces points fixes, & porter d'un autre côté ses vues. Mais graces à l'inquiétude & à la confiance de l'esprit humain, les erreurs des peres servent rarement à instruire les enfans,

La Philoſophie revint, dans les ſiecles poſtérieurs, à ſes premiers erremens. Ce ne furent d'abord que de ſimples recherches ſur la maniere de concevoir ou d'expliquer les Cauſes, ſans toucher à la ſubſtance des dogmes : la religion ſervoit de frein à la licence. De là on vint peu à peu à des doutes ſur le fond même de la doctrine, & de ces doutes on ſe replongea dans les queſtions interminables où la Grece s'étoit égarée pendant quatre cents ans.

Nous ne rentrerons point dans ces vaines ſpéculations, qui quoique rajeunies de ſiecle en ſiecle par le mêlange des idées, ne contiennent rien de nouveau, ni qui mérite aujourd'hui d'être recueilli. Irions-nous parler des Gnoſtiques, des Marcionites, des Baſilidiens, des Ebionites & des autres illuminés, qui n'ont fait qu'un cahos monſtrueux des opinions philoſophiques & des traditions orientales mêlées avec les idées de la foi ? Nous engagerions-nous dans la philoſophie des Peres de l'Égliſe, qui, dans la matiere préſente, n'ont guères

eu d'autre objet que de concilier Platon avec la Foi, ou d'expliquer la Foi par Ariſtote? Nous arrêterions-nous à celle des Scholaſtiques, qui n'ont fait qu'ajouter à la philoſophie des Peres une forme hériſſée & un fatras de queſtions inutiles, ſouvent ridicules? Le Lecteur nous ſaura gré de le tranſporter tout d'un coup dans ces temps heureux, où l'eſprit humain renouvellé, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, par l'ignorance de douze ſiecles, & renaiſſant de lui-même, ſans préjugé, nous donnera une Philoſophie toute nouvelle.

On ſent bien que je veux parler du ſiecle de Deſcartes, de cet homme de génie qui a fixé en lui l'époque du renouvellement des ſciences, & qui a appris au genre humain à penſer : car c'eſt ainſi que l'Europe a parlé de lui pendant un ſiecle.

II.

Deſcartes & Mallebranche.

DESCARTES *nous a appris à penſer.* Ceux même qui ne ſont point Cartéſiens

parlent ainſi de Deſcartes. Me ſera-t-il permis de m'arrêter un moment ſur cette façon de parler, que beaucoup de gens ont pris trop à la lettre?

On n'avoit donc point penſé en Allemagne, où Copernic & Tycho-Brahé venoient de donner une conſiſtance fixe aux penſées les plus hardies des hommes ſur le ſyſtême du Monde. On ne penſoit point en Italie, où le génie de Galilée découvroit chaque jour aux Aſtronomes de nouvelles merveilles; en Angleterre, où Bacon donnoit le ſyſtême encyclopédique des ſciences actuelles & poſſibles.

On n'avoit point penſé à Rome, à Athenes, en Egypte, à Babylone: il faut le dire, malgré nos reſpects, j'ai preſque dit notre adoration, pour les reſtes ſublimes des penſées de Rome & d'Athenes; malgré les chefs-d'œuvre de poëſie, de peinture, de politique, d'éloquence, d'architecture; malgré la grandeur d'une infinité d'entrepriſes civiles & militaires, dont l'exécution nous étonne à cauſe de ſa hardieſſe & de

l'étendue des penſées. On n'a commencé à penſer qu'au XVIIe ſiecle. Il ſeroit malheureux pour le talent de penſer d'être venu ſi tard, & préciſément lorſque tout l'eſſentiel étoit fait, pour la gloire & pour le bien du genre humain. Qu'a donc fait le dix-ſeptieme ſiecle?

Deſcartes nous a appris à douter. L'École Académique, la plus brillante de l'Antiquité, en avoit fait ſon objet unique pendant trois cents ans. N'y a-t-il pas un doute néceſſaire avant tout examen?

Deſcartes a fait le procès aux ſens. Ils avoient été réduits à leur valeur préciſe dès le temps de Pythagore. Anaxagore, Démocrite, Leucippe avoient dit que les ſens ne nous apprenoient rien de l'eſſence des êtres; qu'ils pouvoient fonder l'opinion, & nullement la ſcience philoſophique.

On nous a donné une méthode qu'on n'avoit pas. Quelle eſt-elle? Ne ſavoit-on pas qu'il falloit dans les jugemens éviter la précipitation & le préjugé; procéder

du connu à l'inconnu; diviſer avant que de définir; définir par des idées claires, & raiſonner par des définitions juſtes? Nos Hiſtoriens narrent-ils mieux que les anciens? Nos Orateurs ſont-ils plus logiciens? nos Géometres plus élégans? Quelqu'un a-t-il plus de méthode que Démoſthene, qu'Ariſtote, qu'Archimede, qu'Euclide? Si Platon & Cicéron ſemblent en avoir eu quelquefois moins que ceux que nous venons de nommer, eſt-ce parcequ'ils ne le pouvoient pas, ou qu'ils ne le devoient pas, dans des ouvrages où ils vouloient mettre autant d'agrément & de goût que de philoſophie?

Deſcartes nous a appris à penſer. Gaſſendi, qui n'étoit pas moins philoſophe que lui, mais qui a fait moins de bruit, parcequ'il étoit de ſang-froid, s'eſt borné à nous apprendre à lire. Mais penſons, puiſque nous en avons le talent & le droit, (car nous l'avons auſſi-bien que les Anciens ſans doute,) pourvu que nous daignions lire auſſi quelquefois, ne fût-ce que pour

donner plus de force & plus d'aſſurance à nos penſées.

Deſcartes, riche de ſa propre gloire, n'a pas beſoin de dérober aux Anciens celle qu'ils ſe ſont acquiſe légitimement. Deſcartes a terraſſé, par ſa hardieſſe & l'aſcendant de ſon génie, le pédantiſme, qui avoit immolé Ramus, & fait trembler Gaſſendi au milieu de ſes ſuccès contre la ſecte d'Ariſtote.

Il a réduit à ſa juſte valeur, c'eſt-à-dire, à un profond mépris, la race hériſſée de ces commentateurs anti-philoſophes, qui ne connoiſſoient le prix de la raiſon, ni du temps. Il a diſſipé entierement l'enchantement de ces mots barbares, vides de ſens, que l'eſprit de ſubtilité & de diſpute avoit mis à la place de la groſſiere ignorance des ſiecles précédens. Il a purgé la terre de deux monſtres ſourds & aveugles, le *Préjugé* & la *Prévention*, qui fermoient aux hommes les avenues de la vérité, depuis deux mille ans : en un mot, ſi j'oſois m'expliquer ainſi, Deſcartes a fait une nouvelle

édition de l'efprit humain ; mais le livre avoit été fait avant lui.

Defcartes, tranfporté dans l'affemblée des Philofophes anciens; Defcartes, au milieu des Pythagores, des Socrates, des Parménides, des Platons, des Zénons, des Démocrites; Defcartes, dans l'Académie, dans le Lycée, dans le Portique; le dirai-je? dans les jardins d'Épicure, fe feroit rendu juftice à lui-même. Il auroit été faifi de vénération pour ces Docteurs du genre humain; il auroit été étonné de leur pénétration & de leurs efforts. Et fi dans quelque partie, il les eût vu chanceler fous le faix, & quelquefois même fuccomber, il auroit fenti, en les jugeant, le tort des circonftances, ou les bornes de l'humanité; fa propre expérience eût fait leur apologie.

Nous en trouverons une preuve fuffifante dans l'objet même que nous traitons. On fe fouviendra qu'il s'agit toujours de pénétrer au-delà de cette ligne, où arrivent les efprits les plus fimples par la premiere

réflexion ſur les Cauſes, & de voir en lui-même le reſſort qui fait jouer la Nature.

Les penſées des Modernes ſur ce point, ſont renfermées à peu près dans le même cercle que celles des Anciens. On trouve chez eux, comme ailleurs, des Méchaniciens, qui exécutent tout par les qualités premieres des corps; des Métaphyſiciens, qui ont recours à des êtres incorporels; des Phyſiciens, qui emploient des cauſes naturelles occultes; enfin des Unitaires, qui diſent que tout n'eſt qu'une même ſubſtance, variée par les différentes formes qu'elle produit, ou plutôt qui ſe produiſent par l'activité ſpontanée qui réſide en elle. Nous ne ferons qu'indiquer, nous l'avons dit, les principales opinions, afin de ne point répéter ce qui ſe trouve par-tout dans les livres qu'on a ſous la main.

Il eſt heureux, après tant de courſes pour ſuivre les traces des grands hommes de l'Antiquité, de rencontrer parmi les Modernes, un ſage qui paſſe l'éponge ſur

tout ce qui a été dit avant lui; qui ne reconnoiſſe en philoſophie que l'autorité de la raiſon; qui ne veuille que des connoiſſances démontrées par l'évidence même, & qui rejette tout le reſte dans la claſſe des opinions. Voilà une table raſe, un homme tout neuf, qui fait profeſſion de ne rien ſavoir, de ne rien croire, qui ſe dépouille de lui-même, & qui paſſe nud dans le parti de l'évidence. Que nous dira-t-il ſur les Cauſes principes?

Il abandonnera avec mépris les Eſprits & les Démons de Pythagore & de Platon, & toute cette hiérarchie ſpirituelle qui forme l'échelle des dominations ſur tous les êtres matériels, ſimples ou compoſés. Il rira des qualités contraires, qui ſe liguent, ou ſe livrent des combats; de ces formes ſubſtantielles ſans ſubſtance, & de toutes ces vertus magiques, que l'autorité des maîtres & la docilité ſervile des diſciples avoient établies dans la Phyſique, à la place des Cauſes connues par l'expérience. Il ſe gardera bien de penſer que la Divinité

même puiſſe être l'ame immédiate, ni informante des êtres corporels. Il dira encore moins que ce Monde, ſi beau & ſi régulier, ſoit, ou puiſſe être le réſultat d'un coup de dez, ou l'effet d'un principe brut & aveugle, qui auroit établi des fins & des moyens ſans connoître les rapports (quoique pourtant il ne veuille de Cauſes finales que dans la Morale, & qu'il les trouve ridicules dans la Phyſique).

Mais il nous dira que Dieu, dans le commencement, a diviſé la Matiere, laquelle eſt la même choſe, ſelon lui, que l'étendue ou l'eſpace; qu'il a imprimé enſuite aux parties de cette Matiere diviſée, un mouvement de rotation ſur elles-mêmes; qu'en vertu de ce mouvement il s'eſt formé trois eſpeces de corps, les corps lumineux, les corps tranſparens & les corps opaques; (les Orientaux auroient dit en leur langage, le Dieu de la lumiere, le Dieu des ténebres, & le Dieu médiateur,) que par les directions générales, données à ces différentes eſpeces d'élémens, il s'eſt formé

autour de divers centres, de grands tourbillons, dont chacun a fait un Monde ; & dans ces grand tourbillons, d'autres tourbillons plus petits, comme ceux de la Lune, de Jupiter, de Vénus & des autres planetes, dans le tourbillon ſolaire ; enfin que Dieu, par ſa volonté, a établi des lois qui ſe conſervent dans les corps, & qui maintiennent l'ordre de l'Univers.

On ſe gardera bien de réveiller ici les diſputes occaſionnées il y a cent ans, par ces aſſertions gratuites, auxquelles perſonne aujourd'hui ne prend aucun intérêt. Il eſt inutile de dire, qu'on ne conçoit pas que l'eſpace puiſſe ſeul conſtituer ce qu'on appelle *Matiere*, & que le vide & le plein ſoient au fond la même idée ; qu'on ne conçoit pas davantage la diviſion réelle ou poſſible des parties d'une étendue qui eſt infinie, non plus que la poſſibillté du mouvement de ces parties, qu'on ſuppoſe diviſées dans le plein, ni encore la différence ſpécifique des trois ſortes d'élémens, qui ne peuvent différer que par le degré de

groſſeur ou de petiteſſe; ni enfin la conſervation des tourbillons, malgré le mouvement circulaire, qui tend à la diſperſion & au mêlange, en vertu de la loi poſée par le même Philoſophe, que tout corps mu circulairement tend à s'éloigner du centre. On ne parle ici que de la Cauſe motrice. Deſcartes nous apprend-il ce qu'on avoit ignoré juſqu'à lui?

Dieu ſeul meut le Monde & le gouverne. Grands & petits, ſavans & ignorans le ſavoient de tout temps. Mais comment le meut-il? quels ſont les moyens qu'il emploie? Eſt-ce par lui-même immédiatement, ou par des inſtrumens ou cauſes actives, qu'il ait formées exprès pour exécuter les mouvemens qu'il avoit ordonnés dès le commencement?

Dieu a imprimé le mouvement à la Matiere diviſée, & il conſerve en elle ce mouvement par une influence continue de ſa puiſſance motrice.

On oſe dire que ces deux mots ne nous donnent aucune idée philoſophique.

Qu'eſt-ce que cette influence ? Eſt-elle phyſique ou morale ? L'une & l'autre ſont également incompréhenſibles. Comment ſe conſerve-t-elle ? Par la création continuelle du même être dans différens lieux ſucceſſivement ? Subtilités d'école qu'on croit entendre à vingt ou trente ans, & dont on rit à quarante. Par une action continue qu'il exerce ſur la Matiere ? Mais on ne conçoit ni cette action, ni ſa continuité. Mais n'eſt-ce pas ſe rapprocher trop de la penſée des Anciens, qui ont répandu la ſubſtance de la Divinité dans toute la ſubſtance de la Matiere, pour la faire agir ſur elle ?

Les Anciens ont fait de Dieu une ame informante, & Deſcartes en fait une Cauſe aſſiſtante.

On voit bien ici deux mots différens ; mais on demande premierement, s'il eſt bien clair que les Anciens aient fait de Dieu une Ame informante ? La comparaiſon de l'homme a pu les induire dans cette penſée. Mais c'eſt, je crois, traiter trop rigou-

reuſement les Anciens, que de les obliger de ſouſcrire à toutes les conſéquences qui peuvent naître d'une comparaiſon, laquelle, lors même qu'elle eſt juſte en pluſieurs parties, a néceſſairement des diſparités dans d'autres. En ſecond lieu, eſt-il bien clair que certains de nos Modernes n'aient fait de Dieu que l'Ame aſſiſtante du Monde; puiſque, ſelon eux, il eſt le principe intérieur par lequel le Monde ſe meut dans ſa totalité & dans ſes parties? Mais enfin que ces idées ſoient au fond les mêmes, ou qu'elles ſoient différentes, ce qui importe peu, il ſuffit qu'elles ſoient également obſcures & incompréhenſibles. Or c'eſt de quoi perſonne ne diſconviendra.

Les Anciens, dira-t-on encore, diviſoient la Divinité en autant de parties qu'il y en a dans la Matiere, afin d'attacher un principe moteur à ce qu'ils voyoient être mu.

C'étoit une abſurdité, ſuppoſé qu'ils l'aient dit. Il étoit par tout, continu, un; par conſéquent, il n'étoit pas diviſé en lui-

même, il ne l'étoit que par les objets en qui il agiſſoit. Mais les Modernes, pour avoir évité cette diviſion de la Divinité par la Matiere, ſont-ils pour cela hors d'embarras? Eſt-il moins difficile (il l'eſt peut-être beaucoup plus,) d'expliquer une infinité d'effets ſouvent contraires, par une ſeule action d'une ſeule cauſe, que par les actions multipliées de pluſieurs cauſes?

Il faut prendre, dit-on, la penſée de Deſcartes dans ſon point juſte. Dieu a voulu une fois de toute éternité, & cette volonté a fait la loi active & fondamentale de l'Univers, en vertu de laquelle tout ſe meut, tout ſe fait, ſans que Dieu y remette la main.

Si c'eſt là une idée philoſophique, c'eſt-à-dire, claire & évidente, où trouvera-t-on de l'obſcurité? Quel eſt le ſens de ce grand mot, qu'on emploie ſi ſouvent, tant en phyſique qu'en morale & ailleurs? Qu'eſt-ce que cette loi fondamentale & générale? Eſt-ce la penſée intérieure, ou exprimée, du Moteur ſuprême? eſt-ce un ordre donné

une fois à la nature, ou plutôt, n'eſt-ce pas un plan d'opérations arrêté, auquel Dieu a ſoumis ſon influence continue, pour le maintien & la conſervation de l'Univers? La loi qui gouverne dans un état (car c'eſt du moral que ce terme a été tranſporté au phyſique) eſt une indication du devoir, accompagnée de la menace de punition, ſi ce devoir n'eſt pas rempli. Cette impulſion, qui n'eſt que morale, peut bien ſuffire pour déterminer des êtres penſans, actifs, & ſe mouvans par eux-mêmes. Mais s'il s'agit d'êtres purement paſſifs, l'indication & la menace ſont inutiles; il n'y a que la force phyſique appliquée qui puiſſe produire le mouvement, & la force continuée qui puiſſe le conſerver. La loi active du Monde phyſique ne peut donc être que la force active de Dieu même, qui meut, ou plutôt, qui porte les différens corps aux lieux où ils arrivent. C'eſt donc Dieu même agiſſant par-tout & faiſant tout. Il eſt étonnant que parmi les Philoſophes mêmes, il y ait de ces inattentions qui réaliſent de ſimples

abſtraits, & qui donnent pour Cauſe phyſique & pour raiſon, un mot qui n'eſt même pris que dans un ſens figuré.

Deſcartes ne nous a donc point donné de lumieres nouvelles ſur la nature des Cauſes premieres, ni ſur leur maniere d'agir. Il n'a pas reculé d'un point les limites anciennes ſur cette partie. Tout eſt myſtere pour nous, comme il l'étoit auparavant. En quoi on ne prétend faire aucun tort à la gloire de Deſcartes : car ſi on dit qu'il n'a pas été plus loin que les plus grands hommes, on dit auſſi que les plus grands hommes n'ont point été plus loin que lui.

Ce fut l'embarras où ſe trouvoit Deſcartes par rapport au principe d'activité univerſelle, qui jetta ſon diſciple Malebranche dans le ſyſtême des Cauſes occaſionnelles, lequel détruit évidemment toute activité particuliere, toute puiſſance motrice dans les êtres créés.

Dieu eſt ſeul Cauſe efficiente dans les corps & dans les ames, quoiqu'avec le concours de ce qu'il appelle Cauſes *occaſion-*

nelles, & que d'autres appellent quelquefois *inſtrumentales* ou *conditionnelles;* trois termes qui font toujours entendre que la premiere Cauſe eſt cauſe unique, & que les cauſes ſubalternes ne ſont pas des cauſes, mais des façons différentes d'enviſager les êtres créés, dans l'ordre de la cauſalité. Par exemple, le mot *inſtrumental* ſemble annoncer que l'action de la premiere Cauſe eſt portée, & peut-être modifiée par les ſujets qui la reçoivent immédiatement, pour la rendre enſuite à l'objet où elle ſe termine : ainſi la plume de celui qui écrit, modifie, par ſa conformation, le mouvement de la main, & fait un trait, au lieu d'une tache informe, ſur le papier. Le mot *occaſionnel* ſignifie que la premiere Cauſe agit de telle ou telle maniere, toutes les fois qu'elle rencontre une certaine combinaiſon de cauſes ſubalternes : ainſi l'étincelle tombe ſur la pierre & s'éteint : tombant ſur le ſalpêtre pétri avec le ſoufre & le charbon, elle produit une déflagration ſubite. Enfin le mot *conditionnel* ſemble ſi-

gnifier que la premiere Caufe agira ou n'agira pas, & de telle ou telle forte, fuppofé feulement qu'il y ait telle ou telle condition donnée : c'eft une loi que la premiere Caufe s'eft faite, un engagement qu'elle a pris avec elle-même, de ne prêter fon influence que dans tel ou tel cas. Or il eft aifé de voir que ces trois mots ne fignifient que la même chofe fous des afpects différens. Ces inftrumens font faits, ces occafions font préparées, ces conditions font pofées, toujours par la volonté, le choix, l'action fuprême de la Divinité. C'eft elle qui taille la matiere, qui la place, qui la combine relativement aux fins qu'elle fe propofe; c'eft elle qui a établi par fa feule volonté, les plans & les fyftêmes de tous les mouvemens de nos corps, à l'occafion defquels font produites, par lui-même, nos perceptions, & enfuite nos volontés. C'eft donc Dieu feul qui fait tout, dans nous comme dans tout le refte. Malebranche nie les conféquences qu'on tire de ces principes, & trouve, à force d'art & de méditation,

méditation, le moyen de concilier beaucoup de choses qui semblent se contredire; tous les Philosophes ne voient pas comme lui, ni tout ce qu'il voit.

III.

Cudworth & J. Le Clerc.

OU LES NATURES PLASTIQUES.

POUR éviter les difficultés de cette activité continue & universelle que Descartes met dans la Divinité, aussi-bien que les contradictions & les inconvéniens des Causes occasionnelles, Cudworth & Le Clerc entreprirent de rétablir les formes actives, ou les natures formatrices des Anciens, sous le nom de *Natures plastiques*. Ou Dieu, ont-ils dit, fait tout par lui-même dans la Nature, ou tout s'y fait par le méchanisme seul, ou il y a des Natures artistes. qui se chargent de mouvoir, de diriger, de placer les corps : il n'y a point de milieu : quelle est la force qui porte la pierre qui tombe?

Épicure ne pouvoit imaginer qu'un Être

infiniment heureux pût ſe charger du ſoin de gouverner tous les atomes de l'Univers, qui ſe placent ſans ceſſe & ſe déplacent. C'eſt la même raiſon qui a déterminé nos Modernes à recourir à des agens ſubalternes.

Mais ces agens ſubalternes ayant beſoin d'être conduits par Dieu même, qui veille ſur eux, qui les modere, qui les redreſſe, comme un maître qui auroit une quantité immenſe de ſerviteurs ignorans & ſans raiſon, même ſans idées, rendroient-ils l'adminiſtration moins fatiguante, que ſi Dieu faiſoit tout par lui-même (1)?

Ils inſiſtent : Combien de détails trop menus, trop au-deſſous de la dignité ſuprême? Combien d'objets vils & odieux à parcourir? Pourquoi cette lenteur dans les opérations de la Nature, ſi c'eſt l'action immédiate de Dieu même? Enfin, pourquoi tant de fautes & d'erreurs dans le Monde phyſique? Car enfin, Dieu eſt le maître, & il peut tout.

(1) *Voyez* Mosh. *ad Cudv.* 154. 1. & 2.

On ſait les réponſes à ces objections uſées. S'il y a quelque choſe à y ajouter dans le moment préſent, c'eſt que les Natures plaſtiques ne remédient à aucun des inconvéniens qu'on obſerve. Les détails & les conſéquences retombent également ſur la premiere Cauſe, qui auroit pu faire les inſtrumens ou plus forts, ou plus précis pour l'exécution (1).

Mais avant que de nous obliger à admettre ces Natures, qu'on nous diſe au moins ce que c'eſt.

M. Le Clerc répond d'abord, que l'eſprit humain ne pouvant toujours définir les choſes dont il connoît l'exiſtence, il ne s'enſuivroit nullement que ces Natures n'exiſtaſſent pas, quand même on ne pourroit pas en donner une idée claire & préciſe (2). M. Le Clerc a raiſon ; mais ce pré-

(1) Cudworth veut des Natures plaſtiques pour chaque individu, pour chaque plante ; il en veut pour régir les grandes parties, pour les petites ; il en veut qui aient une ſorte de ſurintendance ſur les autres. §. 30. *p.* 129.

(2) Bibl. choiſ. *tom.* 2. *art.* 2. *pag.* 107 & 108.

lude du moins ne promet pas une explication lumineuſe. D'ailleurs il faudroit au moins avoir prouvé préalablement que ces Natures plaſtiques, qu'on ne peut concevoir, exiſtent; car c'eſt de quoi il s'agit. Mais d'un autre côté, comment prouver l'exiſtence d'une choſe dont on n'a point d'idées? On la prouvera par ſes effets.

Écoutons donc Cudworth : « La Nature » plaſtique eſt un art attaché à la Matiere, » pour la porter à la fin qui lui eſt mar» quée (1) ». Cet art attaché à la Matiere eſt-il une autre ſubſtance? eſt-il matiere, ou eſprit? eſt-il propriété, ſoit de l'une, ſoit de l'autre? C'eſt une ſubſtance, & une ſubſtance qui n'eſt point matiere (2). C'eſt donc un eſprit? Non : elle n'a ni ſentiment, ni connoiſſance, ni perception; elle n'a que le principe vital du mouvement propre à chaque eſpece : en un mot, c'eſt une

(1) Pag. 155. §. 5. *Eam naturam*, &c. pag. 163.

(2) *Etſi genitrix hæc vita poſtremum inter vitas tenet locum, nihilo tamen minus cum vita ſit, corporis expers eſſe debet. Nulla enim eſt quæ corpore non careat vita.* Pag. 175. §. 20.

Nature dépoſitaire du mouvement que Dieu a voulu qui ſoit communiqué à la Matiere, pour conſerver en elle les directions primitives relativement à l'entretien du Monde dans ſon état. C'eſt une loi ſubſtantielle dont la Matiere eſt impregnée, & qui elle-même eſt comme enivrée par la Matiere : *Ratio merſa in Materiam, & veluti corpore ebria* (1). Qui ne voit, dit Cudworth, qu'il exiſte un principe vital dans la plupart des êtres, qu'il y a quelque choſe qui agit dans les individus, qui les pouſſe, qui les porte, en ſuivant une certaine voie, à un but certain? Au reſte, cet eſprit pourroit être encore quelque faculté intelligente d'un ordre inférieur qui obéiroit à une intelligence ſupérieure (2).

(1) Cudw. §. 11. *p.* 165.

(2) *Prima laboris noſtri parte defuncti ſumus, atque genitricis Naturæ indolem declaravimus. Si quis brevem eorum quæ diſputavimus ſummam requirat is vero hanc habeat: Extat quoddam vitæ genus animali vitâ deterius & inferius. Iſta vita ex præſcripto mentis cujuſdam ſeu intelligentis rationis & ſapientiæ, viâ & ordine procedit ac agit, laboreſque ſuos ad certam ſemper refert metam, aut id ſemper ſpectat quod op.*

Quelle ſera ſa maniere d'agir ? Imaginons les murs de Thèbes, qui s'élevent par enchantement, ſans main d'œuvre ; une forêt dont les arbres ſauroient ſe figurer eux-mêmes en vaiſſeaux; un inſtrument de muſique dont les cordes rendroient des ſons harmonieux & ſymmétriques, ſans aucun ſecours de l'art. C'eſt ainſi que ſe forment les plantes & les animaux. Un principe hylarchique eſt attaché à leurs germes, les développe, les nourrit, les conduit juſqu'à leur plus haut période, où elles ſe recréent elles-mêmes par de nouveaux germes. On reconnoît ici les idées d'Ariſtote & de Straton. Voici une autre comparaiſon : Je penſe : enſuite je parle. Ma parole contient ma penſée ſans la connoître (1). L'art de Dieu eſt le *Verbe*

timum eſt. Verum ipſa tamen rationem earum rerum quas efficit, ignorat; neque ſapientiæ illius cujus normam ſequitur & regulam, magiſtra eſt. Sola enim ei ſerviendi gloria relicta eſt, præceptiſque ſapientiæ illius obtemperandi : agit ea fataliter certâ quâdam naturæ conjunctione & concentu, ad exemplum legum atque præceptorum quæ perfecta mens rogavit, in eamque indidit & immiſit, &c....

(1) Cudw. *p.* 174. §. 19.

penſé ; l'art de la Nature, ou le principe plaſtique eſt le *Verbé proféré.* On peut le comparer encore à un eſclave qui porte une lettre dont il ne ſait pas le contenu : en conſéquence de ſa coopération, toute aveugle qu'elle eſt, la choſe ſe fait. Enfin c'eſt un manœuvre qui exécute le plan de l'architecte, ſans le connoître. C'eſt une ſcie, une hache, qui coupe, & qui ſuit aveuglément la direction de celui qui l'applique. *Cudw.* §. 19. *pag.* 174.

On conçoit ces comparaiſons. Mais plus on les multiplie, plus on prouve que l'idée de la choſe manque. La Philoſophie n'imagine point, elle tâche de concevoir ; & quand elle ne conçoit point, elle ne doit ni définir, ni raiſonner. Cette Nature connoît-elle ſa fin, ne la connoît-elle pas ? Si elle ne la connoît pas ; comment ſon action differe-t-elle du ſimple méchaniſme ? Comment peut-elle décharger Dieu du ſoin de gouverner les êtres purement matériels ? Si elle la connoît ; on retombe dans les ſyſtêmes dont

on a voulu éviter les inconvéniens.

C'eſt pour avoir réfléchi ſur ces inconvéniens, que Deſcartes n'a pas voulu s'expliquer nettement ſur cette Nature active (1), de peur, dit-il, de paroître favoriſer la penſée de ceux qui diſent que Dieu eſt l'ame du Monde, unie à la Matiere (2). « La cauſe » du tranſport local, que j'appelle *mouve-* » *ment*, peut-être, dit-il, Dieu même, ou » une ſubſtance créée à peu près ſemblable » à notre ame, ou quelque autre force ou » puiſſance à qui Dieu auroit donné le pou- » voir de mouvoir les corps. Mais n'en par- » lons point, de peur qu'on ne nous prête

(1) *Vid.* Cudw. 151. & *ibid* Mosheim.

(2) *Tranſlatio illa quam motum voco non eſt res minoris entitatis quam ſit figura, nempe eſt modus in corpore. Vis autem movens poteſt eſſe ipſius Dei conſervantis tantumdem tranſlationis in materia, quantum à primo creationis inſtanti in eâ poſuit, vel etiam ſubſtantiæ creatæ, ut mentis noſtræ, vel cujus vis alterius rei cui vim dederit corpus movendi. Et quidem illa vis in ſubſtantia creata eſt ejus modus non autem in Deo. Quodque non ita facile ab omnibus poteſt intelligi, nolui de iſta re in ſcriptis meis agere, ne viderer favere eorum ſententiæ qui Deum tanquam animam Mundi materiæ unitam conſiderant.* Ep. 72. *T.* 1.

» des opinions que nous n'avons pas ». Il pouvoit y avoir encore un autre inconvénient, qui étoit de parler d'une chose dont il n'avoit point d'idée, & de s'engager dans une discussion dont il ne prévoyoit pas l'issue. Il y a dans la Nature un principe immédiat de tous les mouvemens. Comment l'appelle-t-on ? quelle idée en a-t-on ? C'est une chose qu'on ne sauroit nommer, parcequ'on ne la connoît pas. *Rem non innominatam magis quam non intellectam.* Tusc. I. 17.

IV.

Spinosa, Leibnitz, Newton.

L'ESPACE, conçu par le vulgaire comme un vuide immense; rempli, selon les Théologiens, d'une maniere ineffable, par l'immensité de Dieu même; rempli encore, selon Descartes, par la Matiere, sinon infinie, au moins indéfinie, formoient trois étendues, toutes trois universelles, toutes trois existantes ensemble, chacune dans leur genre. Spinosa ne pouvant les conci-

lier dans ſon imagination, réſolut des trois de n'en faire qu'une.

Il ſe repréſenta la Divinité comme une ſubſtance unique & ſimple, conſtituant le lieu de l'Univers, le rempliſſant par ſa propre nature, le variant par ſes formes.

D'après les phénomenes qui ſe renouvellent chaque jour, il ne put ſe diſpenſer de ſuppoſer dans cette ſubſtance unique, un principe productif de toutes les formes; & d'après les mêmes phénomenes, il réduiſit ces formes à deux eſpeces générales, l'étendue matérielle & la penſée; l'une formant le corps, & l'autre l'eſprit.

Une ſuite néceſſaire de modifications naiſſant les unes des autres de moment en moment, de ſiecle en ſiecle, tombent, & ſe renouvellent ſans ceſſe, ſur un fond de ſubſtance conſtamment le même, qui eſt ici terre, là ſoleil, ici intelligence, là inſtinct aveugle, ici plante, là rocher, par la ſeule différence des formes, qui ſemblent s'élever ſur la ſubſtance, ou rentrer dans ſon ſein, comme les flots dans le ſein de

l'Océan. En un mot, Dieu, ſelon Spinoſa, n'eſt qu'un cours éternel de nature, qui prenant toutes les formes qui ſont poſſibles, ſucceſſivement, ou à la fois ; entraîne dans le paſſé, par ſa pente néceſſaire, ou par ſa force invincible, tous les inſtans de l'avenir, & avec eux tous les êtres exiſtans, à meſure qu'ils arrivent à l'exiſtence ; préparant ſans ceſſe par la deſtruction de ceux qui exiſtent, la naiſſance de ceux qui doivent le remplacer ; & le tout, ſans connoiſſance, ſans volonté, ſans liberté, ſans activité, ſans deſſein ; ou s'il connoît, ſon intelligence n'eſt que la glace d'un miroir qui ſeroit animé ; s'il veut, ſa volonté n'eſt qu'un acquieſcement de ſpontanéité ; s'il eſt libre, ſon choix n'eſt qu'un poids qui l'emporte ; s'il agit, ſon action n'eſt qu'une ſecouſſe convulſive ; s'il arrange, ſes combinaiſons ne ſont que des coups de dez. On voit aſſez où nous menent ces principes.

On a voulu les réfuter par le danger & l'abſurdité des conſéquences. Mais il falloit commencer par réfuter d'abord les prin-

cipes mêmes. Vous ne pouvez croire, auroit dit Spinofa , que votre ame , votre corps, votre vêtement, le pain que vous mangez, l'air que vous refpirez ; que la fange eft la même fubftance effentielle que l'efprit qui raifonne; en un mot, vous ne pouvez croire que Dieu même foit le principe, la caufe, l'inftrument & le fujet de tout ce qui fe fait dans l'Univers, bien ou mal. Mais fi les principes que j'ai établis font vrais, & que les conféquences que j'ai tirées en foient bien déduites, ce n'eft plus à moi qu'il faut vous en prendre.

Auffi eft-ce par les principes qu'on arrête l'auteur, comme tous les autres faifeurs de fyftêmes abfurdes. On lui demande de s'expliquer lui-même, s'il le peut. A-t-il une idée claire & diftincte de ce qu'on appelle fubftance? En connoît-il la nature, l'effence, les propriétés ? A-t-il compris ce que c'eft qu'une fubftance infinie & fimple, qui eft tout, & qui eft une? Peut-il concilier dans fon efprit l'unité rigoureufe avec la multiplicité, avec les diftinctions &

les divisions réelles des êtres? S'il est vrai que ces idées manquent absolument à Spinosa, comme à tous les hommes, il est évident qu'il a conclu de l'inconnu au connu, & que par conséquent son raisonnement fondamental est nul. Qu'après cela on revienne aux conséquences d'un systême si mal prouvé, la réfutation est complette.

Quelques Modernes ont prétendu que ce systême n'étoit que l'unité d'Orphée, ou celle des Éléatiques développée. Mais qui peut se flatter de savoir quels étoient les développemens des opinions d'Orphée, ou des Philosophes d'Élée? On les imagine d'après ceux de Spinosa; & ensuite on dit que Spinosa ressemble à Orphée. C'est assez la méthode de ceux qui prétendent retrouver dans les Anciens tout ce qui a été dit par les Modernes : un mot leur suffit & leur donne la clé de tous les détails. Timée a connu l'électricité; donc il en a fait un ressort universel. Pythagore a parlé des monades; c'étoit la Théodicée de Leibnitz. Il a fait des calculs astronomiques : il

prévenoit Newton. Platon dit que les êtres ſe formoient du néant, ou du rien : donc il a connu la création. Il a dit que dans la Matiere il y avoit un vice de nature, dont l'eſpece humaine ſe reſſent : donc il a reconnu le péché originel.... Les Anciens ont ſans doute fait beaucoup de découvertes dans la Métaphyſique & dans les autres parties qui ne demandent que du génie & de la ſagacité ; peut-être même ont-ils été plus loin que nous : mais pour ſtatuer dans cette cauſe, il faudroit non-ſeulement avoir leurs véritables textes, mais encore être bien ſûr de les entendre comme eux ; ſans cela il eſt très-prudent de s'abſtenir de comparer & de juger.

Leibnitz, juſtement mécontent de tout ce qu'il avoit vu chez les Anciens & chez les Modernes, fit un effort de génie pour s'élever au deſſus de toutes les productions de l'eſprit humain ſur cette matiere, & expliquer une bonne fois toutes les difficultés.

On avoit cru juſqu'à lui que ce qui

eſt étendu ne pouvoit être compoſé que de parties étendues, par la raiſon que cent aveugles ne peuvent faire un œil voyant; mais il prouva par des argumens métaphyſiques, que ce qui avoit paru évident juſqu'alors, étoit impoſſible, & que la compoſition ſuppoſoit néceſſairement des êtres ſimples. Ce début annonçoit une route toute nouvelle.

Il nomma ces êtres ſimples, *unités*, ou *monades*, *atomes de ſubſtance*, *points métaphyſiques*, *actes*, *entélechies*, *forces primitives*, *formes ſubſtantielles*; toutes dénominations auſſi obſcures que la choſe même. Il les auroit nommées *ames*, ſi l'uſage n'avoit pas attaché ce mot au principe qui gouverne la totalité d'un individu.

Ces monades, ou points, ſont ſans étendue, ſans figure, ſans parties; elles ne ſont point dans le lieu, par conſéquent elles ne changent point de lieu. Cependant elles ſont douées de perceptions & de force: de *perceptions*, par leſquelles chaque monade eſt comme un miroir qui repréſente

tout l'Univers avec ses états présens, passés & à venir : de *force*, par laquelle tous les changemens possibles dans chaque monade sont développés successivement, depuis le premier instant de sa création jusqu'à l'infini, parcequ'elle est physiquement indestructible.

De ces monades sont composés tous les êtres créés, corps & esprits, séparément, ou conjointement, dans un même individu, où elles agissent à côté les unes des autres, sans commerce réciproque, sans qu'il sorte rien d'elles, sans qu'il entre rien en elles, sans faire, ni recevoir aucune impression, montrant entre elles des rapports qu'elles n'ont point, mais qui semblent réels par la loi de correspondance mutuelle, que le Créateur a établie, & qui les ordonne à une fin commune. Les détails & les preuves de ce systême étant dans le même genre que les principes, que peut-on en tirer pour l'instruction & la consolation du genre humain? Élémens d'étendue sans étendue, suppression de toute matiere,

tiere, de tout corps, de tout eſpace, de tout mouvement : improductibilité & indeſtructibilité phyſique, non-ſeulement de l'être, mais de tout être, de tout animal: perceptions ſourdes & infinies; miroirs repréſentatifs de tous les êtres, de tous les temps, de tous les lieux, dans chaque atome de ſubſtance : rapports ſans liaiſon effective, harmonie ſans concert d'activité; eſt-il quelque intelligence humaine qui puiſſe atteindre à ces contradictions ſublimes? Nous cherchions depuis trois mille ans l'explication d'une grande énigme. En partant d'où nous ſommes, nous croyons tenir au moins un des bouts de la chaîne, qui nous ſoutenoit : ce bout même nous échappe, nous tombons comme dans un vuide infini. Comment retrouver dans ce nouveau cahos d'idées que nous n'avons point, dont nous avons les contraires, les principes des mœurs, la liberté, la religion, la raiſon, les vertus, les vices, les récompenſes, en un mot ce qui fait l'homme phyſique & moral?

Leibnitz a été ſans doute un des plus forts génies qui aient jamais paru. Il eſt venu dans un temps où les matieres étoient préparées, digerées par la diſcuſſion. Il a fait des efforts incroyables pour percer le voile; il n'a réuſſi qu'à le rendre plus épais. Quel homme ſenſé appuiera ſur ſon ſyſtême le plan de ſa conduite & de ſon bonheur?

Tandis que Leibnitz ſe perdoit dans l'abîme des cauſes métaphyſiques, Newton, plus ſenſé & plus modeſte, prenoit la balance & le compas. Ainſi Leucippe avoit été autrefois ramené à une philoſophie plus humaine par les égaremens ſophiſtiques de Zénon d'Élée. Le Sage moderne a cru que l'homme, fait pour uſer & non pour créer, devoit prendre le Monde tel qu'il eſt, & borner ſa ſcience à obſerver.

Partant de ce point, Newton conſidere les corps & leurs qualités premieres, l'étendue, la ſolidité, la diviſibilité, la figure, la peſanteur. Il compare ces propriétés &

les êtres qui en ſont doués avec les phénomenes qu'il remarque autour de lui. Il conſtate les faits; il les compare; il en déduit un petit nombre de loix ſimples qu'il n'explique point, mais par leſquelles s'expliquent les mouvemens les plus compoſés des grandes parties du Monde, & qui ſemblent les plus irrégulieres. Newton, le grand Newton, s'arrête là. Quand on lui fait des queſtions ſur la nature des Cauſes, ou ſur leur maniere d'agir, il ne rougit point de répondre qu'il *ignore*. Il ſait qu'il y a un Dieu, être éternel, immenſe, infiniment ſage, infiniment puiſſant, qui eſt en tout la derniere raiſon des raiſons. Il voit des corps qui ſe meuvent ſelon des regles fixes, démontrées telles par la ſtabilité de l'Univers. Il s'occupe à rechercher ces regles, non à les imaginer; à en connoître le fait, non à en découvrir l'eſſence. Voilà l'objet de Newton. Tout le reſte, il avoue qu'il eſt au-delà & au-deſſus de lui.

Leucippe, Démocrite, Anaxagore,

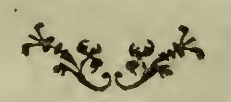
avoient ouvert cette voie, mais l'enthousiasme & le goût insensé du merveilleux & du nouveau a presque toujours empêché les hommes de la suivre. Notre siecle a paru y rentrer. Plusieurs de nos Philosophes, convaincus qu'en fait de Causes les limites de la science ne sont pas loin de celles du simple sens commun, ont renoncé à tout ce qui s'appelle systême, & ont tourné leurs vues du côté des objets utiles. Heureux les Philosophes, s'ils pouvoient s'en tenir là ! Ils n'ont pas à craindre que la matiere leur manque. Par-tout une ample moisson de gloire les attend ; & outre la gloire, la satisfaction encore plus douce d'avoir fait un bon usage de leur génie & de leurs talens.

FIN.

EXTRAIT DES REGISTRES de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, ce Vendredi 16 Décembre 1768.

MM. DE GUYGNES & DUPUY, Commiſſaires nommés par l'Académie, pour l'examen d'un Manuſcrit de M. l'Abbé BATTEUX, contenant pluſieurs ouvrages ſous ces titres : *Hiſtoire des Cauſes premieres, ou Expoſition ſommaire des penſées des principaux Philoſophes ſur les principes des Êtres ; Traductions Françoiſes d'Ocellus Lucanus, de Timée de Locres, de la Lettre d'Ariſtote à Alexandre, ſur le Syſtême du Monde, avec des Remarques*, ont dit que ces Ouvrages leur avoient paru dignes de l'impreſſion. Sur leur rapport, qu'ils ont laiſſé par écrit, l'Académie a cédé ſon privilége à M. l'Abbé Batteux, pour l'impreſſion deſdits Ouvrages. Fait au Louvre, ce Vendredi ſeizieme Décembre, mil ſept cent ſoixante-huit.

LE BEAU, *Secrétaire & Sous-Directeur.*



PRIVILÉGE EN COMMANDEMENT pour l'impreſſion des Ouvrages de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

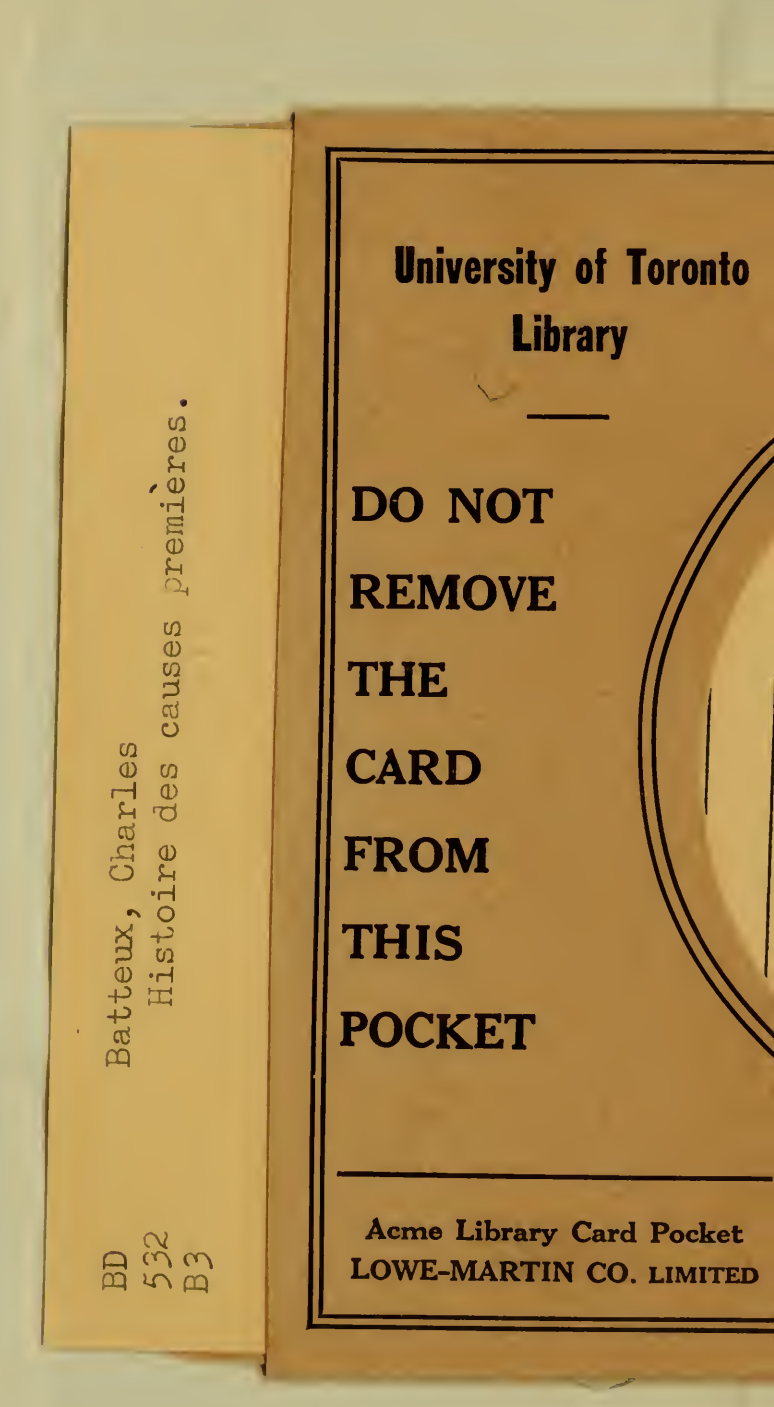
LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prevôts, Juges, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. NOTRE ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES Nous a très-humblement fait remontrer qu'en conformité du Réglement ordonné par le feu Roi notre biſaïeul, pour la forme de ſes Exercices & pour l'impreſſion de divers Ouvrages, Remarques & Obſervations journalieres, Relations annuelles, Mémoires, Livres & Traités faits par les Académiciens qui la compoſent, elle en a déja donné un grand nombre au Public, en vertu des Lettres de privilége qui lui furent expédiées en Commandement au mois de Décembre 1701; mais que ces Lettres étant devenues caduques, elle Nous ſupplie très-humblement de vouloir bien lui en accorder de nouvelles. A ces cauſes, & notre intention étant de procurer à l'Académie en corps, & à chaque Académicien en particulier, toutes les facilités & moyens qui peuvent de plus en plus rendre leur travail utile au Public, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Préſentes ſignées de notre main, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre Royaume, par tel Libraire qu'elle jugera à

propos de choisir, les Remarques ou Observations journalieres, & les Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les assemblées de ladite Académie, & généralement tout ce qu'elle voudra faire paroître en son nom; comme aussi les Ouvrages, Mémoires, Traités ou Livres des particuliers qui la composent, lorsqu'après les avoir examinés & approuvés aux termes de l'article XLIV. dudit Réglement, elle les jugera dignes d'être imprimés, pour jouir de ladite permission par le Libraire que l'Académie aura choisi, pendant le temps & espace de trente ans, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons très-expresses inhibitions & défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, & nommément à tous autres Libraires & Imprimeurs que celui ou ceux que l'Académie aura choisi, d'imprimer, vendre & débiter aucun desdits ouvrages, en tout ou en partie, & sous quelque prétexte que ce puisse être, à peine, contre les contrevenans, de confiscation au profit dudit Libraire, & de trois mille livres d'amende, applicable, un tiers à Nous, l'autre tiers à l'Hôpital du lieu où la contravention aura été faite, & l'autre tiers au dénonciateur; à la charge qu'il sera mis deux exemplaires de chacun desdits Ouvrages dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur CHAUVELIN, avant que de les exposer en vente; & à la charge aussi que lesdits Ouvrages seront imprimés sur beau & bon papier, & en beaux caracteres, suivant les derniers Réglemens de la Librairie & Imprimerie, & de faire regiftrer ces Présentes sur le Regiftre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir & user ladite Aca-

démie & ses ayans cause, pleinement & paisiblement; cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution des Présentes, tous exploits, saisies & autres actes nécessaires, sans autre permission; car tel est notre plaisir. Donné à Marly le quinzieme jour de Février, l'an de grace mil sept cent trente-cinq & de notre regne le vingtieme. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas*, par le Roi, PHELYPEAUX.

Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.° 437, fol. 364, *conformément au Réglement de 1723, qui fait défense, article* 41, *à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leur nom, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article* 108 *du même Réglement. A Paris ce 24 Septembre 1765.*

LE BRETON Syndic.


BD
532
B3
Batteux, Charles
Histoire des causes premières.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED